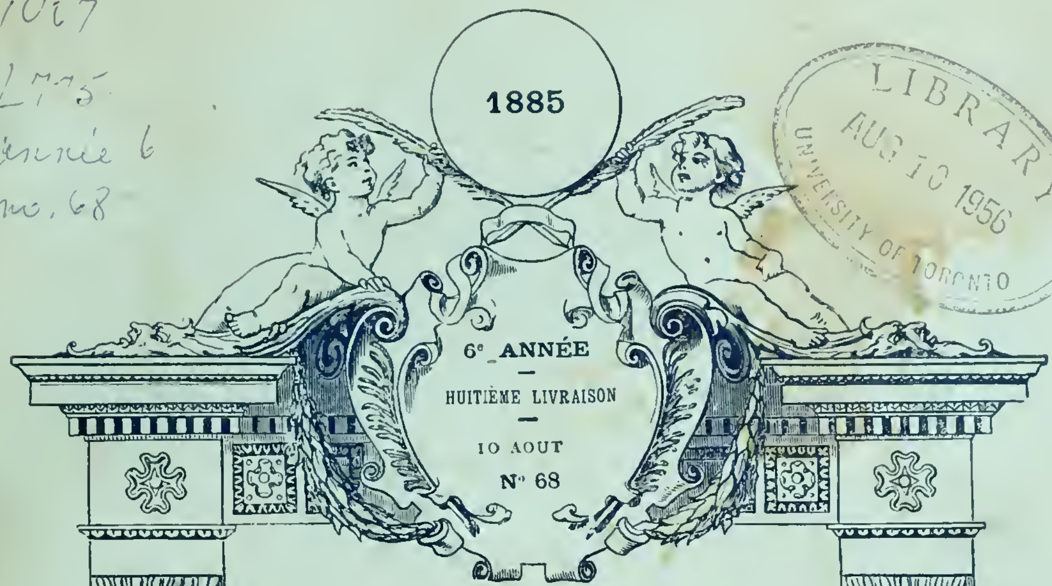


Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —



PARIS

A. QUANTIN | Octave UZANNE
Imprimeur-Éditeur | Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7



Librairie E. DENTU, éditeur, Palais-Royal, Paris

LES ESTAMPES

DU XVIII[e] SIÈCLE

GUIDE-MANUEL DE L'AMATEUR

PAR

GUSTAVE BOURCARD

Avec une préface de PAUL EUDEL

Un beau volume in-8° raisin vergé, d'environ 600 pages. Prix.................... **25 fr.**

Ce curieux ouvrage, fruit de recherches patientes faites avec le plus grand soin, vient très à propos combler une lacune importante, et est destiné à rendre le plus grand service aux amateurs d'estampes et aux collectionneurs, aujourd'hui si nombreux. Rien n'a été négligé pour que ce beau livre, très complet, donne pleine satisfaction aux connaisseurs en tous genres. Il contient :

Toutes les pièces capitales et populaires ;

Leurs groupements par suites et pendants ; leurs formats ;

Description d'états et remarques inédites pour quelques grandes pièces capitales ;

Dates de naissance et de mort des peintres et dessinateurs ;

Prix des estampes en ventes publiques, depuis ces trente dernières années, époque du renouveau de l'École ;

Deux tables alphabétiques et répertoriales pour faciliter les recherches contenant : l'une, les noms de tous les peintres, dessinateurs et graveurs cités dans l'ouvrage ; l'autre, les titres des estampes, de sorte que, connaissant le nom d'un artiste, on découvrira son œuvre, ou connaissant le nom d'une œuvre, on découvrira son auteur.

Un maître en ce genre, Paul Eudel, qui a lu le livre, a bien voulu dans sa préface l'apprécier en ces termes :

« *Grâce à votre ouvrage, la besogne, si laborieuse jusqu'à ce jour, des amateurs, sera singulièrement facilitée*

« *Ils trouveront rassemblés, condensés, sous une forme commode et raisonnée, les renseignements qu'il leur fallait aller chercher un à un en dépouillant les catalogues des principales ventes (dont quelques-uns, comme ceux des ventes Behague et Mulbacher, sont devenus rarissimes et se vendent aujourd'hui vingt et trente francs), en compulsant les nombreux ouvrages écrits sur la matière qui n'embrassent souvent que l'œuvre d'un seul maître ; véritable travail de bénédictin, de nature à décourager les plus ardents.*

« *Désormais rien ne sera plus simple et plus facile que de rassembler, en vous prenant pour guide, une collection complète et irréprochable.* »

Tiré à petit nombre et imprimé avec le plus grand soin, sous les yeux de l'auteur, par un artiste typographe nantais, M. Émile Grimaud, il a sa place dans toutes les bonnes bibliothèques.

En raison du petit nombre tiré, nous ne saurions trop engager les amateurs à se hâter d'envoyer leur souscription.

Il a été imprimé, en outre, quelques exemplaires sur papier teinté et sur Japon.

L'ouvrage a été imprimé comme suit :

550 exemplaires sur papier vergé à la cuve, numérotés à la presse, au prix de.......... **25 fr.**
25 exemplaires sur papier vélin teinté, numérotés à la presse, au prix de............. **40 fr.**
25 exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse, au prix de................. **50 fr.**

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. QUANTIN.

1885

6e ANNÉE
HUITIÈME LIVRAISON
10 AOUT
N° 68

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —



PARIS

A. QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

LE LIVRE

— SIXIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AOUT 1885

AVIS

Les abonnements ne sont faits que pour une année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale — première zone) . .	46 fr.
Étranger (union postale — deuxième zone). .	50 fr.
Étranger (hors de l'union)	60 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Rédacteur-Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Quantin,** éditeur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 5 années parues, en volumes brochés, au prix total de 150 fr.



LE CRITIQUE MAUDIT

GUSTAVE PLANCHE

I



L y aura tout à l'heure trente ans que Gustave Planche est mort. Aucun critique n'a, de son vivant, provoqué plus de colères, soulevé plus de haines, accumulé plus de rancunes. Après trente ans, son nom, lorsqu'il vient à être prononcé, suffit à exaspérer quelques-uns des contemporains survivants de cette autorité disparue. Au lendemain de sa mort, les deux seuls écrivains qui avaient partagé avec lui la fonction, j'allais dire le droit, de juger les hommes et les œuvres, Jules Janin et Sainte-Beuve, agirent bien différemment envers sa mémoire, mais, quoique le haïssant également, prouvèrent que cette mémoire était de celles destinées à survivre. Janin se rendit aux obsèques de Gustave Planche et fit, au cimetière, l'éloge de son ennemi. Sainte-Beuve chercha un prétexte, en inventa un plutôt, et sous couleur de défense posthume d'Horace Vernet, accabla Gustave Planche sous un *lundi* formidable, demeuré célèbre. L'homme qui pendant vingt-cinq ans exerça sur la littérature et sur l'art une influence aussi redoutée, qui, après sa mort, oblige un habile comme Janin à réserver le jugement de l'avenir et réduit un venimeux comme Sainte-Beuve à se venger seulement sur un cercueil, l'homme enfin dont le convoi funèbre, de dernière classe, a été suivi jusqu'au cimetière par Victor Cousin, Alfred de Vigny, Amédée Thierry, Chenavard et bien d'autres noms incontestés, cet homme-là a été quelqu'un. La haine, qui ne désarme pas devant la mort, est quelquefois un hommage : quand celui à qui elle s'adresse a été pauvre toute sa vie, n'a émargé à aucun budget officiel et n'a été qu'homme

de lettres, elle est un honneur. On peut contredire, réfuter, nier même les théories de Gustave Planche : il n'en a pas moins laissé une œuvre convaincue, désintéressée jusqu'au mépris des deux seules choses qui rendent la vie aimable : les amitiés et l'argent, — et un nom honnête.

La critique littéraire n'a plus, de nos jours, de représentants comparables à ceux de cette école; Sainte-Beuve, malgré ses partis pris et ses complaisances, a été le dernier guide du goût littéraire, le dernier qui se soit refusé à sacrifier à la camaraderie et à transformer la critique en pontificat d'admiration. Cette prétention de réduire le rôle de la critique à celui d'une simple mention approbative ou enthousiaste a ses partisans. M. Auguste Vacquerie a donné, dans son livre *Profils et Grimaces,* la physiologie des seuls critiques qu'il admette : « Bons serviteurs de la poésie, loyaux, dévoués, fiers de la célébrité des autres, admirant tous les talents, même les plus obscurs, même les plus glorieux. Ils sont fidèles à l'art, dans ses luttes et dans ses périls. Ils lui rendent témoignage, eux qui passent, à ceux qui restent. Ils proclament les poètes et ils les expliquent, ils les multiplient dans des millions d'intelligences, ils donnent les chefs-d'œuvre à la foule et la foule aux chefs-d'œuvre. Ils sont le bruit, ils sont la fanfare, ils sont les clairons et les tambours des littératures qui entrent triomphalement dans les idées. » Il se peut qu'un tel rôle de simple enregistrement élogieux ait sa part d'utilité, mais il n'a rien à démêler avec celui de la critique, ni même avec le mot, d'un sens étymologique absolument opposé. A toutes les époques littéraires la critique a existé de concert avec les œuvres. Sa raison d'être a consisté à prévenir contre l'exagération, le dérèglement ou l'abus, aussi bien l'artiste que le public. C'est précisément dans les colères qu'a souvent excitées son indépendance jugée téméraire, dans sa résolution de n'excepter de ses observations pas même le génie, que la critique a fini par conquérir son droit de cité et son crédit. Il est indiscutable qu'un esprit uniquement critique est inférieur, en soi, à un esprit créateur, encore qu'il se soit produit et se produise encore des écrivains à la fois créateurs et critiques : tels, pour en citer quelques-uns, Michelet, Quinet, M. Renan, et parmi les tout nouveaux M. Paul Bourget. Mais il y a dans le rôle du critique pur, exclusif, dans l'espèce d'abnégation qui le condamne, par tempérament et nature, à n'être jamais qu'un analyste obligé de procéder sur l'œuvre d'autrui, il y a, dans ce rôle et dans cette abnégation mêmes, un certain mépris de la popularité qui n'est pas sans mérite. Quant à constater que les critiques passent, tandis que les créateurs restent, comme le dit M. Vacquerie, ce sont là des mots. Nombre de créateurs sont profondément oubliés, et Saint-Évremond, qui n'a jamais été qu'un critique, est toujours lu. La curiosité survit même parfois aux passions du moment et l'on prend encore plaisir au célèbre feuilleton qu'écrivit Fréron sur l'*Écossaise* de Voltaire, Fréron, le nom le plus maudit avant celui de Gustave Planche.

La critique, même acerbe, appliquée à un génie ne l'a jamais ruiné. Et l'on peut affirmer qu'elle a eu souvent, en revanche, pour résultat, de ruiner les velléités d'imitation servile qui suivent toujours l'apparition d'un génie en s'attachant surtout à ses exagérations et à ses écarts. Quant aux blessures d'amour-propre, ce sont là des considérations dont le jugement de l'avenir n'a pas à s'émouvoir.

II

Gustave Planche vint juste à l'heure où il devait représenter, dans l'isolement de son caractère particulier, l'antithèse la plus frappante avec le caractère général de son époque. Né en 1808, il avait vingt-deux ans au moment où le romantisme inonda de ses formules lyriques l'ancienne langue française, en la renouvelant il est vrai, mais en menaçant aussi de l'absorber, de lui enlever les qualités de clarté, de précision au nom desquelles, deux cents ans auparavant, avait si énergiquement combattu Boileau, — cet autre critique qui ne fut que cr tique. Les autres arts suivaient alors la même impulsion, le même courant que la littérature. De ce que la poésie et le théâtre étaient tombés dans les platitudes de l'imitation classique, on concluait que tout était à créer à neuf : idées et langue. De ce que l'école de David avait proscrit la couleur et amené l'ennui, on induisait que toute règle était une entrave absurde ou inique. En un tel moment, en une telle crise intellectuelle, équivalant à une révolution dans l'art, la venue d'un esprit froid, analytique, raisonnant ses préférences et jusqu'à ses sensations, était certainement profitable, car il devait, dans la mesure de ses forces, servir de contre-poids à des entrainements trop prompts, de frein à des emportements d'autant plus difficiles à maîtriser qu'ils avaient pour prétexte l'intérêt de l'art.

Si les théories de M. Taine sont justes, il est peu d'écrivains à qui elles peuvent s'appliquer mieux qu'à Gustave Planche. L'homme et son œuvre s'expliquent logiquement par les origines familiales et par les milieux. Le père de Gustave Planche, Louis-Antoine Planche, fondateur du *Journal de pharmacie*, a laissé un nom comme savant. C'était un homme de l'ancienne école (né en 1776, il appartenait plus encore au XVIIIe qu'au XIXe siècle). Gustave Planche hérita de lui, dans le sang, son absolutisme, son énergique et inflexible volonté et le goût de se rendre compte des choses, en les décomposant, pour ainsi dire, scientifiquement. Des commencements plus que difficiles, cruels, l'obligation de se suffire à lui-même dès la première adolescence, contribuaient encore à affermir ces caractères essentiels de sa nature. La vie ne lui ayant donné ni affections ni plaisir à l'âge où on en est le plus affamé, il se mit orgueilleusement en garde contre toute surprise qui pourrait lui apporter de nouvelles déceptions, et prit, à défaut d'autre, une jouissance âpre à n'approuver et surtout à n'admirer qu'à bon escient. C'est malgré son père, rêvant de faire de son fils un médecin, continuateur de ses travaux, que Gustave Planche entra dans cette carrière littéraire, où il savait bien, dès le début, qu'il ne trouverait jamais la fortune Dès ce jour, la bourse de Louis-Antoine Planche, et même la porte de sa maison, furent irrévocablement fermées au fils. Celui-ci ne se plaignit pas. Il se sentait en lui trop de points de ressemblance avec cette inflexibilité obstinée pour ne pas la comprendre, peut-être en être fier. Le seul écrivain contemporain qui lui ait consacré une étude biographique (dans *la Revue des Deux Mondes* du 1er juin 1856), M. Émile Montégut, nous le représente dans cette première et terrible période de la jeunesse aux prises avec les angoisses de la misère, livré à lui-même, continuant à entretenir avec son père une cor-

respondance toujours respectueuse, lui confiant ses espérances, ses inquiétudes, lui parlant de dettes, cependant bien chétives, et qui empêchent de dormir cet esprit droit et libre : « Voilà, dit M. Montégut, un homme trop sensé et trop modeste pour être jamais heureux. » Comment vit-il, cependant ? De sa plume, comme il peut, donnant au *Globe* des traductions de Thomas Moore, cher aux premiers romantiques, après avoir manqué, heureusement peut-être, une place de secrétaire chez le duc de Trévise, et refusé, malgré la faim, une rédaction en chef en province, qui l'eût obligé à conduire une campagne électorale contre ses opinions. Armand Carrel, qui savait juger les hommes, remarque celui-ci. Il l'attire au *National;* mais, là encore, il y a un mot d'ordre, une discipline, et Gustave Planche ne s'y soumet point.

— Je suis loin de blâmer cette indépendance d'esprit, lui dit Carrel, mais cependant si vous voulez absolument dire toute votre pensée, il faut que vous ayez un journal à vous.

La révolution de 1830, qu'il a souhaitée, et qui le rend encore plus solitaire, le trouve végétant toujours. Le journal *l'Artiste,* dont il deviendra, sans grand profit ni grande renommée, le critique d'art principal en 1832, annonce en ces termes hostiles la publication, en volume, de son *Salon de 1831 :* « C'est une énorme et diffuse conversation de 300 pages, où il n'est question que de peinture, de sculpture, de gravure (Et de quoi *l'Artiste* veut-il donc qu'il soit question dans un *Salon ?*), sans un mot de digression. Paroles tranchantes, incisives, amères, outrecuidantes. C'est, il faut le dire, un critique hardi, mais souvent aussi voisin du scandale que de la vérité. » La dernière phrase corrige un peu les précédentes : *l'Artiste,* évidemment embarrassé devant un livre qui sort de l'ordinaire, conclut par un dernier aveu, d'où se dégage, avec mauvaise grâce, un véritable éloge d'indépendance hautaine : « Nous nous plaisons à reconnaître que ses conversations sur la peinture sont toutes personnelles et ne représentent ni l'opinion des ateliers ni celle des journaux, mais seulement celle qui peut résulter d'une méditation générale et solitaire, appliquée à une forme déterminée. » Ce premier volume de Gustave Planche, dont je n'ai jamais vu passer dans les ventes un seul exemplaire (sans doute parce que l'édition, presque tout entière invendue, s'en est allée chez l'épicier), avait pour éditeur Lequien, libraire, quai des Augustins, 47. Tout aigre et indécise qu'était la note publiée par *l'Artiste,* Gustave Planche vint remercier. Des rapports de collaboration s'engagèrent aussitôt, et il est assez piquant de voir, dès la livraison suivante, le nom du critique « tranchant, outrecuidant, etc., etc. » au bas d'une étude intitulée : *Histoire de l'Art : Pierre Puget.*

A partir de cette date, jusqu'à l'heure très proche où il va faire un premier et assez court séjour à la *Revue des Deux Mondes,* et en dehors de quelques articles peu importants donnés au *Journal des Débats,* c'est dans *l'Artiste* que Gustave Planche publie la plupart de ses critiques d'art. J'y relève, au passage, un article très vif contre ce qu'il appelle dédaigneusement l'École de Paris, et dans lequel Gros et Hersent, Bosio et Cortot sont sévèrement jugés, mais toujours avec des arguments à l'appui du jugement. A signaler encore, un article contre l'École de Rome, si souvent refait depuis. Autre article : *le Salon et le Budget,* où, prenant en main les intérêts de l'art, il demande aux parlementaires bavards « que ces intérêts fassent une utile diversion aux récriminations amères

de la presse et de la tribune. » Ces questions d'actualité n'empêchaient point Gustave Planche de poursuivre, un peu à bâtons rompus, son projet d'*Histoire de l'Art*. Je trouve, dans une livraison de 1832 (3e, tome IV), une remarquable définition de Rubens, qui a été bien souvent reprise et développée par d'autres : « Savez-vous en quoi consiste son individualité ? Savez-vous comme il se sépare de l'Italie ? C'est que, le premier entre les modernes, il a cherché la grandeur et la beauté ailleurs que dans l'idéalisation de la partie harmonieuse et sainte de la figure humaine. C'est que le premier il a voulu tenir de la réalité, prise en elle-même et pour elle-même, tout ce qu'elle pouvait contenir de majestueux et de saisissant. » A force d'avoir été répété, cela est aussi classique aujourd'hui qu'une règle de grammaire, mais n'oubliez pas que personne encore ne l'avait dit lorsque Gustave Planche le formula. Il se voit bien forcé, dans un autre article du même *Artiste*, d'y prendre avec véhémence la défense de Rembrandt, alors chicané sur... je le donne en mille : « son manque d'élévation ! » Entre temps, quelque étude de critique littéraire, une, notamment, sur *Notre-Dame de Paris* qui, selon Planche, « a passé inaperçue ». Même en faisant la part de l'exagération, du tempérament rebelle à suivre les moutons de Panurge du génie, la note a son prix, son intérêt historique. Planche, affirmant ailleurs que *les Feuilles d'automne* procèdent de Lamartine et d'Antoni Deschamps, ne fait que constater une vérité que le futur rayonnement, immense, de la gloire de Victor Hugo n'empêchait pas encore de distinguer.

III

C'est également à cette première période des débuts littéraires de Gustave Planche (1832) que se rattache la nouvelle philosophique intitulée *l'Homme sans nom*, tribut payé par le critique à la maladie mélancolique qui sévissait alors, histoire d'une âme désespérée, ne trouvant ni en elle ni en dehors d'elle espérance ni consolation. Mais c'est toujours une analyse, plutôt qu'une œuvre de sentiment. L'auteur juge tout par lois abstraites. S'il est mécontent de la vie, c'est « qu'elle ne peut lui offrir l'harmonie, la symétrie d'une belle œuvre d'art. » La conclusion est glaciale comme une démonstration mathématique : « La vie d'un tel homme ne peut avoir d'autre solution logique que le suicide ». Pourtant Gustave Planche ne se tua pas. S'il faut en croire quelques rumeurs vagues, il eut alors, comme Alfred de Musset, — avant Musset, peut-être des mêmes yeux ! — un grand amour qui le foudroya. Je reviendrai tout à l'heure sur ces relations de Gustave Planche et de George Sand, qui conservèrent toujours un caractère de sympathie, de conseil, de protection littéraire. Ce qui est certain, de quelque regard que soit venue sa blessure, c'est que, n'ayant pas, comme Musset, un instrument de poète pour endormir sa douleur en la chantant, il y appliqua le remède habituel à son tempérament : l'analyse, la contemplation impassible, stoïque. Ce sera beaucoup plus tard, à propos d'un livre de George Sand, — *Jacques*, — qu'il se laissera aller à des réflexions qui sont à la fois un aveu des souffrances passées et une protestation d'orgueil :

« Faut-il imposer silence à la pensée et museler sa curiosité pour aimer li-

brement, sans prévoyance et sans crainte? Ce n'est pas moi qui dénouerai ce nœud inextricable, ce n'est pas moi qui mettrai d'accord le cœur et la pensée, ce n'est pas moi qui réconcilierai la prévoyance et l'entraînement. Non : dans les douleurs auxquelles j'ai assisté, dans les récits éplorés que j'ai entendus, dans les larmes que j'ai vues couler, je n'ai pas appris le secret de la sagesse humaine. »

En suivant toujours l'ordre chronologique, intéressant quand il s'agit d'une vie aussi laborieuse, aussi remplie que celle-là, il faut encore rendre à l'année 1832 un essai de physiologie paru dans le *Livre des Cent et un,* cette publication destinée à venir en aide au libraire Ladvocat, et à laquelle prêtèrent leur concours les écrivains alors les plus estimés. L'admission du nom de Gustave Planche paraît indiquer que sa plume avait déjà quelque valeur. La *Journée d'un journaliste,* par son allure dédaigneuse, par la correction de la forme, annonce déjà le critique des *Portraits :*

Il a son grand et son petit livre, comme les Majestés de Windsor ou de Vienne. Il donne audience, écoute les solliciteurs, accueille ou répudie les demandes. Il subit des tortures qui ne sont qu'à son usage et dont l'ingratitude des lecteurs ne lui tient pas compte. C'est pour lui que la variété, sorte d'épidémie morale qui n'a jamais exercé sur les cervelles humaines d'aussi déplorables ravages qu'aujourd'hui, réserve ses formes les plus douloureuses et les plus affligeantes. Il prête une oreille docile aux conseils d'un auteur qui déguise son orgueil et son intolérance sous le masque de la prière :

« J'ai eu, dit le suppliant d'une voix humble et douce, l'intention de renouveler la face de la littérature. Scott n'a pas compris le parti qu'on pouvait tirer du xve siècle. J'ai voulu montrer ce qu'il y avait d'énergique et de grand dans le moyen âge. Quant au style, je n'en parle pas. C'est une affaire à part, et qui ne fera pas question. *Ivanhoë* n'est pas écrit. J'ai donné à mon livre une valeur *épique.* »

N'espérez pas qu'on déroute cette arrogante hypocrisie qui relève la tête au moment où vous croyez qu'elle va fléchir le genou. Je ne sais qu'un moyen de mystifier dignement ces courtisans d'une nouvelle espèce, qui croient vous fléchir en brûlant eux-mêmes l'encens qui manque à leur divinité: c'est de les écouter jusqu'au bout. Si vous avez la maladresse de les interrompre quand ils récitent leur panégyrique, vous êtes perdu sans retour, votre matinée est dévorée.

Peut-être Alfred de Musset avait-il lu cette page mordante sur les romantiques, lorsqu'il écrivit ses Lettres de *Dupuis et Cotonet.* La fin exagère un peu la note sombre :

Mais si, par impossible, on se retire à temps de ce monde d'exception, de scepticisme, de tristesse et d'incrédulité, si, après avoir fait provision de désabusement et de défiance, on rentre dans la vie ordinaire, on y apporte, croyez-moi, quelque chose d'impassible et de réfléchi, de silencieux et de grave; quoi qu'on fasse ou qu'on tente on ne ressaisit pas sa jeunesse évanouie. On garde au visage et au cœur les rides que la réflexion y a mises. Les cheveux ont blanchi, comme dans une nuit de jeu et de ruine, comme autrefois les cheveux d'une Reine, la veille de sa mort. Alors il ne faudrait jamais dire son âge. Personne ne vous croirait.

Si c'est un portrait, il faut croire que Gustave Planche dès 1831, c'est-à-dire à vingt-trois ans, était déjà vieux de visage et de corps autant que d'esprit. Cependant l'autorité lui venait. Bien que sa collaboration à la *Revue des Deux Mondes* n'ait été régulière et assidue que plus tard (et encore fut-elle scindée

par l'incident du fameux héritage), il est admis par Buloz dès la fondation. Son article de début consiste dans ce qu'en argot de journalisme on a appelé depuis un « éreintement ». La victime est le célèbre alors, l'oublié aujourd'hui, Henri de Latouche, cette sorte de Barnum littéraire, d'inventeur de renommées, d'impresario de plumes inédites, qui mit le premier en lumière l'André Chénier des *Iambes,* donna à Mme Dudevant l'état civil (*ne varietur*) de George Sand, et trouva le moyen, avec tout cela, de se faire exécrer de tous ses confrères contemporains. On l'attendait au théâtre, terrain excellent pour écraser un ennemi : il y vint sans défiance, et il faut dire que sa comédie *la Reine d'Espagne* dépassa les espérances de ceux qui le haïssaient le plus. La situation principale consistait dans la colère d'abord d'un monarque jaloux à trop bon droit, puis dans la satisfaction attendrie de ce même souverain à la nouvelle que son infortune va contribuer à renouer la chaîne dynastique héréditaire. C'est peut-être la chute la plus retentissante et aussi la plus méritée de toute l'histoire du théâtre de ce siécle, sans excepter *Arbogaste.* L'article de Gustave Planche fut une véritable exécution. J'en citerai seulement deux passages : ils donneront une idée du ton de la presse d'alors et des procédés de style où continuait à s'essayer le critique d'art et de littérature.

C'est un homme spirituel et rien de plus. Ce qui suffirait au bonheur et à la vanité d'un autre fait le tourment de toute sa vie. Il n'a que de l'esprit et il essaye vainement, par tous les moyens imaginables, de se persuader qu'il a du génie. Doué d'une adresse infinie, il a réussi à recruter quelques flatteurs complaisants que sa parole éblouit, et qui jouent près de lui le même rôle, à peu près, que le valet de chambre du nouveau Dieu. Au lieu de lui dire tous les matins : « Souvenez-vous, monsieur le comte, que vous avez de grandes choses à faire », ils lui répètent à satiété et à tous les instants de la journée : « Ah ! si vous vouliez, vous auriez à vous seul plus de génie que tous ces gens-là! *Ivanhoë* a bien des longueurs et vous sauriez les éviter. Lamartine est bien vague et bien monotone ; vous faites les vers mieux que lui, et si vous consentiez à vous y mettre, quelles belles choses nous aurions ! »

Faut-il voir dans ces lignes violentes un sentiment de jalousie haineuse à l'égard d'un rival qui essayait de jouer précisément en littérature le rôle rêvé par Gustave Planche ? L'ombre de George Sand, Hélène de la Troie romantique, n'aurait-elle point passé entre ces deux hommes? Si l'on s'en rapporte au témoignage de Paul de Musset, dans le roman autobiographique *Lui et Elle,* c'est possible, probable même. On y voit l'auteur d'*Indiana* disputé, dès ses débuts, par deux « inspirateurs » dont l'un, *Diogène,* désigne clairement Gustave Planche, et dont l'autre, *Caliban,* est une incarnation d'Henri de Latouche. Mais, en faisant la part de la rancune et du parti pris, il reste des accusations précises dans les lignes suivantes, et l'approbation qu'elles reçurent dans la presse semble leur donner un certain poids.

Tout ce qui s'est fait en France, depuis vingt ans, d'éclatant et de beau, il l'a gâté; il s'est caché comme un ver au fond de tous les fruits qui commençaient à mûrir, pour les corrompre et les empoisonner. Dès qu'il a entendu le râle de la poésie de l'Empire, il s'est associé avec empressement à ceux qui voulaient fonder la poésie nouvelle. Il a épié leurs projets, pénétré leurs intentions, guetté leurs espérances. Il s'est initié à tous les mystères de la nouvelle religion, et le jour où la religion a triomphé, il a pris le rôle de Judas. Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny ont été ses

amis à leurs premiers débuts; et, le jour du succès, le jour où leur nom est devenu un symbole glorieux d'enthousiasme et de poésie, il les a pris en haine et s'est attaché au char du triomphe pour arrêter la roue.

Ce terrible article, intitulé *les Haines littéraires*, est resté célèbre. Il offre cette singulière particularité qu'en l'écrivant, Gustave Planche se trouvait servir les rancunes de beaucoup de romantiques qu'il devait plus tard ménager peu, et surtout celle de Victor Hugo, l'une des victimes de Henri de Latouche, après en avoir été l'ami. Mais il est nécessaire de s'y arrêter pour une autre raison encore. La présente étude n'a la prétention d'être ni un panégyrique de Gustave Planche ni un jugement de son œuvre et de sa vie : elle se propose simplement de mettre en regard le pour et le contre des attaques violentes dont il a été l'objet, surtout depuis sa mort; de réunir et de comparer, dans ce but, le plus de documents possibles. Or j'aurai bientôt à parler de la haine de Sainte-Beuve pour Gustave Planche, haine qui fit explosion dans le *Lundi* fameux du 25 mai 1863, l'un des quatre lundis consacrés à Horace Vernet. Planche était mort en 1857 : Sainte-Beuve avait donc attendu six ans avant de se décider à foudroyer cette poussière oubliée. Il est curieux, instructif, de remarquer que tant que Planche vécut, non seulement Sainte-Beuve se garda d'écrire contre lui, mais encore ne laissa échapper aucune occasion de lui délivrer des brevets d'écrivain, de critique sagace, et même de justicier.

Je feuillette, en effet, le *Lundi* daté du 17 mars 1851, consacré à Henri de Latouche qui venait de mourir. A la suite d'appréciations généralement peu bienveillantes, donnant par conséquent raison à Planche, Sainte-Beuve conclut par ces lignes, tout à l'honneur du critique auquel il devait, quinze ans plus tard, refuser tout mérite : « Il (H. de Latouche) eut un jour terrible et cruel en 1831 : ce fut celui où M. Gustave Planche publia dans la *Revue des Deux Mondes* l'article de *la Haine littéraire*, dont M. de Latouche était le sujet. Ce sanglant article acquittait d'un seul coup tout un long arriéré de représailles et de vengeances : c'était une exécution. Depuis ce jour, M. de Latouche se montra plus circonspect avec les nouveaux venus : il eut des avances toutes particulières pour les jeunes talents, pour Musset, pour Gautier, pour Hégésippe Moreau; il eut même des retours et des repentirs sur ses rancunes passées; mais il était trop tard, sa réputation était faite, et trop faite. L'écriteau lui resta. » Cette appréciation de Sainte-Beuve prouve deux choses : la première que Gustave Planche avait assez d'autorité, dès 1831, pour attacher un « écriteau » à une renommée usurpée; la seconde, que Sainte-Beuve, en 1851, reconnaissait cette autorité, et par conséquent du talent, à l'homme qu'il déclara plus tard un cuistre et un sot.

D'autres contradictions, non moins édifiantes, seront relevées en leur temps. Poursuivons d'abord l'ordre chronologique.

IV

Gustave Planche appartient sans interruption à la *Revue des Deux Mondes* de 1831 à 1840. A cette première période de son séjour se rattache l'œuvre considérable de critique littéraire et de critique d'art qu'il a réunie plus tard, l'une



Ce que l'on voit là-haut, les deux mains sur la hanche,
C'est Planche, *le critique aux brutales rigueurs :*
Heureusement pour les auteurs,
Mais malheureusement pour nous autres, lecteurs,
Rien n'est plus rare, en ces temps flagorneurs,
Que le bois dont on fait les Planche.

CHARGE DE GUSTAVE PLANCHE, PAR BENJAMIN

dans les deux volumes des *Portraits littéraires*, l'autre dans les trois volumes des *Portraits d'artistes* et des *Études sur l'École française*. C'est dans les *Portraits littéraires* qu'il faut chercher l'origine des colères qu'il a soulevées. C'est là, en effet, qu'on peut lire les articles tant reprochés à Planche contre Victor Hugo. Il fallait, en 1838, qu'on y songe, une âpre indépendance, un dangereux mépris de la camaraderie, pour oser écrire, sur un poète déjà illustre, tant par ses poésies et ses drames que par *Notre-Dame de Paris*, ces lignes glaciales : « Pratiquer la vie commune, étudier l'histoire, telles sont les deux épreuves auxquelles M. Hugo doit se résigner, s'il ne veut pas assister vivant à la mort de son nom. » Au point culminant où la popularité politique a porté le nom de Victor Hugo, on oublie volontiers le passé, ou pour mieux dire la plupart l'ignorent. En 1838, cette gloire ne s'imposait pas comme elle s'impose aujourd'hui ; et Gustave Planche constata, en termes nullement ménagés, sur quels fondements fragiles elle s'appuyait, selon lui, et pourquoi le poète montrait tant d'animosité furieuse contre toute critique :

Depuis vingt ans, écrivait-il, M. Victor Hugo combat pour la célébrité, pour la popularité de son nom. Il croyait avoir touché le but et il comprend qu'il s'était trompé. Il avait pris pour la poésie une ombre vaine qu'il a longtemps poursuivie et qui lui échappe. Il faut recommencer la lutte : il faut, à trente-six ans, s'engager dans une voie nouvelle. Sa colère contre ceux qui lui annoncent la vérité n'a donc rien d'étonnant ; c'est un cri d'angoisse, un cri de revolte ; la douleur est féconde en enseignements, et nous sommes sûrs que M. Hugo, rentré en lui-même, comprendra comme nous toute la puérilité de son œuvre. Les hommes qu'il accuse de méchanceté ne seront bientôt pour lui que des amis sincères, mais sans pitié pour l'erreur. Après les avoir maudits, il les remerciera. Il a connu la gloire à l'âge où des poètes du premier ordre hésitaient encore à publier leurs pensées. Oublier cette gloire qu'il croyait si solidement assise sera sans doute pour lui un cruel sacrifice. Mais quel homme à trente-six ans désespère de l'avenir ? Les œuvres que M. Hugo produira dans la seconde moitié de sa vie le consoleront de la guerre qu'il a soutenue. Qu'il renonce à la puérilité, qu'il grandisse en se régénérant : c'est notre vœu et notre espérance : nous oublierons sa défaite et nous applaudirons à sa victoire.

On peut discuter ce jugement, le trouver rogue, excessif : on n'en peut contester le raisonnement, surtout quand on a lu les arguments qui lui servent de motifs et de prémisses. Gustave Planche se souciait peu de marcher avec le groupe des thuriféraires : il persistait à demeurer libre. Les fureurs et même les menaces (car c'était une époque de luttes ardentes, souvent personnelles, d'homme à homme) le laissaient parfaitement insensible et dédaigneux. Victor Hugo ayant fait une allusion hautaine à son critique, Planche écrivit à Buloz :

Faites savoir à Hugo ou du moins à ses amis que j'ai le plus profond mépris pour les injures de sa préface. Les espions de Venise, les eunuques de Constantinople et les pamphlétaires de Paris n'ont rien de commun avec moi. Si la colère n'était pas une faiblesse, je lui écrirais pour lui dire combien il s'avilit en m'injuriant. Je hais l'orgueil qui se guinde jusqu'à la rage méchante.

Il n'y avait cependant pas eu querelle d'origine entre Victor Hugo et Gustave Planche : il y avait eu simplement rupture. C'est un point important, considérable, de noter que le poète, à ses débuts, avait rencontré dans le critique un défenseur, et qu'il en appréciait assez le talent pour souhaiter con-

server en lui un appui et un interprète. Mais le propre d'un génie de l'envergure de Victor Hugo est de ne point souffrir la discussion, et du jour où Gustave Planche devait se permettre des réserves, et surtout des avis, il devenait évident que l'ancienne amitié devait se tourner en haine d'une part, en amertume de l'autre. Cependant Gustave Planche, visiblement, essaya de maintenir les relations sur le terrain de la liberté réciproque. En 1834, il avait dédié, sous forme de lettre, à Victor Hugo, un de ses plus remarquables articles, *les Royautés littéraires*. Il y défendait ainsi les droits de la critique :

Est-il vrai qu'il existe des Royautés littéraires? Le public s'agenoille-t-il (*sic*) devant les demi-dieux de ce nouvel Olympe? Le devoir de la critique est-il d'enregistrer l'avènement des nouveaux rois et de prêter serment entre leurs mains? Si cela était, la dialectique littéraire se réduirait à l'office de chancelier. Avant de souscrire à cette théorie de la puissance poétique, qu'il me soit permis de la discuter. Si mes raisons ne valent rien, qu'on les réfute; si mes arguments sont incomplets, qu'on les achève; si je suis dans le vrai, qu'une fausse honte n'éternise pas des inimitiés factices. On peut sans rougir avouer qu'on se trompe. Il n'y a rien d'honorable ni de grand à persister dans son aveuglement.

Le ton de cet article, cette prétention de traiter de puissance à puissance, enfin les éloges adressés par Gustave Planche aux illustres rivaux de Victor Hugo, à Lamartine, à Alfred de Vigny, à Auguste Barbier, à Mérimée, étaient peu faits pour apaiser le mécontentement de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*. La conclusion de l'article était d'une netteté absolue : elle formulait une déclaration de principes inflexible.

Puisque les idées victorieuses d'hier, aujourd'hui chancelantes, céderont demain le pas à des idées nouvelles, il ne faut pas se hâter de pleurer sur un piédestal les poètes applaudis qui passent devant nous; il faut estimer chacun pour ses œuvres, le glorifier selon sa puissance, mais nous abstenir prudemment de l'adoration et de la prière. Il ne faut pas saluer du nom de rois ceux qui nous dépassent de la tête, ni plier le genou devant eux. Ni rois ni sujets; que la poesie et la critique se donnent la main.

Un dernier article, paru dans la *Revue des Deux Mondes* en 1836, avait été le dernier effort de Gustave Planche pour retarder la rupture, désormais inévitable. On peut croire, du reste, que le critique ne conservait aucune illusion à cet égard. L'article avait pour titre : *les Amitiés littéraires*. Le critique y développait cette idée que son rôle consistait à être le « confident du poète » : pair, raillant l'enivrement facile de la gloire, il ajoutait :

Peu à peu le poète s'habitue aux flatteries de la foule. Il signe sans contrôle et ne reconnaît plus d'autre loi que son seul caprice. Il renonce à l'analyse et à la discussion, qui, autrefois, remplissaient les heures les plus sereines de sa journée. Il ne sait plus, comme à ses débuts, se reposer de l'inspiration dans les épanchements d'une amitié franche et hardie. Ce qu'il veut et ce qu'il aime, c'est une multitude obéissante et empressée, qui ne réponde jamais que par un sourire d'admiration. Les objections les plus timides seraient pour lui maintenant plus qu'une contrariété, presque une injure. Le doute qui se hasarderait jusqu'à l'interrogation serait à ses yeux une faute impardonnable. Sur le trône absolu où il est assis, il n'écoute, n'entend que lui-même, et, s'il lui arrive de jeter les yeux sur les visages muets dont il est entouré, ce n'est que pour y voir le reflet de sa pensée, pour s'admirer dans tous ces

regards où se peint l'extase... Dans la voie où il est entré, l'amitié ne serait pas inutile, mais comment venir jusqu'à lui? Comment franchir les rangs d'admirateurs qui se partagent la parole du maître comme la manne céleste?

Il ressort clairement de ces lignes que Gustave Planche avait commencé par être l'ami de Victor Hugo et que le poète faisait d'abord grand cas de sa plume. Il eût donc été bien facile à Gustave Planche de conserver cette amitié. Sa fortune y eût gagné : il lui préféra sa conscience. Qui oserait l'en blâmer? Et que l'on ne croie pas à un tempérament sec et dur, insensible aux blessures du cœur, à la perte d'une sympathie précieuse. Ce n'est pas sans de cruels déchirements, fièrement cachés, mais d'autant plus douloureux, que Gustave Planche s'imposait cette règle de fer. En 1835, au cours de cette querelle littéraire d'où devait dépendre son avenir et qui, en lui valant la haine de Victor Hugo, devait le condamner aux incessantes injustices, à la calomnie et à l'isolement, il eut l'idée, pour se distraire un peu, de faire un voyage en Angleterre. Il se proposait d'envoyer à la *Revue des Deux Mondes* des études critiques sur les poètes et les romanciers de la Grande-Bretagne. Il renonça à ce projet, et en donna les raisons dans des lettres qu'il a adressées à Buloz et dont M. Émile Montégut a cité seulement quelques extraits, car elles demeurent inédites. Dans l'une d'elles, ce cri lui échappe : « Blâmer, toujours blâmer : j'ai l'air d'un fou. » Et ailleurs, cette confession presque désespérée :

Je n'aurais jamais dû donner mon avis sur rien ni sur personne. J'ai appris à écrire, et peut-être à penser, mais la franchise, plume en main, est un vice irrémédiable, qui engendre des haines terribles. Pour parler comme j'ai fait, il faudrait ne connaître personne. J'ai retourné dans mon cerveau les chapitres que vous me demandez, et je crois agir sagement en y renonçant. De Byron à Scott, j'ai beaucoup à dire, mais beaucoup à blâmer. Chez Byron, la beauté du style dans la monotonie des sentiments; absence d'invention épique et dramatique. Chez Scott, imagination profonde, mais pas une page écrite. Imprimer cela! Je serais lapidé des deux côtés de la Manche.

On comprend, en suivant les phases de cette vie toujours tourmentée dans sa droiture rigoureuse, le mot de George Sand, qualifiant Gustave Planche : « Cette intelligence éminente qui avait acquis de grandes conquêtes au prix de son bonheur. » J'ai dit quelle résistance, lorsqu'il commença à écrire, il avait rencontrée chez son père. Cette résistance, le succès, la renommée, ne réussirent jamais à la vaincre. M. Planche père ne pardonna jamais à son fils d'avoir suivi la vocation littéraire. Il lui ferma sa porte, ne la lui rouvrit jamais et l'abandonna à ses seules ressources. A l'envoi d'un volume de critique, que Gustave Planche avait accompagné d'une dédicace respectueuse, le père inflexible se borna à répondre par ce billet laconique : « Je remercie mon fils Gustave de son livre, et j'agrée comme sincères les lignes qui accompagnent l'envoi. » Ainsi rien n'y avait fait, ni le travail, ni la persévérance, ni l'indépendance fière, ni la misère supportée avec courage, ni la réputation acquise : Planche n'avait pas désarmé son père. Si sa plume dépassa quelquefois l'expression, n'en cherchez pas la cause ailleurs que dans ces amertumes constantes, dans cette espèce d'habitude d'un désert du cœur.

Mais ce qu'il importe de bien préciser, de bien établir sur preuves, c'est

que dès avant 1835 Gustave Planche était non seulement une autorité critique reconnue, mais un talent apprécié des écrivains les plus éminents. J'ai montré tout à l'heure que la rupture avec Victor Hugo avait suivi une longue et sérieuse amitié : il faut ajouter que Balzac, en cette même année 1835, essaya d'attacher Gustave Planche à la *Chronique de Paris*, fondée par le grand romancier. Planche, momentanément brouillé avec la *Revue des Deux Mondes* (ces brouilles étaient fréquentes), accepta. Mais il ne lui était pas plus possible de s'accorder avec l'auteur du *Père Goriot* qu'avec l'auteur d'*Hernani*. Il revint à Buloz, qui du moins le laissait libre. On aura beau maudire Gustave Planche : il sera toujours difficile d'admettre qu'un homme comme Balzac, connaisseur en talent, protecteur et pour ainsi dire revélateur de Charles de Bernard et de Stendhal, a été attiré par une nullité.

V

Il est temps de revenir à un autre écrivain illustre, dont l'amitié ne faillit jamais à Gustave Planche, et qui n'a pas hésité à lui témoigner publiquement sa reconnaissance littéraire. George Sand, dans l'*Histoire de ma vie* (5e partie, chap. 1er), a raconté comme elle se trouva mise en rapport avec Gustave Planche, par un article inséré dans la *Revue des Deux Mondes*, bien avant qu'elle en fût devenue collaborateur. Notons pour mémoire que cet article, en excitant la jalousie de de Latouche (lequel n'admettait point de partage dans ses protections), fut l'origine de la querelle d'où naquit bientôt la catilinaire des *Haines littéraires*. Plus loin (chap. VI), George Sand porte sur Planche un jugement longuement motivé, corroborant les inductions qu'on a déjà pu tirer de ce caractère absolu, de cette nature blessée par mille froissements. Après avoir nommé Calamatta « aux premiers rangs des amis qui lui ont enseigné par l'exemple soutenu qu'il faut étudier, chercher et vouloir toujours aimer le travail plus que soi-même, et n'avoir pour but dans la vie que de laisser après soi le meilleur de sa propre vie », George Sand écrit :

> Je dois aussi une reconnaissance particulière, comme artiste, à Gustave Planche, esprit purement critique, mais d'une grande élévation. Mélancolique par caractère et comme rassasié en naissant du spectacle des choses humaines, Gustave Planche n'est cependant pas un esprit froid ni un cœur impuissant ; mais une tension contemplative, trop peu accessible aux émotions variées et au laisser-aller de l'imprévu dans les arts, concentre le rayonnement de sa pensée sur un point fixe. Il ne voulut longtemps admettre, comprendre et sentir le beau que dans le grand et dans le sévère. Le joli, le gracieux et l'agréable lui devinrent antipathiques. De là, une injustice réelle dans plusieurs faits d'appréciation, qui lui fut imputée à mauvaise humeur, à parti pris, bien qu'aucune critique ne soit plus intègre et plus sincère que la sienne.

La critique et l'hommage sont également justes. Gustave Planche disait de lui-même : « Je ne sais pas compter les grains de poussière qui se trouvent sur une aile de mouche. » Et encore : « Je ne sais ni relever une anecdote comme Vitet, ni poétiser un portrait comme Sainte-Beuve. » On relira utilement ces pages de George Sand sur Gustave Planche, dont je me borne à donner un

extrait. C'est ce qui a été écrit de plus vrai sur son caractère, son talent, et les raisons de ce talent. Quant aux relations amicales, intimes qui existent entre le critique et l'auteur d'*Indiana*, ce n'est pas dans l'*Histoire de ma vie* qu'on trouvera les éléments nécessaires pour en reconstituer l'histoire probable. Ce qui est certain, c'est que Planche, au lendemain du bruyant succès de George Sand, prit hardiment parti pour elle contre ses adversaires (ils étaient violents et nombreux) et se battit même en duel, à cette occasion, contre M. Capo de Feuillide. Dans cette admiration enthousiaste y eut-il une étincelle d'amour? Peut-être est-ce à Balzac, ce grand potinier de l'histoire littéraire d'il y a cinquante ans, au même Balzac révélateur du premier Jules Janin, du Jules Janin de Madame de la Carte, qu'il faut demander là-dessus une indication.

George Sand et Gustave Planche sont mis en scène, et longuement portraiturés et analysés dans le roman de *Béatrix*, la première sous le nom de Félicité des Touches, le second sous le nom de Claude Vignon. Balzac, il est vrai, grandissant toujours ses modèles, les élevant à l'état de types, dédaignant le procédé facile, tant à la mode aujourd'hui, de la reproduction servile, du « roman à clef », ne tarde pas à abandonner le terrain de la personnalité et à prêter à ses héros des traits de caractère et des actes inspirés par la seule logique de son imagination, par cette contemplation de l'idée qui fut toujours sa grande force. Mais il n'en est pas moins permis de deviner, dans l'invention du château des Touches, une réminiscence voulue du château de Nohant, et de tirer au moins quelques hypothèses curieuses du portrait suivant de Claude Vignon, ainsi que du milieu où Balzac le place :

L'hôte des Touches était Claude Vignon, écrivain dédaigneux et superbe, qui, tout en ne faisant que de la critique, a trouvé moyen de donner au public et à la littérature l'idée d'une certaine supériorité. Félicité, qui depuis sept ans avait reçu cet écrivain comme cent autres auteurs, journalistes, artistes et gens du monde, qui connaissait son caractère sans ressorts, sa paresse, sa profonde misère, son incurie et son dégoût de toutes choses, paraissait vouloir en faire son mari, par la manière dont elle s'y prenait avec lui. Sa conduite, incompréhensible pour ses amis, elle l'expliquait par l'ambition, par l'effroi que lui causait la vieillesse. Elle voulait confier le reste de sa vie à un homme supérieur pour qui sa fortune serait un marchepied et qui lui continuerait son importance dans le monde poétique. Elle avait donc emporté Claude Vignon de Paris aux Touches, comme un aigle emporte dans ses serres un chevreau, pour l'étudier et pour prendre quelque parti violent : mais elle abusait à la fois Calyste et Claude Vignon.

On vient de voir le portrait moral : voici maintenant le portrait physique. Ici Balzac ne se donne pas la peine d'imaginer : il peint. Ce n'est plus Claude Vignon, c'est Gustave Planche en personne :

Le front immense, haut et large de ce jeune homme, chauve à trente-sept ans, semblait obscurci de nuages. Sa bouche ferme et judicieuse exprimait une froide ironie. Claude Vignon est imposant, malgré les dégradations précoces d'un visage autrefois magnifique et devenu livide. Entre dix-huit et vingt-cinq ans, il a rassemblé au divin Raphaël. Mais son nez, ce trait de la face humaine qui change le plus, s'est taillé en pointe; mais sa physionomie s'est tassée, pour ainsi dire, sous de mystérieuses dépressions, les contours ont acquis une plénitude d'une mauvaise couleur, les tons de plomb dominent dans le teint fatigué, sans qu'on connaisse les fatigues de ce jeune homme, vieilli peut-être par une amère solitude et par les abus de la compréhension.

Il scrute la pensée d'autrui sans but ni système. Le pic de sa critique démolit toujours et ne construit rien. Ainsi sa lassitude est celle du manœuvre et non celle de l'architecte. Les yeux, d'un bleu pâle, brillants jadis, ont été voilés par des peines inconnues, ou ternis par une tristesse morne. La débauche a estompé le dessus des sourcils d'une teinte noirâtre. Les tempes ont perdu de leur fraîcheur. Le menton, d'une incomparable distinction, s'est doublé sans noblesse. Sa voix, déjà peu sonore, a faibli; sans être ni éteinte ni enrouée, elle est entre l'enrouement et l'extinction. L'impassibilité de cette belle tête, la fixité de ce regard couvrent une irrésolution, une faiblesse que trahit un sourire spirituel et moqueur. Cette faiblesse frappe sur l'action et non sur la pensée; il y a des traces d'une compréhension encyclopédique sur ce front, dans les habitudes de ce visage enfantin et superbe à la fois... Cette intelligence, qui peut critiquer les arts, la science, la littérature, la politique, est inhabile à gouverner la vie extérieure. Claude se contemple dans l'étendue de son royaume intellectuel et abandonne sa forme avec une insouciance diogénique. Satisfait de tout pénétrer, de tout comprendre, il méprise les matérialistes; mais, atteint par le doute dès qu'il s'agit de créer, il voit les obstacles sans être ravi des beautés, et à force de discuter les moyens, il demeure les bras pendants, sans résultat. C'est le Turc de l'intelligence endormi par la méditation. La critique est son opium, et son harem de livres faits l'a dégoûté de toute œuvre à faire.

Le roman de *Béatrix* est daté de 1838-1844. Ces dates sont à retenir. Balzac, qui avait la dent dure, se vengeait un peu de n'avoir pu enchaîner Gustave Planche à son char. J'ai dit plus haut comment Planche n'avait fait que passer à la *Chronique de Paris*, en 1835. Mais ce sont des détails. L'important, c'est le rôle que Balzac prête à Claude Vignon, emmené aux Touches par sa grande amie. La scène dans laquelle ce rôle se dénoue jette quelques lueurs sur « l'histoire vraie » des relations littéraires de George Sand. Il est des choses que l'on n'invente pas, et Balzac savait bien des choses.

Adieu ma chère, dit Claude Vignon; demain je pars. Je ne vous en veux pas, Camille; je vous trouve la plus grande des femmes; mais si je continuais à vous servir de paravent ou d'écran, dit Claude avec deux savantes inflexions de voix, vous me mépriseriez singulièrement. Nous pouvons nous quitter sans chagrin ni remords; nous n'avons ni bonheur à regretter ni espérances déjouées. Pour vous, comme pour quelques hommes de génie infiniment rares, l'amour n'est pas ce que la nature l'a fait : un besoin impérieux à la satisfaction duquel elle attache de vifs mais de passagers plaisirs, et qui meurt; vous le voyez tel que l'a créé le christianisme : un royaume idéal, plein de sentiments nobles, de grandes petitesses, de poésies, de sensations spirituelles, de dévouements, de fleurs morales, d'harmonies enchanteresses, et situé bien au-dessus des grossièretés vulgaires, mais où vont deux créatures réunies en un ange, enlevées par les ailes du plaisir. Voilà ce que j'espérais, je croyais saisir une des clefs qui nous ouvrent la porte fermée pour tant de gens et par laquelle on s'élance dans l'infini. Vous y étiez déjà, vous! Ainsi vous m'avez trompé. Je retourne à la misère, dans ma vaste prison de Paris. Il m'aurait suffi de cette tromperie, au commencement de ma carrière, pour me faire fuir les femmes; aujourd'hui, elle met dans mon âme un désenchantement qui me plonge à jamais dans une solitude épouvantable, je m'y trouverai sans la foi qui aidait les pères à la peupler d'images sacrées. Voilà, ma chère Camille, où nous mène la supériorité de l'esprit : nous pouvons chanter tous deux l'hymne horrible qu'un poète a mis dans la bouche de Moïse parlant à Dieu :

Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire!

En plaçant, vers 1840, ce discours dans la bouche de Claude Vignon, qui sait si Balzac ne commettait pas un simple et volontaire anachronisme, ne rap-

pelait pas les épisodes d'un roman vieux et oublié? Quoi qu'il en soit, qu'il y ait eu roman ou non, l'amitié survécut. Les ruptures purent être fréquentes, elles ne furent jamais définitives. Je rapprocherai des pages de *Béatrix* relatives à George Sand et à Gustave Planche un chapitre de *Lui et Elle,* le livre fameux de Paul de Musset, que j'ai déjà eu l'occasion de citer. L'auteur nous y montre en présence, chez William Caze (lisez George Sand), Gustave Planche sous le nom de Diogène, et Alfred de Musset sous le nom de Falconey. Blessé de l'ascendant que prend peu à peu Musset sur George Sand, Planche, pour se venger, se livre à une sortie virulente contre « les gens du faubourg Saint-Germain », auxquels se flattait d'appartenir l'aristocratique auteur de *Mardoche.* Musset riposte vertement.

« Je rencontre souvent, dit-il, dans cettecompagnie, des gens que j'ai reconnus pour avoir un cœur ferme, une âme noble et généreuse, et je ne saurais dire ce qui leur manque, lorsqu'ils ont en outre l'esprit cultivé et beaucoup de politesse.

« — Et une tenue décente! » ajoute William Caze.

A cette allusion à sa tenue, déjà déplorable en ce temps-là (car il était bien inutile d'exagérer les anecdotes sur le dédain de toilette, sur la saleté même de Gustave Planche, la vérité suffisait!), Diogène, c'est-à-dire Planche, réplique :

« — Est-ce pour moi que vous dites cela?

« — Pour vous-même, et à vous-même.

« — Fort bien, je comprends : vous ne me trouvez pas assez bien élevé pour votre salon. Vous voulez faire maison nette et balayer les anciens amis. Contentez votre envie. Si vous désirez me revoir, vous savez où je demeure : écrivez-moi.

« — Je n'en suis pas en peine, répondit Olympe : vous reviendrez bien sans qu'on vous rappelle.

« Diogène sortit sans saluer ni la maîtresse de la maison ni le visiteur. »

Paul de Musset ne dit pas si Planche revint tout seul, plus tard, après le dénouement de l'aventure d'Italie, ou si George Sand lui écrivit de revenir. L'*Histoire de ma vie* atteste que non seulement il revint, mais que l'auteur d'*Indiana* ne se passa jamais de ses conseils. On a maintenant sous les yeux tous les documents : on est libre de conclure sur le roman de Gustave Planche.

VI

Il y avait près de dix ans que Planche appartenait à la *Revue des Deux Mondes,* il s'y était conquis une autorité exécrée de beaucoup, mais incontestée; la *Revue* avait publié presque toutes les études et tous les portraits qui forment aujourd'hui la série des *Portraits littéraires,* sur André Chénier, l'abbé Prévost, Benjamin Constant, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Mérimée, Jules Sandeau, Sainte-Beuve, Scribe, Casimir Delavigne, etc., etc. Indépendamment de ses travaux de critique littéraire, et de front, il avait donné à la *Revue* d'importantes études de critique d'art, entre autres ses *Salons,* où il osait placer Eugène Delacroix au-dessus de Paul Delaroche, ce qui alors était une audace, presque

un blasphème. Il avait poussé au paroxysme les colères romantiques en écrivant sur Victor Hugo cette phrase : « Hugo, roi du royaume des sons, des couleurs et des rêves, étonne, effraye, mais n'émeut pas. » On était en 1840 : il arriva à Gustave Planche, à ce famélique, habitué à la misère au point de l'aimer par orgueil, un événement qu'il n'avait certes pas prévu. Il fit un héritage, de cent cinquante mille francs, selon les uns, de quatre-vingt mille selon les autres, mais qui n'était pas, en tous cas, inférieur à cette dernière somme. Pas une seule minute Gustave Planche ne songea à placer la fortune qui lui tombait des nues. Il réalisa les quatre-vingt mille francs et partit pour l'Italie.

Ses ennemis prétendirent alors, et la plaisanterie fut je crois répetée par les petits journaux, que le choix de cette contrée bénie lui avait été dicté uniquement par sa goinfrerie bien connue. Il y avait déjà longtemps que les victimes du critique se vengeaient de lui en faisant courir le bruit que sa misère était due uniquement à ses goûts de débauche, et particulièrement à son amour de la table. A peine en possession de son héritage, Gustave Planche s'était écrié :

« En quel pays peut-on manger le plus, au meilleur compte, et pendant le plus longtemps?

— En Italie, lui avait-on répondu.

— Alors, j'y vais. »

Le voyage et l'héritage durèrent environ cinq ans. Planche revint d'Italie en 1845, ayant dévoré son dernier louis. Il est certain qu'il n'avait dû rien se refuser, mais il est surtout établi qu'il employa son séjour dans la patrie de Raphaël à étudier les musées et à compléter son éducation d'artiste et de critique. Les *Études sur les Arts* qu'il envoya d'Italie à la *Revue des Deux Mondes* sont peut-être les meilleures pages qu'il ait écrites, et personne n'a parlé avec plus de justesse, d'admiration raisonnée, de tant d'incomparables chefs-d'œuvre. Isolé dans le passé, son talent n'avait plus cette âpreté, cette cruauté de formes qui, lorsqu'il s'agissait d'œuvres contemporaines, lui faisaient des ennemis irréconciliables, et provoquaient même de George Sand, son amie pourtant, ce blâme sévère : « Si la critique est ce qu'elle doit être, un enseignement, elle doit se montrer douce et généreuse, afin d'être persuasive. Elle doit ménager l'amour-propre, qui, durement froissé en public, se révolte naturellement contre cette sorte d'insulte à la personne. » Entre temps, Gustave Planche écrivait à la *Revue* des lettres qui n'ont pas toutes été imprimées, lettres bien curieuses, dont M. Émile Montégut a dit quelques mots dans l'étude publiée en 1857. Conformément au tempérament immuable du critique, ces lettres étaient toujours analytiques. Gustave Planche, en Italie, pays de Rossini, essaya de faire pour la musique ce qu'il avait fait pour la littérature et pour les beaux-arts. Il en commença l'étude approfondie. Mais, selon le mot si juste et si profond de M. Émile Montégut, « c'était un esprit apte à comprendre plutôt qu'à sentir ». Il dut bientôt se l'avouer, et il renonça à entreprendre cette nouvelle phase. Ces études ébauchées ne furent cependant pas complétement perdues : on en trouve le ressouvenir dans les quelques articles composés plus tard par Gustave Planche, à propos des concerts du Conservatoire.

Son retour à Paris fit grand bruit. Trois artistes, les sculpteurs Marochetti et Clésinger, le peintre Couture, se partageaient en ce moment-là l'engouement

du public. Gustave Planche écrivit sur eux, ou plutôt contre eux, quelques-uns de ces articles terribles dont le ressentiment dure encore. A ceux qui lui reprochaient sa sévérité : « J'ai bien fait des réserves jadis pour Delacroix et pour Ingres! » répondit le critique. Ponsard fut de cette nouvelle série de victimes. Et puisque, en parlant de Gustave Planche, ce mot de victimes revient, impropre, mais à défaut d'un autre, sous ma plume, il serait temps de s'entendre sur les gloires, sur les renommées légitimes que Planche aurait eu, à en croire ses ennemis, l'iniquité de nier; sur les talents vrais qu'il aurait méconnus ou insultés; sur les noms dont il a refusé de consacrer le succès. Il a été dur pour Alexandre Dumas, pour Eugène Sue : mais s'il eût fait passer l'imagination avant le mérite de l'exécution littéraire, aurait-il été conséquent avec lui-même? Il a prédit à Casimir Delavigne, à Ponsard, à Scribe, l'effondrement et l'oubli. A part une réseve faite pour Scribe, et qui ne touche que son habileté dramatique, qualité non littéraire et par conséquent sans valeur au point de vue purement esthétique de Planche, qui pourrait s'inscrire en faux contre ces jugements, déjà ratifiés par l'indifférence ou par l'ennui?

En revanche, elle serait longue la liste des talents que Planche a salués dès leur début, auxquels il a prêté l'appui de sa plume. Il y eut certes, dans sa longue lutte contre Victor Hugo, un peu d'amertume à côté de beaucoup d'indépendance, mais on trouverait encore bien des pages dans lesquelles il s'est incliné devant le génie. Qu'on lise, par exemple, l'article sur les *Contemplations*, écrit pendant l'exil du poète. On y verra que Gustave Planche, quoi qu'on en ait dit, n'eut jamais ni envie ni haine jalouse. Et peut-être Victor Hugo fut-il ému de cet hommage qui lui rappelait l'ancienne *amitié littéraire* à jamais brisée. Mais Victor Hugo plane. Prenez les autres talents, à commencer par Lamartine pour finir à de Laprade : il n'en est pas un seul dont Gustave Planche n'ait célébré les mérites, qu'il n'ait, selon son mot : « tâché d'interpréter » au profit du public. Je cite au hasard, mais, si j'en oublie, je suis du moins sûr de ne pas me tromper; Gustave Planche a bien parlé de George Sand, Mérimée, Cousin, Villemain, Augustin Thierry, Alfred de Vigny, Auguste Barbier, Brizeux, Jules Sandeau, Ingres, Eugène Delacroix, Decamps, Pradier, Barye, Gleyre, Chenavard, — et Sainte-Beuve. La justice littéraire exige que l'on s'arrête à ce dernier nom.

VII

On a pu voir déjà, à propos de l'article sur Henri de Latouche, que Sainte-Beuve, du vivant de Gustave Planche, reconnaissait volontiers l'autorité du critique, son ancien confrère à la *Revue des Deux Mondes*. Ce ne fut pas la seule ni la première occasion. En février 1839, dans un article publié par la *Revue* et compris depuis dans la série des *Portraits littéraires*, Sainte-Beuve cite avec éloge le jugement de Gustave Planche sur André Chénier, traitant « comme un ancien » le poète de la *Jeune Captive*. Voici mieux encore. Même tome, article sur Charles Nodier, daté du 1er février 1843 : Sainte-Beuve reproduit comme « d'un spirituel critique, qui, en cette occasion, est peintre », ce portrait de Nodier par Gustave Planche : « Vous l'avez rencontré cent fois,

vous l'avez coudoyé, et, sans savoir pourquoi, vous avez remarqué sa figure anguleuse et grave, son pas incertain et aventureux, *son œil vif et las,* sa démarche fantasque et pensive. » C'est là, en effet, un excellent, un vivant portrait en quatre lignes. En le rappelant, Sainte-Beuve faisait preuve de goût, mais rien ne l'obligeait à cette citation élogieuse. Même année, 15 avril, à propos de Benjamin Constant : « Un écrivain critique dont le silence s'est fait sentir, M. Gustave Planche, a publié sur *Adolphe* quelques pages d'une analyse attristée et sévère. » Ici, non seulement Sainte-Beuve loue le talent de Planche, mais il le loue en l'absence de Planche, alors en Italie; il regrette cette absence, il souhaite que « le silence » du critique ne se fasse pas trop longtemps sentir à la *Revue.* Enfin, dans le *Lundi,* daté du 7 novembre 1853 (moins de quatre ans avant la mort de Gustave Planche), et à l'occasion du buste de l'abbé Prévost qu'on vient d'inaugurer à Hesdin, Sainte-Beuve mentionne son confrère en critique comme « ayant eu l'honneur de la citation » dans les discours officiels, et il ajoute : « Ce fut un titre, ce jour-là, d'avoir bien parlé de *Manon Lescaut* ». Ainsi, de l'aveu de Sainte-Beuve, Planche était « un bon juge », Planche était « un spirituel critique, peintre à ses heures », Planche était « un critique dont le silence se faisait sentir », Planche avait bien parlé d'André Chénier, de l'abbé Prévost et de Benjamin Constant. Voilà qui semble entendu, définitif. Eh bien, non! Sainte-Beuve a eu beau écrire tout cela : son apparente sympathie pour Planche dissimulait une haine farouche, qui attendit pour éclater, non seulement la mort de l'ennemi, mais le commencement de l'oubli de sa mémoire.

Et cette haine, qu'on ne se figure pas qu'elle fut le résultat de quelque froissement postérieur en date aux compliments cités plus haut. Elle vivait dans Sainte-Beuve pendant qu'il écrivait ces compliments. J'ouvre le volume des *Lundis* contenant ce qu'il appelle ses *Notes,* recueil de pensées, d'impressions à bâtons rompus, commencé (retenez la date) le 31 décembre 1834. Voici comment Sainte-Beuve y drape l'homme qu'il proclame, juste à la même époque, critique éminent, portraitiste coloré, juge spirituel et compétent :

Un soir, à un journal auquel travaillait Planche (l'*Artiste,* je crois), on envoya la veille du numéro un article de lui à l'imprimerie. Les imprimeurs dirent qu'ils n'auraient jamais le temps de composer un article si tard, mais sitôt qu'ils apprirent que c'était de Planche, ils se ravisèrent en disant que son dernier article, inséré dans le dernier numéro, n'était pas encore décomposé, et que, comme M. Planche se répétait sans cesse il y avait nécessairement déjà un grand nombre de phrases du nouvel article qui étaient toutes composées. Cette remarque des honnêtes typographes, faite sans malice (!) et à laquelle ils devaient une économie de travail, est la critique littéraire la plus sanglante du style de Planche, tout en formules pédantesques et algébriques, et du rabâchage le plus fastidieux : *Il nous est impossible de ne pas déclarer, Nous sommes forcé de convenir, On ne saurait méconnaître,* etc., etc. (Voir un quelconque de ses articles.)

L'anecdote sent l'invention méchante ; tout indique qu'elle est sortie du seul cerveau de Sainte-Beuve. Mais, en admettant même la boutade des ouvriers typographes, est-il permis de lui attribuer la valeur d'une critique sérieuse? Quel écrivain résisterait à un tel procédé, échapperait à une décomposition pareille ? On peut prendre, comme dit Sainte-Beuve, « un quelconque » des

articles de Planche; les phrases dont il s'égaye y sont très rares, et d'ailleurs il est puéril, indigne de l'auteur des *Lundis,* de ne voir dans un écrivain que quelques formules de lieux communs. En tout cas, ce qu'il convient surtout de remarquer, c'est que Sainte-Beuve écrivait ces choses sur son carnet intime, pour lui seul, la veille ou le lendemain du jour, peut-être le jour même où il venait, publiquement, de décerner à Planche les titres de « spirituel critique » et de « portraitiste » du premier ordre.

Gustave Planche meurt. Voilà Sainte-Beuve délivré de toute contrainte. Il peut enfin librement dégonfler ses rancunes. Mais il n'est pas pressé. Il comprend qu'il est plus habile de laisser d'abord passer sur le nom exécré du critique qui ne peut plus répondre, le torrent des injures et des malédictions longtemps contenu par la crainte. Qui songe, en effet, à défendre ce mort? La *Revue des Deux Mondes* à peu près seule. Ce n'est pas là une autorité ayant influence sur la masse du public. Le public croit volontiers à la violence, aux gros mots. Il dira de confiance : « Décidément, pour se voir arranger ainsi après sa mort, il faut que ce Planche ait été un bien vilain homme! » Et l'oubli, le lugubre oubli suivra naturellement l'indifférence, qui elle-même aura succédé à l'explosion des rancunes et des haines. Le calcul était juste. Trois ans après la mort de Gustave Planche, le silence s'était fait tellement profond sur son nom que son frère Louis-Augustin (littérateur économiste assez obscur, mort en 1862) adresse à Philarète Chasles, le 8 mai 1860, cette lettre navrée :

J'ai une grâce à vous demander : ne la refusez pas. Gustave Planche est mort, et mort depuis cent ans! Personne de la presse ne songe plus à cet honnête homme; faites, monsieur, qu'il ressuscite quelques instants pour vous. Son frère en sera bien reconnaissant, car il gémit sans cesse de le voir si complètement oublié. Je m'adresse, monsieur, à la générosité de votre esprit que je connais. Vous sauriez changer le mal en bien, s'il y en avait à dire d'un homme qui n'était que *malheureux*, et si vous connaissiez sa correspondance avec son père, quand Gustave Planche avait vingt ans, vous seriez édifié de la douceur naturelle de ce cruel écrivain. Lui-même était son ennemi, etc., etc.

Philarète Chasles fit un article dans le *Journal des Débats.* Je reviendrai tout à l'heure sur cet article, dont les traits principaux ont été reproduits dans les *Mémoires* de l'ancien professeur au Collège de France. Eh quoi! voilà qu'on se remettait à parler de Gustave Planche? Décidément, il fallait en finir avec ce mort désagréable. Sainte-Beuve mit les fers au feu. En réfléchissant, il comprit que ce serait encore trop d'honneur pour un tel ennemi que de lui consacrer un portrait en pied dans les *Lundis,* un portrait isolé, spécial, à part. Il chercha, et voici ce qu'il trouva. Horace Vernet venait de mourir. Si Planche, dès 1831, avait osé écrire cette parole superbe : « Gros, Géricault, Delacroix, voilà les trois grands noms que notre siècle va donner à l'histoire de la peinture », s'il n'avait jamais cessé de proclamer le génie, alors si profondément méconnu, de l'auteur du *Pont de Taillebourg* et des *Croisés à Constantinople,* en revanche, il s'était montré impitoyable pour Horace Vernet. Il avait traité sa *Bataille de Fontenoy* de rendez-vous de chasse, il avait renvoyé au *Chien du Régiment* et au *Cheval du Trompette* ce qu'il appelait son talent « élégiaque et propre seulement aux épisodes ». Sainte-Beuve s'empara d'Horace Vernet, et

s'en servit comme l'Eviradnus de la *Légende des Siècles* pour assommer son ennemi.

L'article (lundi 25 mai 1863) est court : huit pages en tout. Mais jamais Sainte-Beuve n'a rien écrit de plus perfide et de plus dur. Après l'avoir raillé sur son physique (raillerie bien hasardée, étant donnée la laideur de Sainte-Beuve), sur sa jeunesse, sur ses premières études (au collège Bourbon, où tous deux avaient été condisciples), sur l'innocente manie de Planche de nommer ses amis de jeunesse *Victor, Alphonse, Alfred, Prosper, Eugène,* au lieu de dire : Hugo, Lamartine, Vigny, Mérimée, Delacroix, le critique du *Lundi* prenait volupté à représenter Gustave Planche arrivé, par la cruauté de son père, au dernier degré de la détresse, et obligé pour vivre d'aborder la littérature. L'exécution suit aussitôt; mais telle est la puissance de la vérité, que, cette exécution même, Sainte-Beuve l'enveloppe d'une foule de réticences, arrachées au souvenir de ce qu'il a écrit jadis sur l'auteur des *Haines littéraires,* des articles sur Chénier, *Adolphe* et *Manon Lescaut.* C'est le chef-d'œuvre de l'égorgement méthodique.

Je suis loin de prétendre qu'il n'y eût point quelques qualités d'esprit mêlées à toutes les licences d'amour-propre qu'il s'accorda. Il ne fit jamais si bien qu'à ses commencements, et, le premier feu jeté, il se figea vite. Il faisait payer quelques parties saines, solides et de bonne dialectique en se répétant à satiété : ce qu'il avait dit une fois, il se faisait gloire de le redire éternellement, et dans les mêmes termes. Arrêté dans ses locutions, dogmatique, sans grâce, sans un rayon, sans rien de ce qui caresse l'esprit, il jetait de la poudre aux yeux par ses défauts mêmes. « *Planche l'a dit* », c'était, autre part encore que dans les cafés, un mot courant, une manière d'oracle.

Une chose ici gêne un peu Sainte-Beuve : le souvenir de George Sand, qui fit toujours grand cas de Gustave Planche. Mais il s'en tire par une saillie :

On est femme, après tout, et elle s'était persuadé d'après son nom que c'était un grand savant, et qu'il lui dévoilerait les mystères de la langue. Il lui a corrigé ses épreuves assez exactement, non pas sans lui retrancher quelques grâces.

Sainte-Beuve ne reste pas longtemps sur ce terrain de la critique plaisante. La passion, et aussi le parti pris de sacrifier à Horace Vernet l'homme qui a proclamé le premier le génie d'Eugène Delacroix entraînent l'auteur des *Lundis,* de tant d'esprit pourtant, et si ennemi du banal, des popularités faciles, des vogues de moutons de Panurge, à la défense de la banalité, à l'outrage de l'indépendance isolée et fière :

Son inspiration principale, son mobile à lui était l'orgueil. Il savait à quels artistes il fallait s'adresser, quels il fallait célébrer à l'exclusion de tous les autres, quels il convenait de répudier et de réduire à néant, pour être le plus éloigné des opinions du vulgaire, pour produire le plus d'étonnement et d'effet sur la galerie; pour faire croire à plus de profondeur derrière ses paroles. Il avait peur avant tout de paraître penser comme le peuple, et d'être pris pour un simple passant. Or, pour cela, quoi de mieux, en présence d'un tableau vivant, intéressant, animé, où tout parle, se comprend, où la foule s'arrête, et qui est signé d'un nom célèbre, que de hocher la tête, de pousser un profond soupir ou de hausser les épaules de pitié? Cela vous signale, et les trois quarts des badauds sont tentés de dire : « Voilà un homme

qui s'y entend ». C'était la souveraine jouissance de Gustave Planche et il se la procurait à tout prix. D'autres sont heureux et flattés des affections ou des sympathies qu'ils inspirent; lui, il tirait gloire des répulsions même et des aversions qu'il provoquait.

Ne vous semble-t-il pas que ces lignes, où Sainte-Beuve a cependant accumulé tout son fiel, et qui ont la prétention d'écraser, d'annihiler Gustave Planche, sont le plus complet éloge du caractère et de la critique de ce réprouvé volontaire qui eut pour unique guide sa conscience, et renonça à toutes les choses douces de ce monde, amitiés, relations utiles, camaraderies d'admiration mutuelle, fortune enfin, pour la seule liberté de dire ce qu'il croyait vrai et juste, dussent cette vérité et cette justice n'avoir raison, ne triompher, et surtout ne lui donner raison que dans un demi-siècle ?

Oui, il est vrai que Gustave Planche ne marcha pas « avec la foule » : c'est là son honneur. Oui, il est vrai que lorsque la foule s'étouffait devant les toiles de genre de Paul Delaroche et faisait le vide devant les chefs-d'œuvre de Delacroix, il déclarait les tableaux du premier bons tout au plus à servir « de modèles à des panneaux de tapisserie » et prédisait la gloire aux tableaux de l'autre. Mais aujourd'hui, après cinquante ans, de quel côté était donc la clairvoyance, la divination, la vérité, en un mot? Que sont devenus les Court, les Champmartin, cent autres que la badauderie, l'engouement de la foule comparaient alors couramment aux maîtres immortels, et dont les noms sont tombés depuis si longtemps déjà dans le gouffre d'oubli que le doigt inflexible de Gustave Planche désignait dès lors à leur vanité stupéfaite, puis furieuse? Tous ceux à qui Planche a prédit la vie, en littérature et en art, ont vécu ; tous ceux à qui il a prédit la mort sont morts ou mourront. Seul, le génie de Victor Hugo parviendra à sauver, dans cent ans, quelques chefs-d'œuvre, plus forts que la critique, plus forts que le bon sens, plus forts, hélas! que la vérité.

VIII

A quoi bon s'arrêter longtemps devant l'article que Philarète Chasles, avant Sainte-Beuve, consacra à Gustave Planche? Celui-là n'avait cependant pas à exercer de vengeance personnelle : critique éminent lui-même, juste aussi, quand ses préférences n'étaient pas directement en jeu, il aurait dû rendre justice à cet indépendant, qui eut comme lui la passion de la critique haute, et, de plus que lui, le mépris de toute attache. Le début n'est qu'une pantalonnade : « Je ne lui ôte pas tout mérite, et j'aurais voulu que, répétiteur à l'École polytechnique, après avoir suffisamment étudié les coefficients et la trigonométrie, il eût joui d'un traitement et d'une considération d'accord avec ses facultés. » Après quoi vient cet aveu, qui trahit le mécontentement du critique, moins écouté, moins redouté, partant moins souverain que son rival : « L'autorité d'airain sonore, le sceptre de fer fondu qu'il a conquis me le rendent intolérable. Ce type du mensonge dans le pouvoir intellectuel me révolte. Quoi, sots, vous ne voyez pas qu'il n'y a rien là, sinon l'amitié de Buloz, une grande chose, il est vrai! Vous ne voyez pas que cette poésie est sans ailes,

cette caricature de l'art sans visée, cette critique sans yeux, cette vertu faite de plâtre... Négatif, éliminateur, ignorant, Planche avait le même don que Samuel Johnson, l'instinct d'une certaine phrase raide, dogmatique et pondérée, dont les angles et les lignes équilatérales satisfont l'ingénieur. Dans cette phrase il jetait son fiel. Cela cuisait comme dans un moule de cuivre. Puis il servait cela : mets de l'envie et de la petitesse, de la banalité et du pédantisme, etc., etc. » La banalité ! quand tout à l'heure Sainte-Beuve reprochait précisément à Planche de prendre toujours le contre-pied de l'opinion de la foule.

Mais l'explication de l'article de Philarète Chasles est facile ; il la donne lui-même, en publiant le billet suivant, que lui adressa un jour Sainte-Beuve :

Cher ami, je n'ai pas répondu à votre aimable billet. Je reste ici ce mois encore. Sachez, pour avoir gré à qui de droit, que Gustave Planche va tous les deux jours demander au ministère votre place de conservateur (de la Bibliothèque Mazarine) pour Jules Sandeau. *Il n'y est pas écouté.* Ceci entre nous, mais à la rencontre, remerciez en Planche et Sandeau : c'est indigne.

Sandeau ne remplaça pas Philarète Chasles : il ne fit que lui succéder, après sa mort. Qu'y a-t-il de vrai dans le *cancan* de Sainte-Beuve ? L'auteur des *Lundis* savait bien ce qu'il faisait : il s'assurait un allié.

Jusqu'à son dernier jour, en effet, Gustave Planche demeura l'ami de Jules Sandeau, dont il avait été le révélateur littéraire. Quelques mois avant de mourir, le critique songeait, dit-on, à l'Académie. M. Jules Vallès, qui lui a consacré un portrait curieux dans ses *Réfractaires,* a raconté depuis, à ce propos, certaine anecdote de gras-double, sur laquelle je suis un peu sceptique. D'après M. Vallès, Planche, entrant un jour dans une crèmerie, pour y prendre son repas, aurait manqué se voir « à l'affront », faute de posséder la somme nécessaire au payement d'une portion de gras-double. — Vous voyez bien ! se serait alors écrié Planche, vous voyez bien qu'il faut que je me présente à l'Académie. Les jetons de présence m'assureront au moins de quoi vivre. » M. Vallès ajoutait qu'il s'était aussitôt mis à la disposition de Planche, pour tâter le terrain. Il alla même voir Sainte-Beuve, « qu'il ne désespérait pas de ramener ». Il est certain que Planche aurait obtenu des voix à l'Académie. La mort interrompit ces tentatives. On conte que M. Cousin alla voir Planche, déjà agonisant, et que celui-ci eut encore la force de lui dire :

— Si l'Académie a jamais eu quelque estime pour mes travaux, je ne lui en demande qu'une seule preuve : qu'elle reçoive Jules Sandeau.

Le dernier vœu de Gustave Planche fut exaucé. Jules Sandeau fut élu, et ce fut la première fois qu'un romancier, exclusivement homme de lettres et romancier, prit place sous la coupole de l'Institut. L'homme qui, d'après M. Vallès, ne visait l'Académie que pour s'assurer un gagne-pain, avait, quelques années auparavant, refusé de Napoléon III la place de directeur des Beaux-Arts, qui l'eût fait riche, mais eût enchaîné sa liberté.

Le *Journal des Débats* du 20 septembre 1857 publia ce simple avis :

M. Gustave Planche est mort hier à la suite d'une grave maladie dont il était atteint depuis plusieurs mois. Ses obsèques auront lieu lundi 21 septembre. Le service funèbre se fera en l'église Saint-Laurent, à 9 heures très précises du matin. On

se réunira à la maison municipale de santé, rue du Faubourg-Saint-Denis, 110. La famille prie les amis de M. Gustave Planche de considérer le présent avis comme une invitation.

Le *Journal des Débats* rend compte des obsèques en quelques lignes. Il y mentionne, parmi « un grand nombre d'hommes de lettres et d'artistes », la présence de MM. Cousin et Alfred de Vigny, de l'Académie française; MM. Buloz, Eugène Forcade, de Mazade, Scudo, de la *Revue des Deux Mondes;* Amédée Thierry, Jeanron, Chenavard, etc., etc. Au cimetière Montmartre, où eut lieu l'inhumation, Jules Janin prononça, sur la fosse ouverte, quelques paroles d'adieu.

Ces « paroles d'adieu » le *Journal des Débats* néglige d'en donner le texte. Cependant le numéro qui en consigne le souvenir contient précisément un feuilleton du lundi de Jules Janin. Le prince des critiques ne crut pas devoir y répéter l'éloge verbal qu'il avait adressé la veille à la mémoire de Gustave Planche. Cependant son feuilleton ne dédaignait pas toujours la nécrologie, car celui qui parut la semaine suivante (lundi 28 septembre) est presque entièrement consacré à feu Eugène de Pradel, l'improvisateur célèbre. J'ai pu, après d'assez longues recherches, retrouver, sinon le texte exact de l'allocution de Jules Janin, du moins le sens utile. M. Philibert Audebrand, présent aux obsèques, en donne ce résumé, dans la *Gazette de Paris* du dimanche 27 septembre 1857.

Messieurs, tant d'intelligences réunies sur le bord de cette fosse ne peuvent se séparer sans dire un dernier adieu au grand esprit qui vient de s'éteindre. Gustave Planche est assez connu de nous tous. A cette heure suprême où un homme cesse d'être, il se présente devant les contemporains et devant l'histoire avec tout ce qu'il a laissé de travail, d'articles, d'études; à cette heure donc, Gustave Planche reste pour nous tous un des plus grands critiques de l'époque. On ne se rappelle plus s'il s'est montré sévère, on oublie ses cruautés pour ne voir que ses sacrifices, tout ce qu'il a donné au monde de l'esprit durant une longue existence, tout ce qu'il a consacré à la littérature, à l'art, à l'honnêteté, à l'indépendance de notre grand et ingrat métier. C'est quand il songeait à continuer ce labeur que la mort l'a surpris. Il est mort comme nous mourrons tous, il est mort pauvre ! Mais, messieurs, n'est-ce pas une consolation bien grande qu'un tel concours d'hommes distingués suivant un convoi ? Pour ceux qui ne voient que l'argent ici-bas, ce serait peu de chose; pour ceux qui aiment réellement les lettres, c'est tout.

M. Audebrand donne en outre sur la funèbre cérémonie des détails précis, et son récit a d'autant plus d'autorité qu'il a été rédigé au moment même et exprime par conséquent l'opinion des lettrés et des artistes d'alors :

Les obsèques de l'éminent critique ont eu, d'ailleurs, le caractère qui convenait au défunt et à la circonstance. Un de ceux qui ont conduit Gustave Planche jusqu'à son dernier gîte, M. Albéric Second, expose le fait d'une manière touchante : « La cérémonie religieuse a été célébrée à l'église Saint-Laurent, et le convoi s'est dirigé vers le cimetière de Montmartre ; convoi humble et modeste, s'il en fut, celui qui nous attend tous, plus ou moins, — le convoi des pauvres, pour tout dire, en un mot. »

Pendant cette messe noire de Saint-Laurent si peu fastueuse, les yeux des assistants se portaient tous sur les quatre planches de sapin entre lesquelles se trouvait la dépouille mortelle du journaliste. Nous étions deux cents à nous rappeler que, vingt fois en sa vie, cet honorable confrère avait résisté aux plus brillantes sollicitations.

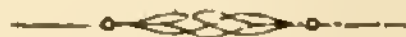
Ce n'est pas une légende en l'air, c'est un fait d'une vérité irréfragable que le billet de banque a remué bien souvent à ses yeux son chiffre tentateur. On a fait sonner aussi à ses oreilles les mots de croix, de pension, de sinécure; ç'a toujours été en vain. Gustave Planche élevait l'amour de l'indépendance jusqu'à la hauteur d'un dogme. Après la liberté du critique, ce qui le passionnait le plus, c'était l'amour de l'art. La chapelle devant laquelle était exposé son corps est, sans contredit, celle de l'église où sont les tableaux les plus maigres et les plus incolores. A l'absoute, à côté de moi, un sculpteur d'un grand talent, l'auteur de cette *Ariane* tant et si justement admirée au dernier Salon, Millet me disait à voix basse :

— Ne trouvez-vous pas que ce pauvre diable doive se retourner d'horreur dans sa bière en voyant les misérables peintures devant lesquelles on l'expose?

A la *Revue des Deux Mondes,* dont Gustave Planche était le collaborateur depuis plus d'un quart de siècle, c'est à M. de Mazade qu'échut la tâche d'exprimer les regrets de la *Revue* et de faire l'éloge du mort. Il n'y eut cependant pas d'article particulier, d'étude à part : éloge et regrets furent circonscrits en trois pages de la *Chronique de la quinzaine,* entre des considérations sur l'Inde anglaise et une appréciation de Manin, mort peu de jours après Gustave Planche. Il ne faut pas demander à l'étude assez brève de M. de Mazade des renseignements biographiques sur le critique de la *Revue:* tout de suite, en homme avisé, il nous arrête : « Un tel écrivain, dit-il, n'a pas de biographie et c'est en vain qu'on voudrait la reconstituer avec toutes sortes d'inventions équivoques ». Mais M. de Mazade trouva des expressions justes, des traits précis, pour marquer le caractère de ce talent indépendant et parfois cruel. On ne peut nier que le rôle de Gustave Planche ne soit exactement défini dans les lignes suivantes: « Pendant l'espace d'un quart de siècle, il a été mêlé à toutes les luttes littéraires, ou plutôt il a été comme un témoin indépendant et sévère, suivant d'un œil ferme la marche des choses, arrêtant au passage les œuvres qui offensaient le goût, réduisant au néant les doctrines puériles, déconcertant bien souvent l'orgueil ou la vanité, et ramenant tous les esprits, les poètes, comme les peintres, aux lois supérieures de leur art. » M. de Mazade constatait encore qu'il n'est pas un esprit éminent à qui Gustave Planche n'ait payé de justes hommages : « Seulement il avait l'intelligence ainsi faite, qu'il voulait savoir ce qu'il admirait, et même en présence de ces esprits supérieurs qu'il jugeait il n'abdiquait pas sa liberté. »

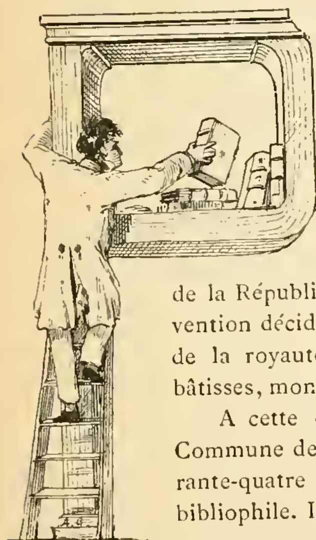
L'étude de M. Émile Montégut ne parut dans la *Revue,* comme je l'ai dit, que l'année suivante. Ses premières lignes serviront de conclusion à un travail qui n'a d'autre prétention que de rappeler le nom d'un critique comme il n'en existe plus aujourd'hui, « comptant avec le talent, indifférent au succès, mettant son honneur à diriger l'opinion quand elle s'égare, à la rectifier quand elle s'abuse, et aimant mieux, fût-ce au prix de son bonheur et de son repos, devancer la justice de l'avenir que suivre les basses concessions, les petites lâchetés intéressées du présent. »

ADOLPHE RACOT.





UN ÉPISODE
DE
L'HISTOIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
SOUS LA TERREUR



Puisqu'il a été question, dans le dernier numéro de ce recueil, de la Bibliothéque nationale pendant la Révolution française, je désire rappeler un épisode inconnu peut-être, à coup sûr oublié.

Il s'agit d'un acte de courage et d'intelligence accompli par un homme dont le nom est cher à tous les amis des livres, mon arrière-grand-père, Antoine-Augustin Renouard.

Le dix-huitième jour du premier mois de l'an II de la République française (10 octobre 1793), un décret de la Convention décide qu'on ait à faire disparaître tous les signes et vestiges de la royauté et de la féodalité dans les parcs, jardins, enclos, bâtisses, monuments publics et privés[1].

A cette époque, Antoine-Augustin Renouard, membre de la Commune de Paris et du Comité de correspondance avec les quarante-quatre mille municipalités de France, faisait ses débuts de bibliophile. Il raconte lui-même comment il a quitté le commerce :

« D'une profession tout à fait étrangère aux lettres, fabricant de gazes, de ces riens élégants qui servent à la parure des femmes, et dont beaucoup d'hommes s'occupent avec une attention souvent plus suivie que celle qu'obtient l'étude de la morale

1. « Les propriétaires des maisons seront, dans le délai d'un mois, tenus de faire retourner les plaques de cheminées qui porteront les ci-devant écussons de France, ou des signes de féodalité. » (*Gazette nationale*, le 20 du deuxième mois de l'an II).

et des sciences, je me suis livré à un genre de travail qui semble bien peu compatible avec les occupations d'un manufacturier. Pendant la déplorable inertie où les circonstances politiques avaient jeté mon commerce, je me suis réfugié chez les Muses, et ce qui, avant 1792, faisait seulement l'amusement de mes loisirs, a pendant ces dernières années fait mon occupation presque entière. »

Donc, en 1792, quoique chargé de correspondre avec quarante-quatre mille municipalités, ce qui est une assez lourde tâche, A.-A. Renouard aimait déjà les livres.

Il faut croire que le décret de la Convention provoqua des abus, et que le zèle ou la cupidité de quelques patriotes en profita pour piller, détruire, saccager des livres ou des œuvres d'art.

Je ne sais si des livres furent détruits; en tout cas, ils furent menacés. A.-A. Renouard, voyant qu'on va les lacérer et les détruire, s'indigne; et il réclame alors avec l'énergie qu'on va voir.

Le vingt-cinquième jour du premier mois de l'an II, de concert avec les citoyens Chardin et Charlemagne fils, il publie une brochure dont le style, commun alors, nous paraîtrait bien extraordinaire aujourd'hui. Mais quels sentiments éclairés animent son indignation déclamatoire!

Cette brochure est intitulée : *Observation de quelques patriotes sur la nécessité de conserver les monuments de la littérature et des arts*, à Paris, l'an IIe de la République française, une et indivisible — brochure in-8° de 23 pages. — On nous permettra d'en citer quelques passages :

« Quelques personnes, animées d'un zèle plus ardent qu'éclairé, ont cru que cette loi (décret du 18 1er m. an II) prononçoit aussi la destruction de tout ce qui, dans les livres, estampes, statues, tableaux, médailles, etc., conservoit quelques traces de féodalité, quelques restes de cette basse adulation dont les vils courtisans ont toujours enivré leurs stupides maîtres. Ici je m'arrête, et j'ose à peine envisager le précipice effroyable dans lequel des fourbes et des méchants voudroient engager des patriotes ardents à précipiter tout ce qui est du ressort de l'instruction et des connaissances humaines.

« ... Examinons un peu où nous conduiroit ce délire une fois qu'on lui auroit lâché la bride. Si vous arrachez les armoiries qui se trouvent à l'extérieur de beaucoup de livres, certes vous ne pouvez laisser subsister celles qui dans la plupart de ces mêmes livres décorent ou plutôt surchargent la première page. Il faut en outre faire main basse sur toutes les dédicaces. La fleur de lis, qui, par un effet de l'habitude, étoit un ornement continuellement employé dans toutes nos imprimeries, devra donc entraîner la destruction de toutes les pages sur lesquelles elle se trouvera placée, soit en fleuron, soit en vignette, ou autrement; et certes, plus des deux tiers de nos livres sont balafrés de cette insignifiante et ridicule empreinte...

« Combien le jaloux orgueil des Anglais seroit satisfait, seroit régalé, qu'on me passe ce mot, si une main ignorante et sacrilège portoit le désordre et la dégradation dans notre Bibliothèque nationale, dans ce monument unique, qu'ils ne peuvent contempler sans palpiter d'envie et de rage[1], et qu'ils seroient charmés de voir détruire ou bouleverser!

« A entendre certains hommes, rien n'est plus facile que d'arracher les écussons qui se trouvent sur un grand nombre de livres[1]. Mais examinez donc que par une

1. « J'ai vu de mes propres yeux des Anglais sortir de la Bibliothèque nationale furieux et désespérés; ils étoient comme accablés sous le poids des belles choses en tout genre qu'on s'étoit empressé de leur faire voir; et leur œil morne et farouche sembloit appeler la destruction sur cet admirable monument. »

seule opération vous dégradez les volumes, qu'ensuite il faudra arracher aussi les fleurs de lis que les relieurs ont presque continuellement employées pour ornement; que, dans la seule Bibliothèque nationale, il y a plus de cent mille volumes ainsi habillés; que tous les assignats, tous les écus du monde entier ne pourroient réparer le dommage qui résulteroit d'une pareille dévastation; que si vous y ajoutez les autres bibliothèques publiques, celles de tous les particuliers, vous aurez plusieurs milliards de volumes qu'il vous faudra déshabiller et même mutiler. Et en vérité, à qui aura profité tout ce bouleversement? en quoi aurez-vous servi la cause de la liberté?...

« ... Est-il possible que l'aspect de ces ridicules emplâtres de rouge, de bleu, de verd, qu'on appeloit des armoiries, puisse jamais réveiller quelque idée féodale, ou produire d'autres sensations que le mépris et le dégoût? La destruction de vieilles pages de papier roussi, ou de vélin raccorni, sera-t-elle un sacrifice digne de la République, digne de la liberté? Néanmoins, ces vieilles pages arrachées et détruites détérioreroient entièrement les manuscrits dont elles auroient été enlevées. Et qui pourroit calculer le dégât épouvantable qui résulteroit de ce système dévastateur dans l'unique et précieux dépôt des manuscrits de la Bibliothèque nationale, sans parler des trésors immenses en ce genre, dispersés sur toute la surface de la République? »

Et enfin il termine par cette péroraison pathétique :

« ... Toujours on se souviendra qu'il y a eu des rois; leur scélératesse est gravée d'une manière ineffaçable dans la mémoire de quiconque mérite le nom d'homme. Conservons, Français républicains, conservons la mémoire de ces monstres, mais pour mieux les abhorrer, pour tenir un poignard toujours prêt à plonger dans le sein du premier audacieux qui tenteroit d'usurper le pouvoir suprême, de celui qui seroit assez lâche pour laisser entrevoir que les Français pourroient supporter un nouveau joug. Mais gardons-nous de céder aux impulsions désordonnées d'une fougue dévorante qui ne nous laisseroit que d'inutiles regrets, et dont les bruyantes expéditions n'auroient en rien servi la cause de la sainte, de la sublime liberté, qui toujours fut et sera toujours l'amie, la protectrice des arts, des sciences et du génie. »

A cette époque on allait vite. Le Comité d'instruction publique, présidé par Romme, est chargé de présenter un décret réglementant la conservation (ou la destruction) des armoiries marquées sur les reliures. Antoine-Augustin Renouard, pour peser sur la décision du Comité, fait alors imprimer une nouvelle pétition, plus pressante encore que la première.

Le deuxième jour du deuxième mois de l'an II, il adresse au Comité d'instruction publique les paroles suivantes[1] :

« Je devance, dit-il, le rendez-vous que vous m'avez donné pour samedi 5, parce que je lis dans la feuille du soir que vous êtes chargés de présenter aujourd'hui la rédaction du décret sur les armoiries en ce qui concerne les livres...

1. « N'a-t-on pas été jusqu'à dire que pour avoir souffert une mutilation de quelques pages, un livre n'en seroit pas moins un livre? Avec des raisonnements de cette force le seul parti à prendre est de se taire. Mais quiconque n'est pas entièrement dépourvu des moindres connoissances sait très bien que la mutilation déprécie totalement un livre quel qu'il soit; et, pour parler un instant de ceux qui sont chers et précieux, de ces chefs-d'œuvre qui honorent la France, tel livre valant 4 ou 500 livres lorsqu'il est entier et bien complet, n'en vaut plus 15 si on en arrache un seul feuillet. Quelle perte incalculable ne feroit-on pas éprouver à la France, au grand contentement de nos jaloux ennemis! »

2. *Au Comité d'instruction publique*, le deuxième jour du deuxième mois de l'an II. Une brochure in-8° de 4 pages.

« ... Je soutiens que si on veut rhabiller les livres ou placarder les écussons, on gâtera toutes ces raretés si intéressantes; on mettra la Bibliothèque dans un dérangement et un désordre absolus; les livres les plus précieux seront ou abymés ou volés; et, après avoir passé bien du temps à cet inutile et désastreux travail, on sera obligé d'y renoncer par lassitude. Heureux seront les pauvres livres qui n'auront pas eu le triste avantage d'avoir été ou apperçus, ou-peut être même convoités par les travailleurs !

« Nous avons tant de fripons et de voleurs publics, que je serois assez porté à croire que quelques hommes avides fondent l'espoir d'un immense bénéfice sur les réparations ou plutôt sur les dégradations qu'on cherche à provoquer dans la Bibliothèque nationale. Que savons-nous si les Anglais n'essaient pas de nous faire escamoter par ce moyen quelques-uues de nos raretés littéraires?...

« Je vous prie donc avec la plus vive instance de représenter à la Convention qu'il est nécessaire de ne rien changer aux livres de la Bibliothèque nationale. Maintenant on y relie tous les livres avec les lettres B N entrelacées; l'estampille porte *Bibliothèque nationale*. Laissons tout ce qui existoit anterieurement, puisque nous ne pourrions rien changer sans tout détruire. »

Ces efforts généreux ne furent pas inutiles : le quatrième jour du second mois (29 octobre 1793), Romme lit à la Convention l'exposé des motifs qui décide qu'on ne détruira pas les reliures[1].

« On répand dans le peuple, dit Romme en son exposé des motifs, dans la Convention même, que sous le régime de l'égalité l'instruction est inutile, la philosophie dangereuse. Ne répand-on pas encore qu'il ne faut que des écoles primaires, ne dit-on pas qu'il faut attendre la paix pour organiser l'istruction publique? »

Et il conclut qu'il faut respecter les œuvres d'art, les livres, quelque souillés qu'ils soient par les vestiges féodaux.

Voici le décret de la Convention; il a sauvé nos livres d'une mutilation irréparable ; il mérite donc notre reconnaissance :

« Il est défendu d'enlever, de détruire, mutiler ou altérer en aucune manière, sous prétexte de faire disparaître les signes de féodalité ou de royauté dans les bibliothèques publiques et particulières, les livres imprimés ou manuscrits, gravures et dessins, tableaux, bas-reliefs, statues, médailles, vases, antiquités, cartes géographiques plans, reliefs, modèles, machines, instruments, etc.

« Les objets indiqués plus haut, qui auraient été enlevés chez quelques citoyens par une fausse application de la loi du 18 du 1er mois de l'an II, seront restitués dans le plus court délai, sauf à poursuivre après les propriétaires.

Il est vrai que Romme, cédant aux préoccupations du temps, fait les deux réserves suivantes, dont la première est acceptable, mais dont la seconde est tout à fait ridicule, et entraînerait comme conséquence extraordinaire l'impossibilité de publier les œuvres complètes d'un grand écrivain quelconque du XVIIe ou du XVIIIe siècle :

« Dans la Bibliothèque nationale les livres qui seront désormais reliés porteront les lettres R. F. (République Française) et les emblèmes de la liberté.

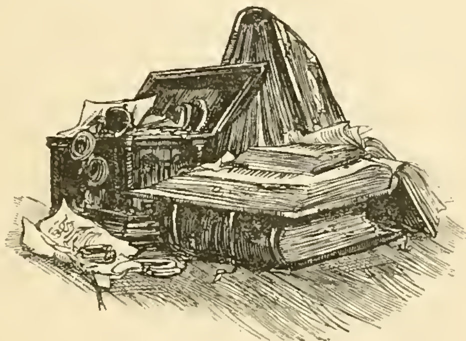
1. *Gazette nationale*, n° 36, sixième jour du deuxième mois de l'an II, page 148. Dans ce même numéro se trouve la condamnation à mort de Marie-Antoinette. C'est indiquer assez qu'on était à la période la plus aiguë de la Terreur.

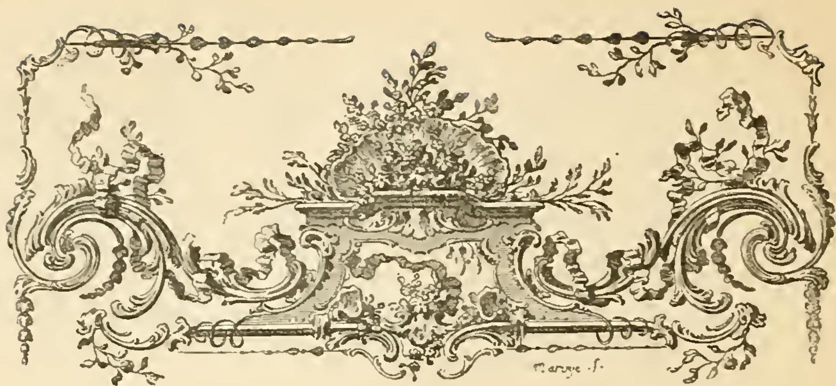
« Dans le cas de réimpression des livres, il est défendu aux éditeurs de réimprimer les privilèges du Roi ou les dédicaces des Seigneurs, Princes, Altesses, etc., non plus que les vignettes, culs-de-lampe, frontispices, fleurons ou autres ornements qui rappelleraient les signes proscrits. »

Il sera probablement difficile de savoir exactement quelle part A.-A. Renouard a eue dans cette œuvre de préservation. Qu'aurait fait le Comité d'instruction publique, si un homme ne s'était trouvé pour prendre en main, avec énergie, la défense de nos livres si terriblement menacés ? Il fallait qu'il se rencontrât un patriote avéré [1], doublé d'un bibliophile ; un homme qui joignît le courage à l'intelligence. Sans cela, qui sait si nous n'aurions pas compté une grande barbarie de plus ?

CHARLES RICHET.

1. Afin qu'on ne puisse pas soupçonner A.-A. Renouard de manquer du *civisme* d'alors, même en fait d'œuvre d'art, je rappellerai qu'en 1793 (30 janvier) il s'indignait que les monnaies portassent encore l'effigie royale. « On se demande, dit-il, avec une surprise mêlée d'indignation, pourquoi nos monnoies sont si mal fabriquées ? Pourquoi leurs empreintes serviles contrastent aussi scandaleusement avec les sentiments de liberté gravés dans les cœurs de tous les Français... Je voudrais que l'enfant jouant avec une pièce de trois deniers y apprît à bégayer les mots de liberté, de République, et qu'une belle statue de la Liberté ou un beau trait de notre Révolution, imprimé sur chacune de ces pièces, commençât imperceptiblement son éducation politique... Une des principales sources de l'idolâtrie pour les rois a peut-être été l'usage continuel que les peuples faisaient de leur effigie. »





CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES.

LIVRES AUX ENCHÈRES. — *Collection d'autographes Bovet.* — La troisième et dernière partie de la vente de la collection d'autographes formée par M. Alfred Bovet a eu lieu les 23, 24 et 25 juin, à l'hôtel Drouot. Cette troisième partie comprenait les séries suivantes : Artistes dramatiques ; — Peintres, sculpteurs, graveurs, architectes ; Huguenots illustres ; — Femmes célèbres.

Voici quelles ont été les pièces les plus disputées :

I. — *Armande Béjart,* femme de Molière : reçu d'une somme de cent six livres six sols six deniers : 410 fr. ; — *Adrienne Lecouvreur :* lettre du comte d'Argental : 260 fr. ; — *La Clairon :* lettre du peintre Doyen, 6 sept. 1790 : 75 fr. ; — *Lekain :* lettre écrite le 24 août 1769, sans doute au comte d'Argental : 65 fr. ; — *Sophie Arnould :* lettre à Mme Belanger ; Paris, 31 mai 1801 : 40 fr. ; — *Raucourt :* lettre au comédien Lafont : 12 fr. : — *Talma :* lettre à son père, Paris, 1er mai 1786 : 100 fr. ; — *Talma :* lettre au duc de la Ferté, duquel il sollicite sa mise à la retraite (Paris, vers 1824) : 60 fr. ; — *Mademoiselle Mars :* lettre au roi Louis-Philippe, pour se plaindre des injustices que le Théâtre-Français commet à son égard : 55 fr. ; — *Mademoiselle Weimer, dite Georges :* lettre à sa mère, 5 août 1808 ; elle lui raconte ses débuts à Saint-Pétersbourg, dans le rôle de Phèdre : 115 fr. ; — *Déjazet :* lettre au chansonnier Bérat, Londres, 26 mai 1843 : 80 fr. ; — *Henri Monnier :* lettre autographe signée *Prudhomme,* et adressée à Ch. Blanc, « membre des classes dangereuses de la société, à Paris (le siège), près Belleville ». Monnier se plaint à Ch. Blanc de ne pas le voir plus souvent. « Qui peut nous empêcher de codiner quelquefois simultanément ? » Cette lettre porte la signature qu'Henri Monnier avait inventée pour son héros Joseph Prudhomme : 35 fr. : — *Madame Dorval :* lettre au baron James de Rothschild : 20 fr. : — *Augustine-Suzanne Brohan :* lettre à Mme Pastelot, artiste du Grand-Théâtre de Bordeaux : 10 fr. ; —

Mélingue : lettre au peintre Yvon, 1er janvier 1856 : 10 fr. ; — *Rachel :* lettre à la duchesse d'Orléans : 260 fr. ; — *Rachel :* engagement contracté par l'artiste au théâtre du Gymnase-Dramatique, moyennant trois mille francs par an, du 1er février 1837 au 1er mai 1843 : 100 fr ; — *Got :* lettre à un ami à qui il donne des renseignements sur sa carrière dramatique : 27 fr. ; — *Delaunay :* lettre à Amédée Achard : 10 fr. ; — *Dumaine :* lettre à M. de la Rounat : 10 fr. ; — *Sarah Bernhardt :* lettre à un ami : 22 fr. ; — *Bartet :* lettre à un ami : 26 fr. ; *Garrick :* lettre datée du 13 déc. 1773 : 125 fr. ; — *Kean :* lettre à M. Sigelle, avocat à Londres, 4 nov. 1787 : 45 fr. ; — *Scaramouche :* reçu signé d'une somme de trois cents livres : 50 fr.

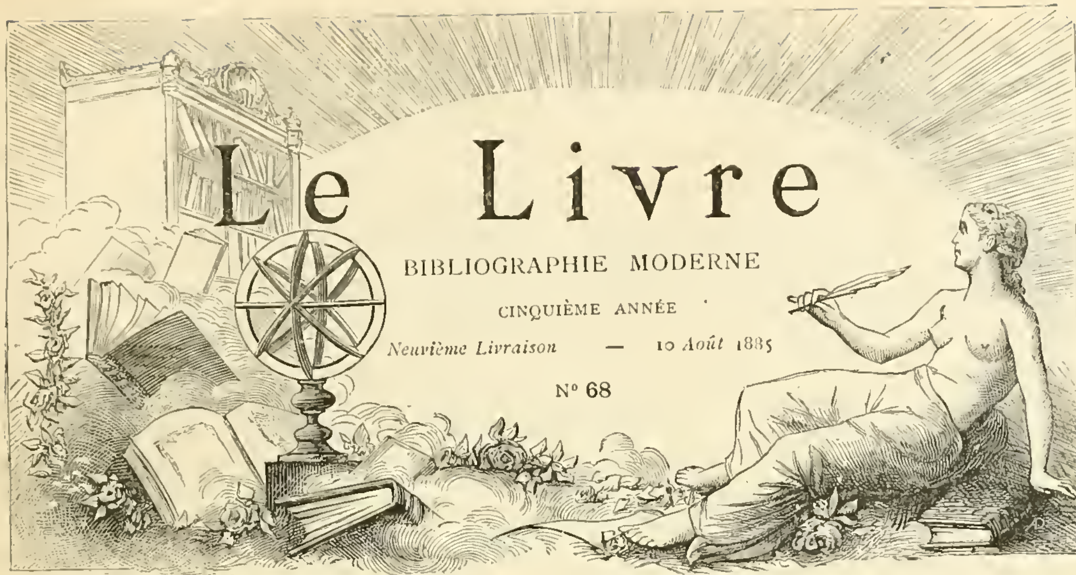
II. — *Germain Pilon :* reçu signé et daté du 5 mai 1564 : 150 fr. ; — *Vouet,* peintre d'histoire : lettre en italien, datée du 4 sept. 1621 : 125 fr. ; — *Nicolas Poussin :* reçu de 2,000 livres pour un tableau de *la Cène* qui lui a été commandé par le Roi pour la chapelle de Saint-Germain en Laye : 125 fr. ; — *Claude Gellée :* lettre d'envoi de deux lignes autographes signées à M. Passart au verso d'un dessin à la plume représentant un paysage : 410 fr. ; — *Mignard :* lettre à Colbert, surintendant des bâtiments du Roi ; il rend compte de l'examen d'un tableau envoyé par Sarabat, élève de l'Académie : 235 fr. ; — *Le Nostre :* reçu de 2,250 livres pour un quartier de ses gages de contrôleur général des bâtiments du Roi : 30 fr. ; — *Le Brun :* lettre à Colbert au sujet des Tuileries : 150 fr. ; — *Robert Nanteuil :* lettre à Mlle de Scudéry ; il lui refuse le payement de son portrait qu'il avait gravé : 500 fr. ; — *François Boucher :* reçu d'une somme de 600 livres pour l'exécution d'un paysage et d'un petit plafond : 140 fr. ; — *Joseph Vernet :* lettre relative à son tableau du *Port de Cette :* 115 fr. ; — *Greuze :* lettre au président de l'Académie de Dijon, 9 mars 1766 : 250 fr. ; *Louis David :* lettre relative aux pensionnaires de l'Académie de France à Rome, datée du 24 déc. 1792, et adressée au peintre Topino-Lebrun : 500 fr. ; — *Ingres :* lettre (Rome, 23 oct. 1838) au secrétaire perpétuel de l'École des Beaux-Arts à Paris : 58 fr. ; — *Géricault :* lettre à Horace Vernet auquel il fait l'éloge de la peinture anglaise : 530 fr. ; — *Delacroix :* lettre à son camarade de collège Louvet, fils de l'auteur de *Faublas :* 110 fr. ; — *Delacroix :* lettre au critique d'art Silvestre : 175 fr. ; — *Raffet :* lettre à l'éditeur Perrotin, relative à la reproduction par la gravure de ses dessins pour les *Chansons* de Béranger : 23 fr. ; — *Troyon :* lettre à sa mère (1863) : 35 fr. ; — *Meissonier :* mémoire de 18 pages contenant d'intéressants détails sur ses tableaux : 70 fr. ; — *Fromentin :* lettre à un critique d'art : 95 fr. ; — *Gustave Doré :* lettre relative à ses illustrations de *Roland Furieux :* 30 fr. ; — *Henri Regnault :* lettre à un ami (9 mars 1862) : 55 fr. ; — *Hogarth :* reçu d'une demi-guinée pour le payement d'une estampe : 160 fr. ; *Gainsborough :* lettre où il refuse de prêter un de ses tableaux pour en prendre copie : 200 fr. ; *Michel-Ange :* pièce par laquelle il reconnaît devoir sept ducats d'or : 300 fr. ; — *Véronèse :* lettre à son élève Gandini (6 janv. 1578) : 300 fr. ; — *Porbus :* reçu d'une somme de 600 livres : 50 fr. ; — *Rubens :* lettre au secrétaire du duc de Mantoue (28 avril 1607) pour lui accuser réception d'une lettre de change de cinquante écus : 550 fr. ; — *Philippe de Champaigne :* devis des dorures et peintures à exécuter dans la chapelle d'un couvent de carmélites : 300 fr. ; — *Léopold Robert :* lettre au comte d'Argout pour lui recommander Girardet : 100 fr. ; — *Tœpffer :* lettre au

libraire Jullien, à Genève (30 mars 1840), en raison des contrefaçons de quelques-uns de ses ouvrages, « contrefaçons pour lesquelles, dit-il, je suis d'ailleurs d'accord et auxquelles je souhaite du succès »; il le prie de baisser le prix de ses livres à 6 francs le volume et de faire la remise de trente sols et le treizième : 55 fr.

III. — *Calvin :* lettre à M. de Diesbach, bailli de Lausanne, sur les guerres de religion : 230 fr.; — *Théodore de Besze :* lettre écrite pendant la période de sa jeunesse où il mena à Paris une vie déréglée; rédigée en latin et adressée à Maclou Pomponius à Padoue : 150 fr.; — *Jeanne d'Albret :* lettre (11 mars 1572) sur les négociations du mariage de son fils avec Marguerite, fille de Catherine de Médicis : 150 fr.; — *Louis I de Bourbon, prince de Condé :* lettre à Catherine de Médicis, relative à la domination des Guise : 510 fr.; — *Agrippa d'Aubigné:* lettre à M. du Candal (23 nov. 1610) pour lui recommander son fils : 135 fr.; — *Vignier :* lettre sur son *Théâtre de l'Ante-Christ,* qu'on veut condamner comme un libelle diffamatoire, il proteste de ses bonnes intentions : 85 fr.; — *Saumaise :* lettre (Leyde, 28 fév. 1645) relative à sa polémique avec Annibal Fabroti au sujet de son livre *De Mutuo :* 35 fr.; — *Jurieu :* lettre au roi d'Angleterre Guillaume III, très intéressante pour l'histoire du protestantisme : 105 fr.; — *Chaufepié :* lettre dans laquelle il donne de curieux détails sur la manière dont il a été amené à faire son *Nouveau Dictionnaire historique et critique :* 35 fr.

IV. — *Gabrielle d'Estrées :* Procuration donnée pour composer et transiger des deniers à elle accordés par le Roi : 60 fr.; — *Sainte Chantal :* lettre de sages conseils adressés à la sœur Marguerite Guérin, directrice du monastère de la Visitation Sainte-Marie du faubourg Saint-Jacques, à Paris : 500 fr.; — *Vivonne, marquise de Rambouillet:* lettre au cardinal de La Vallette pour le remercier des bontés qu'il a pour son fils : 100 fr.; — *Madame de Sablé :* lettre à un ministre de Louis XIV, auquel elle expose la situation peu fortunée dans laquelle elle se trouve : 355 fr.; — *Ninon de Lenclos :* lettre à M. de Bonrepos : 300 fr.; — *Madame de Maintenon :* pièce comptable : 100 fr.; — *Mademoiselle de La Vallière :* lettre à Mme Bourin de la Haye, à Orléans : 330 fr.; — *Madame de Sévigné:* lettre à M. de Lamoignon au sujet d'un procès qu'elle soutenait : 100 fr.; *Madame de Graffigny :* document curieux; elle cède pour deux mille livres au libraire Duchesne sa pièce de *Cénie* : 30 fr.; — *Madame de Warens :* lettre à M. de Lembert : 250 fr.; — *Madame du Chastellet :* lettre à Voltaire : 155 fr.; — *Madame de Pompadour :* lettre à Crébillon le père, au sujet de sa fille : 300 fr.; — *Madame d'Épinay :* lettre à Sedaine : 50 fr.; — *Madame de Lespinasse :* lettre à Antoine Suard : 100 fr.; — *Madame Necker :* invitation à dîner adressée à Bernardin de Saint-Pierre : 32 fr.; — *Charlotte Corday :* lettre d'affaires adressée à M. Alain, négociant à Paris : 400 fr.; — *Duchesse de Berry :* lettre écrite à l'encre sympathique, datée du 21 mars 1832, et adressée au comte de Chazelles, auquel elle donne ses instructions et ses ordres pour préparer sa fameuse expédition de Vendée : 300 fr.





L'ART INVENTE — LA SCIENCE DÉCOUVRE — LA LITTÉRATURE ENREGISTRE.

SOMMAIRE GÉNÉRAL

Critique littéraire du mois. — Romans. — Mélanges littéraires. — Poésies. — Histoire. — Beaux-Arts. — Gazette bibliographique. — Documents bibliographiques, etc.

— ROMANS — CONTES — NOUVELLES — FACÉTIES —

La Bienaimée, par Jules Mary. Paris, Dentu, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

D'un talent souple et surtout dramatique, M. Jules Mary eût pu élever à une certaine hauteur littéraire des récits vrais et mouvementés, s'il n'avait cédé au besoin de produire beaucoup et vite. Ses premières œuvres ne manquaient pas de valeur et promettaient d'espérer en lui un écrivain distingué; il a préféré devenir un de nos romanciers feuilletonistes les plus courus, sacrifiant la qualité à la quantité. *La Bienaimée* appartient donc à cette nouvelle manière qui immole impitoyablement la vérité et même la vraisemblance aux effets mélodramatiques. Le roman est donc amusant, mais il ne classera pas le romancier parmi les vrais littérateurs épris de leur art; c'est tant pis pour les lettres et tant pis pour l'auteur.

La Vocation de l'abbé Pierre, par Alfred Bulot. Paris, Dentu, 1885. Un vol. — Prix : 3 fr. 50.

Il est difficile, après Ferdinand Fabre, de traiter dans le roman les mœurs ecclésiastiques; cependant M. Alfred Bulot, sans se laisser effrayer par l'œuvre compacte et serrée du maître, affronte ce genre d'étude dans sa *Vocation de l'abbé Pierre* et ne s'en tire vraiment pas trop mal. Contée avec une certaine simplicité naïve qui dégage l'émotion, l'histoire de l'abbé Pierre, fils d'un brave jardinier de campagne, de ses amours avec Marianne, de la manière dont le clergé se ressaisit de cette proie qui lui avait un moment échappé, a une saveur qui plaira. Il y a une jolie couleur et beaucoup de vérité dans ce roman, que gâte un peu une fin beaucoup trop arrangée, mais tracée d'une plume agréable et facile.

Jours d'amour, par Alfred Courmes. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un peu décousu, heurté et mal équilibré, ce roman d'un débutant; pourtant, çà et là, quelques observations assez justes et des tendances vers la véritable littérature, ce dont on doit savoir gré à un écrivain, surtout quand il commence, et ce qui nous porte à l'encourager dans cette voie, la seule qui conduise à quelque chose. C'est donc à un prochain roman que nous attendrons M. Alfred Courmes pour le critiquer d'une manière plus étendue : nous nous contenterons de considérer *Jours d'amour* comme une tentative

agréable et renfermant des promesses, qu'il ne tient qu'à l'auteur de remplir.

Mademoiselle de Trémor, par G. de Peyrebrune. Paris, G. Charpentier et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Bien que l'auteur de *Mademoiselle de Trémor* ne manque pas d'un certain talent d'écrivain, l'invraisemblance et le peu de sérieux du sujet de son nouveau roman enlèvent beaucoup d'intérêt à cette œuvre, qui ne se sauve que par le coup de théâtre dramatique et un peu trop amené, trop voulu de la fin. Que M. de Trémor ne puisse épouser Irène parce qu'autour d'eux on l'a toujours prise pour sa fille adoptive, c'est là une raison échafaudée sur des pointes d'aiguille et qui ne saurait supporter l'observation dans la vie réelle. Mais il le fallait pour que le romancier pût amener la révélation terrible qui fait d'Irène la fille d'un laquais, et G. de Peyrebrune a sacrifié tout son livre à seule fin d'amener cette scène dramatique.

Césarin Audoly, par Noel Blache. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Une fière vibration de vie anime et fait palpiter le roman de M. Noel Blache, *Césarin Audoly*; on sent couler dans les veines de ses personnages le sang bouillant et tumultueux de cette Provence ardente, où se passe ce drame intime. L'action est intéressante, bien conduite et le lecteur est immédiatement empoigné par la carrure et la franche allure des héros et des héroïnes autour desquels gravite et bouillonne l'amour, un amour tout flambant du Midi. En opposition avec la figure douce et blonde de Lucile Frégie, l'exubérante Madeleine Valagnosc ressort comme le type passionné de la véritable Méridionale, dont les artères versent au cœur du feu au lieu de sang. L'oncle Apollinaire et le médecin Valagnosc sont des types absolument réussis; quant à *Césarin Audoly*, c'est une peinture d'humble très trouvée, dans sa lutte héroïque contre son cœur, dans sa vie de dévouement, de sacrifices et d'abnégation.

Fruits défendus, par Aurélien Scholl. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau livre d'Aurélien Scholl a cet attrait tout particulier, qu'il se subdivise un peu comme la vie elle-même et nous présente successivement les différentes faces de l'existence, avec ses tristesses, ses joies, ses vices, ses jours d'amour ou de douleur. Il comprend six parties générales, intitulées : *Drames de la vie ; Histoires joyeuses et grivoises ; Fantaisies et chroniques ; Vaudevilles ; Contes et petits romans.* N'est-ce pas là, en petit, un résumé exact de toute l'humanité ? — Que de choses dévoilées sous ces différentes rubriques, que d'histoires vraies, touchantes ou terribles, passionnantes ou honteuses! Comme le spirituel écrivain a su tirer un adroit parti de tous les secrets mondains qu'il devine et rencontre chaque jour autour de lui !

Certes, ce sont bien là de véritables *Fruits défendus*, dont le mystère avive les curiosités, dont la saveur grisante vient solliciter les appétits et troubler les imaginations. Nous n'avons pas besoin de faire ressortir, en plus du talent connu de l'écrivain et de sa connaissance approfondie des dessous parisiens, la manière alerte, étincelante et mordante dont il conte les choses. Dire que le brillant chroniqueur est comme la synthèse de l'esprit parisien, c'est répéter un fait que tout le monde connaît; mais nous pouvons ajouter que rarement il en a donné plus de preuves que dans ses *Fruits défendus*. Ce sont fruits de choix, fruits délicieux auxquels lectrices et lecteurs mordront à pleines dents, fruits exquis qui leur procureront la science infuse, la science du Bien et du Mal, celle qui donne la connaissance de tout, et qu'Aurélien Scholl mieux que tout autre est capable de leur donner. G. T.

La Femme du Comique, par J.-P. Laforêt. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Laforêt tient du critique dramatique, et pas du tout du romancier; ce sont des scènes assez vivement enlevées, mais qui présentent plus de situations que d'études approfondies de caractères, plus de causeries que de tableaux de la vie. Il y manque cette science d'analyse, cette lente progression de l'action à travers les nuances, qui font du roman la copie de l'humanité et donnent le sentiment vrai d'un morceau d'existence. *La Femme du Comique* n'est donc pas un roman dans le sens propre du mot, c'est un mélange de théâtre, avec son abus du dialogue, et de l'article leste et vivement fait du journal.

Une Affolée d'amour, suivi de **la Couleuvre**, par Adolphe Belot. Paris, Dentu, 1885. Deux vol. in-18 jésus. — Prix : 6 francs.

C'est une émouvante affaire judiciaire dans les dédales de laquelle nous fait aujourd'hui pénétrer Adolphe Belot, et il semble que, pour l'écrire, le romancier ait retrouvé la plume alerte qui traça autrefois *le Drame de la rue de la Paix*, une de ses meilleures œuvres en ce genre. Ces deux volumes qui se font suite sont assurés d'un vif succès d'intérêt et de curiosité, car, au moment où l'on croit toucher au but, dévider l'écheveau savamment embrouillé de l'intrigue, l'action prend tout à coup une envolée nouvelle et emporte le lecteur stupéfait et séduit à travers les plus étonnantes complications. Rarement l'intérêt s'est trouvé plus adroitement soutenu; on ne lit pas, on dévore ces pages, qui ont la rapidité des événements dramatiques de la vie.

G. T.

Le Druide, par GYP. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

On a souvent dit que la colère était mauvaise conseillère et qu'elle aveuglait, on pourrait ajouter qu'elle enlève en même temps à ceux qui ne savent pas la maîtriser l'usage de leurs moyens. Était-il bien utile que l'auteur applaudi de *Autour du Mariage* et du *Petit Bob*, guidé par un sentiment absolument malsain, vînt conter au public sceptique, blasé, méfiant et gouailleur, ses petites mésaventures intimes, et essayât de faire un livre en assouvissant une vengeance personnelle? Le résultat de ce mauvais mouvement s'appelle *le Druide;* c'est un roman à clef, un roman à scandale, mais surtout un roman profondément ennuyeux, illisible, n'intéressant personne.

La Fausse piste, par FERNAND LAFARGUE. Paris, 1885, Georges Robert. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, M. Fernand Lafargue a raconté en un style pittoresque une triste histoire d'adultère. Le mari, soupçonneux et jaloux, croit que sa femme aime Léonce, un de leurs amis, qui fréquente assidument la maison et fait la cour à la jeune femme; par contre, il ne se méfie pas d'un autre ami, Lucien, plus intime celui-là et qui devient même son beau-frère : c'est pourtant Lucien qui est aimé d'Hortense et qui sera son amant. Un drame intime se noue entre ces différents personnages et se dénoue de la manière la plus tragique. M. Fernand Lafargue a tiré un parti assez heureux des différentes oppositions de caractères et met en lumière le type de la femme amoureuse et adultère, dont la passion coupable sème autour d'elle les malheurs et la mort. G. T.

Œuvres dernières. — Souvenirs d'enfance, par I. TOURGUENEFF. Paris, J. Hetzel et Cie, 1885. Deux vol. in-18 jésus. — Prix : 6 francs.

Ces deux volumes, qui sont comme une sorte de monument pieux élevé à la mémoire du grand romancier russe Ivan Tourgueneff, contiennent, en plus d'une très intéressante étude de M. de Vogüé et du discours de M. Renan, des souvenirs, des nouvelles et des pièces détachées du plus haut intérêt. C'est un recueil précieux à tous les titres, où l'on retrouvera toutes les qualités d'observation qui ont placé le grand écrivain au premier rang dans sa patrie et qui lui assurent une haute place dans la littérature de tous les pays.

Paris vivant, par ROBERT CAZE. Paris, Giraud et Cie, 1885. Un vol. gr. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les nouvelles écrites par Robert Caze et contenues dans *Paris vivant* sont de véritables œuvres d'art, d'une observation raffinée, d'un sentiment toujours juste et d'une exactitude criante comme la vérité. Tous les sujets y sont traités, d'une plume facile, élégante, avec une verve qui emporte le morceau. Il faudrait les citer toutes pour en donner une idée; ce sont autant de tableaux parisiens, décrivant sous leurs faces les plus diverses les mœurs intimes ou publiques de toutes les classes de la société. L'auteur a tenu à justifier ce titre de *Paris vivant*, et tout un étrange et intéressant grouillement d'êtres s'agite sous sa plume, emplissant le volume d'un débordement de vie. G. T.

Louchon, par PAUL DELAIR. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un drame sinistre que l'histoire de cette enfant de la petite bourgeoisie, et M. Paul Delair la conte avec ce mélange de brutalité et d'idéalisme rêveur qui caractérise sa manière. Par endroits le lyrisme déborde et envahit la scène, pour laisser bientôt la place aux petites réalités plates et terre à terre de la vie. Quoi de plus terrible que l'aventure de ce père, violent et emporté, mais adorant ses enfants, qui, à la fin du roman, après de cruelles épreuves, toutes les douleurs domestiques, cherchant à se consoler de la perte d'une femme bien-aimée, va droit à la débauche, que lui imposent les exigences d'un tempérament sanguin, et se voit amener comme chair à plaisir sa propre fille tombée au boueux fossé de la prostitution!

Les Loisirs d'un hussard, par THÉO-CRITT. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Loisirs d'un hussard, c'est une quinzaine d'historiettes délicates, petits contes, légendes, paysages, recueillis par Théo-Critt durant une villégiature forcée de six mois passés tout au fond de la Normandie pour la surveillance d'un haras de l'armée. L'écrivain a tiré un adroit parti de son isolement mélancolique pour jeter sur le papier ses réflexions les plus fraîches, ses plus poétiques observations, et il en résulte un livre charmant, fleurant bon la campagne, livre que tout le monde pourra lire et lira. Trempant sa plume dans la rosée nourrissante des gras pâturages normands, il a tracé une série de nouvelles aussi jolies que des aquarelles lavées d'après nature, sans prétention, non pas sans art. G. T.

La Vache enragée, par ÉMILE GOUDEAU. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Un titre qui dit d'avance toutes les misères dont l'auteur va nous faire toucher du doigt les horreurs, toutes les souffrances endurées par ceux qui, pleins d'espérance ou désespérés, se nourrissent de cette viande terrible et coriace, *la Vache enragée*. Tignasson, le pauvre hère choisi par le romancier pour représenter le type du mangeur de *vache enragée*, est une figure réellement épique et qui rend émus les

moins faciles à l'attendrissement; il faut lire le lamentable récit de ses malheurs, la longue suite de ses mésaventures, qui nous initient aux déboires, luttes, péripéties de toute nature soutenus et traversés par le clan des jeunes poètes, des jeunes romanciers modernes, de tous les loqueteux de la littérature, les plus misérables des misérables.

Les Hautemanière, par Charles Canivet. Paris, Paul Ollendorff, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Très étrange, très saisissante et empreinte d'un cachet de vérité, cette étude de mœurs normandes, intitulée *les Hautemanière*, par Charles Canivet. On sent que cela a été fait dans l'atmosphère même du pays si exactement peint, au bercement houleux des vagues battant la côte est du Cotentin, avec le grandiose et magistral accompagnement que fait la voix imposante de la mer. Geneviève Folliot, une fille séduite, revient à Quettehon, son pays natal, avec un enfant, et rencontre François Hautemanière, un ancien matelot de l'État, décoré pour une action d'éclat, célibataire et âgé de quarante ans, un des gros propriétaires de Jonville, village de la côte. Cet homme, un géant naïf et bon, s'éprend de cette fille, l'épouse malgré sa tare, en dépit de la résistance opposée par la mère Hautemanière, qu'un pressentiment rend défiante. Cette femme, aux sens de feu, devient en effet le malheur de la famille dans laquelle elle entre, et il faut une sorte de châtiment surnaturel pour supprimer enfin cette gueuse, au moment où elle va tuer son mari, qui a pu échapper à un premier attentat dressé par elle. Très simple, basé sur les mœurs des pêcheurs de la côte normande, mais dramatique, remué et ému, ce roman a une couleur toute particulière, qui lui assure un véritable succès d'intérêt, en même temps qu'il séduit par ses qualités d'étude, son observation et un style soigné. G. T.

Jean de Courteil, par F. Antony. Un vol. in-12. Paris, Calmann Lévy, édit., 1885.

Berthe de Wirbel et sa sœur cadette, Mlle Zizi, aiment chacune leur cousin Jean de Courteil; Jean de Courteil aime sa cousine Berthe — et ils ne se le disent pas : voilà tout le roman.

Il faut avouer que 343 pages d'amour *incognito* sont difficiles à digérer, surtout quand une catastrophe finale plonge les trois héros dans le marasme le plus complet.

Il est juste de dire que ce roman est écrit facilement et d'un style de bon aloi. Pourquoi l'auteur a-t-il éprouvé le besoin de mêler aux péripéties monotones de ces amours avortées des descriptions médicales où l'ataxie, la paralysie, l'innervation dorsale esquissent une danse macabre peu réjouissante ? C'est une concession au goût du jour — hélas !

En somme, ce livre ne suscitera aucune tempête dans le monde littéraire.

Est-ce toujours un défaut ? P. G.

Les Prouesses d'une fille, par Albert Lévis. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, édit., 1885. — Prix : 3 fr. 50.

La parfaite grossièreté du sujet s'accorde avec la platitude soutenue du style. M. Albert Lévis prend cela pour du naturalisme ! Une fille qui fait son métier de fille et pipe les imbéciles par des moyens vulgaires ! On cherche en vain une intention qui rachète la pauvreté de l'invention et la négligence de la langue, une observation neuve, vive, ne fût-elle pas profonde, mais non : rien ; des pages qui s'entassent pour être des pages, sans intérêt, sans couleur et sans saveur. M. Albert Lévis a été mal inspiré. Nous attendions mieux, en ouvrant son roman. Ce qu'il a précédemment offert au public était beaucoup moins mauvais. PZ.

Contes panachés, par Auguste Erhard. Un vol. in-18 jésus. Bibliothèque moderne, Jules Lévy, édit. Paris. — Prix : 3 fr. 50.

Et Paris compte un éditeur de plus.

Il paraît que celui-là n'est pas venu en superflu, car en quelques mois voici qu'il a lancé sept ou huit volumes d'autant de jeunes auteurs. Et il se trouve que ces sept ou huit volumes, romans et nouvelles, sont de bonne facture, spirituels ou passionnés, intéressants tous, et dignes tout à la fois de l'intention des lettrés et des trois francs cinquante des lecteurs.

Ne voyez point là un hasard, mais un choix. L'éditeur nouveau venu est lui-même un lettré, un convaincu ; il tente le public; nous souhaitons, afin qu'il triomphe dans sa tentative, que le public succombe à la tentation.

Les *Contes panachés* de M. Auguste Erhard ne sont point du tout communs, bien que d'un tour familier. La fantaisie est impromptu, l'expression vive, colorée, précise; des mots plaisants éclatent comme des pétards, et si parfois la verve de l'écrivain sent un peu le terroir gaulois, libre aux dames de poser sur la figure les deux mains, — en écartant les doigts : nous voulons bien croire qu'elles rougissent, mais par ce temps de pâles faces d'anémiques une rougeur d'aurore ne messied pas aux femmes dont le petit pied trottine sur la terre des Gaules.

Ces croquis sont enlevés dans le genre qui mit à la mode la *Vie parisienne*, du temps qu'elle était spirituelle, et tirait son succès du brio de ses chroniques plus que du décolletage de ses dessins.

Très amusante, cette anecdote de la *Réputation terrible;* très naturel, ce mot de la vieille dame qui, ayant hésité à donner sa fille à un monsieur qui passe pour un vainqueur de femmes, la lui refuse carrément quand un ami lui a donné à entendre que le jeune homme est d'une innocence à la Jeanne d'Arc.

Le Paratonnerre est un plaisant conte, qui gagnerait à être mis en vers légers et rapides, à la façon des *Contes rémois*.

La Bisque se termine par un dénouement trop cruellement exact.

Quant à *M. Fabre*, c'est une navrante histoire, d'une réalité poignante. Ce pauvre homme sans travail, sans ressources, ruiné par la maladie, qui s'ingénie à se laisser mourir de faim pour assurer à sa femme et à sa fille la prime d'assurance, que tout autre mode de suicide leur ferait perdre ! Il n'est pas sitôt mort qu'il hérite d'un frère énormément riche.

Je ne puis passer en revue les vingt nouvelles qui constituent les *Contes panachés*. Cependant laissez-moi encore vous recommander celle qui s'intitule *la Douce mort*.

Maintenant je ne vous ai pas dit que c'est un recueil de chefs-d'œuvre, et que pour l'avoir composé M. Auguste Erhard aura droit, plus tard, très tard, à des obsèques nationales. Mais il a droit à la sympathie de ceux que son livre a désennuyés deux ou trois heures. C'est bien juste qu'on lui rende en renommée ce qu'il nous donne en plaisir. PZ.

Les Mariés, par Auguste Strindberg. Un vol. in-18. Lauzanne, Bende, édit., et Paris, Delhatte et Thomas, édit., 1885.

Douze types conjugaux, tel est le sous-titre du volume que M. Strindberg nous envoie de Suède. Dans ce pays il est considéré comme le chef de la nouvelle école littéraire. En réalité il ne peut aspirer qu'au rang de sous-chef, car il relève directement de MM. Flaubert, Zola, et dans ses nouvelles on retrouve la manière et les procédés des premiers récits de M. Guy de Maupanassant. Même attention au détail particulier, même intensité d'observation, même souci de l'expression implacablement précise.

Il y a bien du talent d'exécution dans quelques-unes de ces nouvelles ; nous réservons nos meilleurs compliments à *Pour être mariés*, *l'Amour et le prix des grains*, *Déchirements intimes*, *l'Élection contre nature*.

Ces analyses sont fouillées avec une persistance cruelle, et l'on ne peut se soustraire à l'effet voulu par l'auteur.

M. Strindberg peint la vie conjugale avec des couleurs peu réjouissantes ; la gêne matérielle et la compression morale sont le lot ordinaire des ménages qu'il nous présente. Quoi de plus affligeant, par exemple, que le sort du malheureux musicien qui, marié par amour, ne voit pas sa femme une demi-heure pendant le jour, rentre tard la nuit, après la fermeture du théâtre à l'orchestre duquel il est attaché ! Il peine, peine, peine, pour subvenir à l'entretien d'une maison où il séjourne à peine, d'une femme auprès de qui il passe seulement quelques heures de nuit, et encore pour dormir, harassé, écœuré et mal accueilli.

M. Strindberg encourage donc médiocrement les célibataires à tenter l'aventure du mariage. Cependant il leur montre les terribles ennuis et la décevante solitude du célibat. Ce qu'il montre comme la consolation supérieure, c'est l'enfant. L'époux et l'épouse ne sont guère l'un pour l'autre qu'un objet de désillusion, le ménage une galère, un bagne. L'enfant apparaît dans cette tristesse comme une radieuse compensation.

Eh bien, M. Strindberg en concluant ainsi quitte le réel où il s'est complu pour l'idéal, le positif pour l'imaginaire. Si son jugement sur le mariage est exact, comment ne voit-il pas que l'enfant en augmente la charge, le souci, les ennuis, l'écœurement ? Si c'est une folie de se marier pour avoir une femme, c'en est une pire de se marier pour avoir des enfants. PZ.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OUVRAGES SIGNALÉS

Mouchot la fille, par Georges Sauton et Pierre Bretigny. Paris, Derveaux, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Madame Mathurin, par J. Monti. Paris, A. Serra, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Karita, par Charles Diguet. Paris, L. Frinzine et Cie, 1885. 1 vol in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Les Parents riches, par Édouard Cadol. Paris, Dentu, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Le Château de Trélor, par A. Rocoffort. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sacrifiée, par Marc Sonal. Paris, Jules Lévy, 1885. 1 vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Guibollard et Ramollot, par Charles Leroy. Illustration de Uzès. 1 vol. chez Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

Cœur de Créole, par Charles Mérouvel. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Berthe Norvaux, par Victor Perceval. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 francs.

Au Pays des neiges, par H. Gourdon de Genouillac. 1 vol. Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Les Capucins gourmands, par E. Boursin. Illustrations de Léonce Petit. Préface de Paul Arène. Chez Marpon et Flammarion. 1 vol. — Prix : 2 francs.

Le 21e Arrondissement, par P. Burani. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roi des mendiants, par A. Matthey. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le Roman d'Élise, par E. Arnous Rivière. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

Le Marquisat Boulard, par Georges Pradel. Paris, Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Le Docteur André, par Charles Valois. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un ! par Charles Monselet. 1 vol. Frinzine et Cie. — Prix : 3 fr. 50.

Dans le train, par Ange Bénigne. Paris, Ollendorff. — Prix : 3 fr. 50.

La Mission de Cruchod (Jean-Baptiste), par Abel Hermant. 1 vol. Dentu. — Prix : 3 fr. 50.

Contes patriotiques, par Joseph Montet. 1 vol. in-8°. Marpon et Flammarion. — Prix : 5 francs.

MÉLANGES LITTÉRAIRES

— *Critique.* — *Philologie.* — *Linguistique.* —

Thiers, Guizot, Rémusat, par Jules Simon. Un vol. in-8°. Paris, 1885, Calmann Lévy. — Prix : 7 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. Jules Simon se compose de trois notices lues à l'Académie des sciences morales et offertes maintenant par l'auteur au public du dehors, auprès duquel elles trouveront de l'écho. Deux au moins ou trois hommes qu'elles concernent ont laissé un grand souvenir et celui qui raconte leur vie ne les a pas seulement connus de près, il a été mêlé à leur carrière ; il en a été plus que le témoin, car il a été à plusieurs égards associé à leurs opinions comme à leurs actes.

Par le sens qui s'en dégage et le voisinage dans lequel ils ont cheminé, Thiers, Guizot et Rémusat ont là trois biographies qui n'en font qu'une, ce qui donne à l'ouvrage une sorte d'unité secrète, qu'on ne s'attendrait point d'abord à y découvrir.

Au début, c'est-à-dire dans la préface qui lui sert à expliquer ses vues, M. Jules Simon avertit qu'il ne vise pas à la majesté de l'histoire : il a eu soin de se renfermer dans le cadre consacré par la coutume académique. « Les grands, dit M. Jules Simon, ont à redouter la colère des survivants; les petits, leur indifférence. Tous tant que nous sommes, nous étalons notre marchandise pendant trente ou quarante ans selon que Dieu nous prête vie ; quand il nous arrête et nous force à déserter notre étalage, nous avons grand besoin d'un avocat qui en fasse un bon catalogue, en mettant les meilleures pièces en belle lumière et en cachant les autres dans une ombre favorable. »

Parmi les grands comme parmi les petits, il y en a bien quelques-uns qui n'ont pas d'étalage et n'ont pas besoin au départ ni de catalogues ni d'avocats. Mais on entend parfaitement ce que M. Jules Simon veut dire. Il indique dans quel esprit et d'après quelle méthode il a plaidé la cause de ses trois illustres clients, car chacune de ces notices est une cause qu'il plaide : dans la chaire, on dirait une oraison funèbre. Les académies sont des corporations dont les membres se rendent mutuellement ce service-là, sans l'intervention de la famille. « Le plus grand avantage que nous rapporte une académie, dit M. Jules Simon, est peut-être celui d'être loué et raconté comme il faut. » Comme il faut, signifie ici avec sympathie, exactitude et une bienveillance qui n'exclut pas le souci de la vérité à ne point cacher sous le boisseau. Quelques-uns pourraient objecter qu'il est assez rare que l'histoire et la critique aillent prendre dans ces oraisons funèbres les éléments de leur jugement. C'est que l'histoire et la critique se font au hasard et, quoi qu'on prétende, n'offrent d'intérêt que celui offert par une pièce de théâtre à ceux qui y assistent. Au fait, dans le cas actuel, l'histoire et la critique se résument en M. Jules Simon, qui, vis-à-vis de Thiers, de Guizot et de Rémusat, est dans les meilleures conditions que puisse rencontrer un historien. Il les a coudoyés longtemps, il les sait par cœur, il a partagé les passions de leur temps. Il ne revendique d'ailleurs pas une impartialité absolue ; il a celles qui résultent de la connaissance minutieuse du sujet et qu'on esquive difficilement quand même on en aurait l'intention.

Il observe quelque part que les contemporains sont seuls en état d'écrire l'histoire. Cela est évident : il n'y a que les contemporains qui ont respiré l'air qui donne aux événements leur physionomie réelle. Le prix qu'on attache aux mémoires vient de là. L'expérience enseigne d'autre part que, parmi les historiens, il ne survit que ceux qui ont assisté aux événements qu'ils décrivent. Thiers l'a noté à propos de Guichardin dans la préface au tome XII de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, qui n'est pas, à l'instar de son *Histoire de la Révolution*, le pamphlet d'un jeune homme qui a sa carrière à faire et qui compte là-dessus pour la faire.

Des trois notices contenues dans l'ouvrage de M. Jules Simon, celle qui est relative à Thiers est le morceau de résistance du livre. Dans la dernière période de la vie politique de Thiers, il y a des circonstances dans lesquelles lui et M. Jules Simon ont vécu, pensé et agi ensemble. M. Jules Simon les signale, expose les raisons qui ont déterminé l'adoption de telle mesure que jusqu'ici on a jugée à l'aventure faute de savoir pourquoi on l'avait prise. Il y a par exemple les motifs de la retraite opérée le 18 mars 1871 par le gouvernement de Thiers. Il n'y a plus d'équivoque désormais ; l'habileté et la prudence déployées par le petit homme dans cette occasion ne souffriront plus de contradictions. Plusieurs lettres inédites publiées par M. Jules Simon au cours de sa notice ou dans la préface du livre jettent aussi un jour assez vif sur certains côtés de caractère et d'intelligence qui ne sont pas tous à l'honneur de l'historien du *Consulat et de l'Empire*, mais qui le font mieux connaître. De ces côtés, il y en a qui sont presque enfantins, à moins qu'ils ne soient des

avances aux préjugés du moment. Durant les loisirs que lui a faits le 24 mai, Thiers s'occupe d'une *philosophie* qu'il destine à être le *catéchisme* de la fin du siècle. Il parle vivisection, physiologie, va voir la science dans ses officines, visite les laboratoires, assiste à des leçons de l'École normale, du Muséum d'histoire naturelle. Il a l'air d'imaginer qu'une expérience de Claude Bernard lui livrera le secret de la vie, que poursuivent tous les scalpels de Purgon, que Dieu a refusé à Aristote et à Descartes. Parce qu'il a réussi dans la vie d'action, il suppose qu'il aura le même succès dans le domaine spéculatif. Il a des velléités de repos, quoiqu'il ait négligé et soit destiné à négliger jusqu'au bout le précepte du sage qu'il convient de mettre un intervalle entre la vie et la mort. Il écrit de Genève à M. Jules Simon, le 6 septembre 1876 : « Lorsque je ne suis pas au siège de l'activité intellectuelle, c'est-à-dire à Paris, je deviens paresseux et je me livre au plaisir de ne penser à rien, de ne dire rien, — ce dernier point doit lui être pénible, car, en général, il parle dix-huit heures par jour, — de ne faire rien, sauf mon livre qui ne se fera peut-être jamais. Je suis toujours enclin à me dire qu'il faut se reposer du monde et laisser le monde se reposer de soi. » Eh bien, s'il avait cédé à cette inclination, il ne se serait pas exposé à mourir sur un prospectus électoral. Il est dans tous les cas de ceux qui ne peuvent pas vivre avec eux-mêmes, ont toujours besoin, afin d'échapper à eux-mêmes, de mouvement, d'agitation, et qui finissent par se faire de cette maladie de l'âme une règle de conduite. Il écrivait à M. Jules Simon en 1873, quelques mois après son départ du pouvoir : « Et que devrais-je donc faire moi avec mes soixante-seize ans, et avec pas mal de dégoût des hommes et des choses ? Eh bien, je prends l'univers comme Dieu l'a fait, et, soyez-en sûr, il en a fait une grande et sublime chose, laborieuse pour ceux qui l'habitent, mais où le prix est pour ceux qui ont le courage de travailler et de marcher jusqu'au bout. On n'a le mot de l'énigme qu'à la porte de sortie ; mais, en attendant, le spectacle est sublime et les émotions qu'on y éprouve, mêlées de peines et de plaisirs, valent bien qu'on s'y résigne. La retraite, quand la santé n'en fait pas une loi et une excuse, est un commencement de suicide », à moins qu'on n'ait quatre-vingt-quatre ans. Pourquoi quatre-vingt-quatre ans plutôt que quatre-vingt-trois ? Guizot les avait à l'heure où Thiers écrit cette lettre et Guizot, qui lui servait d'horloge, vivait encore, avait précisément quatre-vingt-quatre ans et n'avait pas pris sa retraite d'historien. Il travaillait alors à son *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*. « Tant qu'il me verra là, disait Guizot de Thiers, il se croira dix ans devant lui. »

Thiers arrivé à cette grande vieillesse, c'est Cicéron après Pharsale. Un avantage de Thiers sur Cicéron, et il y a entre eux plus d'une analogie, l'avantage de Thiers sur Cicéron, au seuil de ce que Victor appelle en son langage « le commun abîme de tous les hommes », est qu'il se croit toujours jeune.

La figure patriarcale de Guizot est plus haute et plus sereine, à cette extrémité de sa course. Lui aussi est un homme d'action. « Dépouillé, dit M. Jules Simon, de toute fonction publique, de tout mandat officiel sous le second Empire et sous les deux Républiques, il a lutté encore et toujours pour son ancienne cause, par ses livres, par les académies, par les salons, par sa correspondance, par tous les moyens d'influence que lui donnaient son grand esprit, ses lumières, la place qu'il avait dans la société européenne et son activité infatigable. C'est un homme qui a rempli toute sa vie et employé toute sa force. Il avait dit en commençant dans une lettre écrite à sa mère, quand il n'était que simple étudiant en droit : « J'irai devant moi, par une ligne droite, aussi loin et aussi longtemps qu'il plaira à Dieu. »

Ceci est un éloge qu'on ne peut pas faire de Thiers. Dans sa jeunesse, il énonce à la tribune : « Quand Dieu, dit-on, créa le monde » ; plus tard il ne parle plus de Dieu au conditionnel, et il est probable que ce ne fut pas seulement chez lui un changement d'attitude. Il avait entendu des voix comme Jeanne d'Arc. De plus, il était devenu sensible au culte de son pays et entendait mieux la valeur sociale de la coutume. Mais il n'avait pas dès le premier âge senti le souffle qui règne dans l'*institution chrétienne* de Calvin. Les philtres du XVIIIe siècle l'avaient affadi. On peut admettre qu'il a, comme Guizot, rempli toute sa vie et employé toute sa force. C'est par le caractère qu'il est inférieur. Il ne serait venu à l'imagination de personne l'idée de supposer la scène de Champlâtreux dans le passé de Guizot. C'est à cause de cela que Guizot a une place dans la société européenne. Thiers n'en a pas eu. Bien que Guizot ait reçu une éducation calviniste dont il a gardé la marque, et une façon austère de considérer la société et ses membres, il ne lui arrive pas d'écrire qu'il a le dégoût des hommes et des choses. Le respect qu'il réclame, il l'accorde à autrui, aux choses comme aux hommes. Ce sentiment élevé des autres et de lui-même le maintient debout, au travers des vicissitudes de sa fortune. Il affecte d'être optimiste. « Je veux croire », disait Chateaubriand vieilli des opinions comme des passions humaines, à Lamennais devenu libre penseur. Guizot aussi voulait croire et ce fut son bâton de voyage, quand les illusions de la jeunesse, du pouvoir et de la réputation l'eurent quitté. Il n'avait pas été étranger à l'art de servir l'opinion et de s'en servir, qui est la grande industrie politique et littéraire du XIXe siècle. Il l'avait fait comme on accomplit une besogne nécessaire, qu'il n'y a pas moyen de refuser. Il était au-dessus d'elle et, sans afficher la prétention de se reposer du monde et de laisser le monde se reposer de lui, il le faisait sans bruit, le laissant à deviner à ceux qui l'approchaient et savaient le deviner. C'est pourquoi il laisse une grande mémoire. Il n'a pas à craindre que l'avenir le range parmi les *politiciens*, ce qui pourrait à la rigueur arriver à Thiers malgré ses qualités d'homme d'État et l'accord qu'il a souvent su mettre entre lui et l'intérêt public.

L'envergure de Charles de Rémusat est moindre

que celle de ceux qu'il accompagne dans le volume de M. Jules Simon. Rémusat, pendant un demi-siècle, déclare son éminent biographe, a été le familier et l'égal de ceux qui ont dirigé l'opinion et manié les affaires. Sans doute, il a été l'égal de tout le monde, sans être le supérieur de quelqu'un. Il a un nom dans les lettres ; il en a un dans la philosophie; il a laissé une trace dans la politique. Il le doit à son origine, à ses relations, à sa courtoisie d'homme du monde, à ses vertus de salon et, si l'on veut, d'homme privé. Il est assez loin, après Thiers et Guizot. Sa mère et le salon de sa mère ont contribué à sa réputation ; ils l'ont montré aux puissants, à ceux qui avaient du talent. Il a aussi bénéficié du succès des opinions qu'il a professées. Libéral, libéral, libéral, répète de lui M. Jules Simon. Heureusement! s'il ne l'avait pas été, il ne serait pas sorti d'une médiocrité honnête. Au *Globe*, dit M. Jules Simon, « il demandait la liberté d'enseignement et la voulait égale et entière pour ses adversaires comme pour lui. Ce cénacle de vrais libéraux et de penseurs était heureux de suivre son parti quand cela se pouvait, et il n'hésitait pas à le combattre quand cela *se devait*. » On était libéral au *Globe* tant que les convictions de la maison y trouvaient leur compte. Rémusat ne s'arrêtait pas là. Il faisait volontiers un système de ce qui chez ses collaborateurs était un moyen. « C'est un métier, dit M. Jules Simon, auquel on gagne l'estime des honnêtes gens et le mépris des *autres*. » Le mépris des sots ou des fanatiques. Il y en a qui, sans mépris, n'accordent pas leur confiance.

Au fond et quand il s'agit de politique, de littérature ou de philosophie, Rémusat était un amateur, et c'est l'avis de Royer-Collard qui était un juge à qui on ne donnait pas le change : « Rémusat, disait Royer-Collard, est le premier des amateurs en tout. » Ceci est la note vraie. Eh ! réclame M. Jules Simon, il était solide sous une apparence de légèreté. Puis M. Jules Simon ajoute tout de suite que la curiosité de Rémusat était universelle, c'est précisément à cela qu'on reconnaît les amateurs et qu'on les distingue de ceux qui sont originaux, ont de l'initiative. Sa conviction faite, il ne la quittait plus, poursuit M. Jules Simon. Soit ! Mais de quoi était-il convaincu ? Du mérite d'un livre, d'un tableau, d'un fait historique, d'une vertu personnelle chez autrui. Ce ne sont là ni des principes, ni des convictions, ni de la volonté. Il a annoncé la réforme du théâtre avant qu'elle fût commencée : c'était découvrir Saint-Cloud. Sa supériorité ressemble à celle de son ami Duvergier de Hauranne, à laquelle on préfère celle de son ancêtre messire Jean Duverger de Hauranne, abbé de Saint-Cyran. — Messire Jean ne se fût pas soucié des talents politiques de son arrière-neveu, et eût regardé de haut le dilettantisme de Rémusat.

Ce dilettantisme était fort aimable, plein de goût. Ce goût aurait empêché Rémusat d'être orateur, à en croire la rumeur. Rémusat n'aimait pas les lieux communs et ce dédain du lieu commun l'aurait éloigné de la tribune. « Je crois plutôt, dit M. Jules Simon, que l'appréhension éprouvée par M. de Rémusat pour la tribune tenait à l'habitude qu'il avait d'envisager dans une question, le pour et le contre, et de suspendre très souvent son jugement par excès de clairvoyance et de droiture. » C'est cela, il était indécis, donc un amateur. Sous l'habileté de plume de M. Jules Simon, sans qu'il le dise ou même sans avoir beaucoup lu M. de Rémusat, on sent cela. De fait les trois volumes de *mémoires* et les deux volumes de *correspondances* de M[me] de Rémusat feront devant la postérité le plus clair du mérite de son fils. Indépendamment de la vie, M. de Rémusat doit à sa mère une partie de sa réputation et de son rôle.

Les trois notices de M. Jules Simon inaugurent en quelque sorte sa fonction de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales. C'est un nouvel emploi de ses facultés. On a comparé sa bienveillance dans cet emploi à celle de Fontenelle qui n'est pas à lui comparer sous le rapport du talent. Cette bienveillance vient à point. On cultive à l'Institut la piété envers les morts, dont au dehors les vivants n'usent guère entre eux. Cette exigence coûtera peu à M. Jules Simon : « Nous avons à cette date de l'histoire, dans notre cher pays, une terrible passion de dénigrement, dit-il ; nous ne savons qu'admirer à l'excès ou dénigrer à l'excès, et le second métier nous est plus familier que l'autre. » Ce n'est pas au moins que l'exemple de M. Jules Simon ait encouragé cette tendance. Le volume qu'il publie n'y perd rien.

L. D.

Sophie Arnould, par Edmond et Jules de Goncourt. Paris, G. Charpentier et C[ie], 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

L'œuvre historique d'Edmond et de Jules de Goncourt est assurément l'une des plus précieuses et des plus remarquables que nous possédions ; elle leur assure une place à part dans les lettres françaises, même à côté de celle si importante que leur ont donnée le roman et le théâtre. C'est à ces deux écrivains que nous serons redevables de la plus parfaite reconstitution du XVIII[e] siècle. Nul travail de savant, nulle sèche érudition d'historien n'arriveront à égaler ce que les deux maîtres romanciers auront fait pour nous rendre telle qu'elle devait être, telle qu'elle était, une des plus intéressantes portions de notre histoire française : à eux la vraie gloire, le mérite délicat d'avoir su faire revivre sous nos yeux cette curieuse époque. Ils ont eu cet art exquis, ce talent merveilleux, d'arriver dans la partie purement littéraire et artistique de leur œuvre à un degré d'intensité presque aussi grand que dans la partie de pure littérature. Cela tient surtout à ce qu'ils ont traité l'histoire et l'art comme ils ont traité le roman, par les seuls procédés qui puissent donner la vie et le mouvement. S'ils n'ont pas inventé l'histoire documentaire, ils en ont du moins tiré une formule nouvelle qui grave les faits et les personnages dans l'esprit d'une manière inoubliable. Par eux, ces figures charmantes vivent, parlent, vont et viennent au mi-

lieu de nous avec une séduction à laquelle on ne saurait se soustraire.

Après ces deux volumes généraux, tableaux étonnants et imagés de *la Société française pendant la Révolution et le Directoire*, ils ont étudié les années qui précédaient cette fin de siècle, et nous ont peint d'une plume magistrale et exacte *la Femme au* XVIIIe *siècle*, *les Portraits intimes*, une collection de médaillons d'un prix inestimable, puis, tour à tour, *la Duchesse de Châteauroux et ses sœurs*, *Mme de Pompadour*, *la Du Barry*, *Marie-Antoinette*, sans compter trois volumes exclusivement consacrés à *l'Art au* XVIIIe *siècle* qu'ils connaissent mieux que personne.

La nouvelle série va envisager le XVIIIe siècle sous une de ses faces les plus particulières et les plus typiques; elle est consacrée à ses actrices, comédiennes, danseuses ou chanteuses, un bouquet ravissant que leur talent, leur grâce et leur beauté ont rendues immortelles.

Qui ne connaît ce nom magique, *Sophie Arnould*, la chanteuse adorable et adorée qui passionna son temps, et qui, courtisane comme Aspasie, eut de plus, avec un esprit inouï, le mérite d'être une des reines incontestées de l'Opéra. Pour faire cette intéressante étude sur une des femmes les plus étonnantes de la fin du XVIIIe siècle, Edmond et Jules de Goncourt ont usé, selon leur habitude, des mêmes procédés que pour construire un roman, donnant la plus large part aux documents même infimes, de manière à bien établir de toutes pièces cette figure qu'ils auront aidé à connaître. Il en résulte une biographie palpitante, émue et remuante de la Sophie charmeuse, à laquelle Voltaire écrivait quand elle n'avait encore que douze ans, de la fille d'Opéra, amoureuse, galante et folle, qui fut choyée par des reines comme Marie Leczinska et des favorites comme la Pompadour. On la suit pas à pas à travers ses amours, ses triomphes et ses déboires. Cette *Sophie Arnould*, étudiée d'après ses lettres si amusantes et si spirituelles, d'après ses fragments de Mémoires inédits, c'est la véritable actrice du XVIIIe siècle dans sa note libre et hardie, la femme qui ne sait jamais refuser son corps, et qui donne son cœur avec bienveillance, une complète sensualiste, ayant un peu de cette bonté que l'on trouve chez ceux des êtres éminemment sensuels, n'ayant pas versé dans l'égoïsme.

On lira *Sophie Arnould*, avec la passion qu'on mettrait à lire un roman, le plus vécu et le plus vivant des romans, un fragment d'humanité d'une saisissante réalité et l'un des plus savoureux morceaux du XVIIIe siècle.

G. T.

La sagesse parisienne, par HENRY FOUQUIER. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les grands chroniqueurs parisiens, Henry Fouquier a su se tailler une place toute particulière, grâce à sa couleur littéraire, à la finesse des arguments qu'il apporte dans la discussion et à la haute portée philosophique de ses articles. Ce n'est pas seulement un journaliste de race, c'est un lettré dans la plus délicate acception du mot, un écrivain érudit, jaloux de la pureté de sa phrase, de l'harmonie de son style et un psychologue de premier ordre. Rarement nous avons vu analyser plus savamment le cœur de la femme, rarement nous avons vu l'observation fouiller plus profondément cette cervelle si fine, si complexe, que dans les deux parties générales du livre, intitulées : *Autour du Mariage* et *les Femmes*, les plus séduisantes de *la Sagesse parisienne*. Tour à tour l'auteur aborde les sujets multiples qui concernent la femme; il en exprime la quintessence et nous l'expose en une langue simple et bien rythmée qui sonne agréablement à l'oreille, qu'il s'agisse de l'éducation des filles, de la question ardue des mariages, des dilemmes du divorce, des rapports de la femme avec nos institutions et nos mœurs politiques, des vengeances, de la philosophie de l'amour, des femmes honnêtes ou des courtisanes. Son talent d'analyste s'exerce avec une supériorité marquée à résoudre ces problèmes et parvient à en tirer la substance nourrissante, à les présenter sous un jour qui attire et persuade.

Puis l'écrivain passe à un autre ordre d'idées; il peint ses contemporains d'une plume vigoureuse, d'une touche à la fois fine et vigoureuse qui donne un singulier relief à tout ce qu'il fait; ses portraits se détachent de la toile, vivent et semblent tressaillir parfois sous la lanière ironique dont il sait les cingler, pour en accentuer les défauts.

Nous nous retrouvons en face du maître critique d'une incontestable autorité, quand arrivent ces grandes questions littéraires qui nécessitent des études spéciales et au milieu desquelles il évolue librement avec l'assurance du véritable savoir. Il traite avec une largeur d'idées et une étendue de vues indiscutables tout ce qui intéresse le théâtre, le roman, la critique, la philosophie et la morale. En même temps une émotion communicative se dégage de l'ensemble de ce volume si justement appelé *la Sagesse parisienne* et que termine un irrésistible appel à la pitié, à propos des grèves. C'est un livre qui ira remuer chez toutes les lectrices, chez tous les lecteurs, les fibres les plus délicats et les plus déliées, tout en conservant un grand charme et une grande séduction.

G. T.

Les Français de la décadence, par HENRI ROCHEFORT. Paris, Victor Havard, 1885. Un vol. in-18 jésus. — Prix : 3 fr. 50.

Sont-ce bien des événements d'hier que nous content ces étincelantes chroniques? Leur forme de raillerie aiguë les fixe dans l'esprit, comme des traits barbelés dans la chair, d'une manière si indélébile, qu'on croirait lire les événements d'aujourd'hui, ceux de demain, l'éternelle comédie humaine! Mêmes travers, mêmes intrigues, mêmes vices, mêmes dessous de la société, pris sur le vif et vertement battus de verges, impitoyablement fustigés. Jamais Henri Rochefort n'a été plus brillant, plus complet, ni plus

remarquable que dans ces *Français de la décadence*, dont l'éditeur Victor Havard nous donne une nouvelle édition, en classant l'écrivain dans la curieuse galerie des grands chroniqueurs parisiens, qui formeront la seule bibliothèque de documents humains où puiseront les historiens de l'avenir qui voudront écrire la vérité sur nos temps et sur nos mœurs. Que de véritable esprit français, quelle adorable gouaillerie dans ces pages qui sentent la poudre du combat et de la lutte ardente! L'éclat de rire de Rochefort, qui a fait écrouler un empire, sonnera longtemps encore parmi nous et on ne se lassera jamais de relire avec passion ces pages, où il vibre, sonore; frondeur et gai comme un défi à l'humeur noire et à l'ennui. G. T.

Fous et Bouffons. *Étude physiologique, psychologique et historique,* par le Dr Paul Moreau (de Tours). Paris, J.-B. Baillière et fils, 1885. Un vol. in-18.

M. le Dr Paul Moreau a à soutenir un nom que la science et les talents de son père ont rendu lourd. Il fait de son mieux et réussit à n'en être pas écrasé, ce qui est déjà beau. Dans le nouveau volume qu'il publie, il se propose de prouver que nains, géants, fous et bouffons de cour sont tous des rachitiques, chez lesquels la même affection amène des désordres et des résultats différents. Pour y arriver il passe en revue nominalement tous les monstres et tous les bouffons — ou la plupart — dont l'histoire ou les mémoires particuliers nous ont conservé le souvenir. Cette revue est rapide forcément et se compose surtout de citations, lesquelles ne s'accordent pas toujours entre elles et rendent parfois, à nos yeux du moins, la conclusion plus difficile à tirer qu'elle ne semble être à l'auteur. Le plan adopté par le Dr Moreau donne en outre à son livre un aspect singulièrement décousu. Les morceaux se suivent, mais ne s'enchaînent pas; et, ce qui est pire, c'est qu'arrivé à la fin, l'on est presque moins convaincu qu'au commencement. Au point de vue anecdotique et historique, les ouvrages de M. Gazeau et de M. Garnier sont bien plus complets que celui de M. Paul Moreau, qui leur fait de constants emprunts et le proclame lui-même. Peut-être aurait-il mieux fait de sacrifier tous ces développements partiels et écourtés, pour s'en tenir à l'exposition de sa doctrine scientifique et médicale; ce qui aurait fait, au lieu d'un volume, une petite brochure. C'eût été, je crois, tout profit.

Mais, puisque ces courtes notices individuelles de nains et de bouffons sont partie intégrante de l'ouvrage tel qu'il l'a conçu, elles pourraient être parfois plus pleines de faits et d'informations. Je n'en veux pour exemple que les quelques lignes consacrées à Angoulevent. « Noble homme Nicolas Joubert, sieur d'Angoulevent, varlet de chambre ordinaire du roy, prince des Sotz et premier chef de la sottie de la ville de Paris et Isle de France », méritait plus d'attention que M. Paul Moreau ne lui en accorde, et sa querelle avec l'hôtel de Bourgogne a été jugée digne par M. A. Miron de l'Espinay d'être racontée tout au long dans le beau livre sur le prévôt des marchands François Miron, qu'il vient de publier. L'avocat d'Angoulevent a beau l'apeler, pour les besoins de la cause « teste creuse, citrouille éventée, vide de sens comme une canne, cerveau démonté qui n'a ni ressort ni roue entière dans la teste », il montre, dans cette affaire, une énergie obstinée, grâce à laquelle se prolongea l'agonie de la Confrérie des enfants sans souci dont il était le chef, et qui, pour se composer de gens jouant la farce et amusant le populaire, ne se composait pas, à coup sûr, de rachitiques seulement.

Enfin, et ce sera ma dernière critique, si, ce que j'admets volontiers avec M. le Dr Paul Moreau, les bouffons sont, sauf exception, des individus dont la nature physique et morale est justiciable de la pathologie morbide, cette pathologie aurait pu, même dans un livre destiné aux gens du monde, être traitée avec quelque développement, et l'on eût su gré au docteur de ne pas nous conduire jusqu'à ces arcanes pour nous laisser en plant devant la porte. B. H. G.

La poésie au moyen âge. *Leçons et lectures,* par Gaston Paris, membre de l'Institut. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, 1885. — Prix 3 fr. 50.

Dans ce volume, sept leçons ou lectures académiques, faites à différentes époques, et qui se rapportent à la littérature, à la poésie du moyen âge.

La poésie du moyen âge est, depuis longues années déjà, l'objet des études de M. Gaston Paris; on sait comme ses cours sont suivis; on sait en quelle admiration sont tenus, par les érudits de tous les pays, ses grands travaux de critique; mais les *leçons et lectures* qu'il a recueillies, il ne les avait pas faites pour qu'elles fussent entendues de ses seuls auditeurs habituels, et il les publie dans l'espoir — espoir qui ne sera pas déçu — qu'elles trouveront d'autres lecteurs, et de plus nombreux, que ceux auxquels il s'adresse d'ordinaire. « Le plus grand plaisir du savant est, à coup sûr, l'investigation en elle-même, et il consent volontiers à laisser à d'autres le soin de mettre en œuvre les matériaux qu'il a pour tâche d'extraire, de classer et de contrôler. Mais il ne lui est pas interdit, et il lui est quelquefois imposé de donner au public une idée de la valeur de ces matériaux et de l'emploi qu'on en peut faire pour tel ou tel chapitre de l'histoire générale de l'esprit humain. La pensée qu'il concourt à l'édification de ce grand monument éveille et soutient sans cesse son ardeur dans le cours de ses recherches, qui pourraient parfois sembler peu dignes du temps et de la peine qu'elles exigent, si elles n'avaient pas d'autre but que leur objet immédiat. » Tout cela est fort bien dit, et M. Gaston Paris n'est pas seulement habile à déchiffrer un texte, à discerner les gloses, à discuter le sens d'un mot, il est des plus capables en même temps de porter des jugements d'ensemble, des jugements originaux; et comme il sait démêler les grands mouvements passionnels que trahit telle ou telle œuvre littéraire, poétique, il sait aussi sentir et faire sentir les beautés de cette œuvre.

La première *leçon* a été imprimée déjà. On l'a pu lire dans l'ancienne *Revue politique et littéraire*. Elle fut sa leçon d'ouverture au Collège de France (décembre 1866); il montait dans la chaire qu'avait occupée son père. Le titre de la leçon était : *La poésie au moyen âge*. Et il disait : « Le moyen âge est une époque essentiellement poétique. J'entends par là que tout y est spontané, primesautier, imprévu : les hommes d'alors ne font pas à la reflexion la même part que nous; ils ne s'observent pas, ils vivent naïvement, comme les enfants, chez lesquels la vie réfléchie que développe la civilisation n'a pas étouffé encore la libre expansion de la vitalité naturelle... Sans doute, la raison est la faculté souveraine et maîtresse, et sa possession doit être le but le plus haut de nos efforts; mais elle n'est pas la poésie, elle en est trop souvent la négation. »

Les deux leçons suivantes, qui ont pour objet : *les Origines de la littérature française*, *la Chanson de Roland et la nationalité française*, et qui sont les leçons d'ouverture faites en 1869 et 1870, n'avaient pas encore été publiées. Parlant des origines de notre littérature, M. Paris avait montré comment s'opère entre les *clercs* et les *laïques* cette séparation profonde « qui domine toute l'histoire des littératures du moyen âge ». Il disait proprement : « La poésie populaire se développe avec une grande spontanéité et une liberté complète; mais elle fut privée, par l'abstention des esprits les plus élevés et les plus cultivés de la nation, de la perfection de forme et du sérieux de fond que sans doute avec leur concours elle aurait pu atteindre. D'autre part, les clercs, enfermés dans les formules traditionnelles et héritiers de la décadence latine, dépensèrent stérilement pendant des siècles une activité intellectuelle considérable. » Un seul point de contact, la religion; d'où des ouvrages religieux en langue vulgaire. La *Chanson de Roland* traduit avec une rare puissance deux grandes idées : l'idée de la mission universelle de la France et celle de l'unité nationale. « Il y a huit siècles, alors qu'aucune des nations de l'Europe n'avait encore pris véritablement conscience d'elle-même, quand plusieurs d'entre elles, comme l'Angleterre, attendaient encore pour leur formation des éléments essentiels, la patrie française était fondée : le sentiment national existait dans ce qu'il a de plus intime, de plus noble et de plus tendre... Un trait caractéristique de cet *amour* qui seul fait les peuples, c'est le souci exalté de l'honneur du pays. On sait le sujet de la *Chanson de Roland:* ce n'est pas une victoire qu'elle célèbre... Et l'empereur incarne la France elle-même.

Suivent trois *lectures* faites en 1877, en 1880, en 1884, en séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; ce sont : la *Chanson du pèlerinage de Charlemagne*, la légende *l'Ange et l'ermite*, les anciennes versions de *l'Art d'aimer* et des timides amours d'Ovide, dont M. Gaston Paris avait parlé. Le *Pèlerinage de Charlemagne* représente la poésie bourgeoise. Je me figure, a dit le savant professeur, le plaisir que durent éprouver à l'entendre pour la première fois, chanté sans doute par l'auteur même avec accompagnement de *vielle*, les Parisiens qui, il y a environ huit siècles, assistaient à la foire de l'*Endit*. Tout se réunissait pour les charmer, dans ce conte vif et singulier, où ils apprenaient l'origine des reliques qu'ils venaient de vénérer à Saint-Denis, où ils voyaient le roi de Paris triompher si merveilleusement de celui de Constantinople, où le bel Olivier gagnait si vite et traitait si légèrement l'amour de la princesse byzantine, où étaient racontés tant de beaux miracles et d'aventures imprévues; le tout à la plus grande gloire des Français; et ils rirent de bon cœur avec leurs femmes des *gabs* des douze pairs et de la piteuse mine du roi Hugon, et surtout ils restèrent plus fermement convaincus que jamais nulle nation ne pouvait se comparer aux *Français de France*. Fréron avait accusé Voltaire de plagiat : Voltaire avait copié le poète anglais Parnell, mais le poète anglais n'était pas le premier inventeur, et la donnée de son poème l'*Ermite*, il l'avait empruntée à d'autres qui eux-mêmes n'avaient fait que répéter un vieux récit du moyen âge. Ce récit, M. Paris l'analyse et le commente avec finesse. Avec quelle finesse encore ne parle-t-il pas des versions de l'*Art d'aimer*, de la société française du XII[e] siècle lisant Ovide, et d'Ovide, son *Art d'aimer*, le poème de la décadence la plus raffinée.

La dernière leçon est cette leçon d'ouverture (prononcée le 7 décembre 1881) dans laquelle il fit l'éloge de Paulin Paris et rappela les travaux si remarquables qui avaient occupé ses veilles; éloge d'un père par son fils, d'un savant du plus grand mérite par un savant de mérite égal.

Nul besoin d'insister sur l'intérêt que présente le livre.

F. G.

Souvenirs d'un préfet de police, par L. ANDRIEUX. Tome II. — Jules Rouff, Paris. — Un vol. in-18, 18[e] édition, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons dit ce que nous pensions du premier volume des *Souvenirs*. M. Andrieux les appelle lui-même « des feuilletons *écrits à la diable* ».

Les pages les plus curieuses de ce second tome sont celles où est racontée l'affaire de M[me] Eyben, que la police des mœurs arrêta dans le passage des Panoramas, où chaque jour elle attendait ses deux petites filles, élèves dans une institution voisine. Mais les détails de cette affaire nous avaient été exposés par les journaux.

On remarque aussi ce qui a trait à M. Fabre, député de l'Aveyron. On se souvient du scandale provoqué par les révélations de M. Andrieux sur la provenance des fonds qui soldèrent les frais d'élection de l'honorable député.

Les indiscrétions de M. Andrieux relatives aux fonds secrets eurent aussi du retentissement. Mais tout cela, relu en volume, perd beaucoup de son attrait, malgré le mordant et la malice de l'écrivain. M. Andrieux, pour compléter son volume, est obligé d'y faire entrer le récit de ses démêlés tout récents avec le journal *Paris;* ce n'est plus là un souvenir de préfet de police.

Ainsi, au bout du volume, M. Andrieux nous parle de son successeur M. Camescasse. Et il se joue de la crédulité naïve du bon public en présentant la lutte politique pour interrompre ses souvenirs. Interrompre est une jolie trouvaille d'imprimeur. M. Andrieux a vidé son tiroir : s'il continue les souvenirs d'un préfet de police, ce ne pourra être que ceux de son successeur. P. Z.

Souvenirs d'un reporter, par Pierre Giffard, rédacteur au *Figaro*. Un vol. in-18 de 336 pages. Paris, Maurice Dreyfous.

L'infatigable Va-Partout, le reporter en question, nous entraîne à sa suite dans un voyage des plus variés; il déroule successivement à nos yeux les faits interessants, tristes ou gais, qui, depuis dix ans, ont occupé la chronique de Paris, de la France et du monde.

Comment donner une idée, même générale, de la verve si féconde de ce voyageur intrépide? Voici quelques points de repère, pris au hasard, qui édifieront le lecteur et lui donneront certainement le désir de faire plus ample connaissance avec le livre.

La guillotine et la polka. — Le monde des théâtres et Va-Partout. — Va-Partout et saint Vincent de Paul. — La catastrophe du *Zénith*, détails personnels. — Va-Partout et la police. — La foire de Neuilly. — M. Grévy à Mont-sous-Vaudrey. — M. Gambetta aux Crêtes, etc.

Va-Partout ne se contente pas d'une simple description; il sait d'un mot tirer la conclusion de l'histoire, et les histoires sont si nombreuses que les conclusions abondent. Cette philosophie humoristique et pratique en vaut bien une autre; elle a de plus l'avantage d'être brève, ce qui, en fait de philosophie, est toujours une qualité.

M. Giffard, qui connaît intimement cet homme électrique, a su interpréter agréablement ses souvenirs et ses idées personnelles sur l'art du reportage.

A force de courir de ville en ville, du Nord au Midi, de l'Orient à l'Occident, à l'affût du nouveau, Va-Partout va échouer en Russie, où il devient la victime des nihilistes.

Soyez tranquilles cependant, Va-Partout n'est pas mort; et c'est fort heureux, pour lui d'abord, et aussi pour ses lecteurs, qui attendent la suite de ses impressions. P. G.

La Fontaine *expliqué aux enfants*, par Émile Faguet, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé des lettres au lycée Charlemagne, docteur ès lettres.

Corneille *expliqué aux enfants*, par le même.

(Volumes illustrés in-12, de la *collection des Classiques populaires*. Paris, H. Lemerre et H. Oudin. 1885. — Prix du volume : 1 fr. 50.)

A M. Faguet appartient l'idée de la collection nouvelle; il inaugure la série, et c'est sous sa direction qu'elle ira s'enrichissant.

« Ce qu'ont pensé La Fontaine, Corneille, Bossuet, Molière, Fénelon, Racine, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, sur l'homme, sur la vie, sur le travail, sur la douleur, sur la joie, sur le progrès, sur la nation, sur la patrie, tel est l'enseignement que nous avons voulu dégager... Le fond de la pensée de ces grands écrivains, c'est la vérité morale qu'il suffit de démêler des ornements ou des vérités particulières dont ils l'ont entourée, pour donner aux jeunes gens la nourriture la plus forte, la plus simple, la plus accommodée et la seule qui soit digne d'eux. » Ces lignes que nous reproduisons, les ayant empruntées à l'*Avant-Propos*, enferment comme le programme qu'il s'agissait de suivre.

Pour M. Faguet, qui l'a d'ailleurs rédigé, — il l'a suivi très exactement; nous ajoutons : et trop exactement.

Les deux volumes publiés sont parfaits. Les chapitres semblent de simples causeries; ainsi, et de ce ton familier, un père cause avec ses enfants. Tel écrivain, est-il dit, vient dans tel temps, dans la société de telles personnes; il a composé telles et telles œuvres, et — alors une analyse, des extraits, des commentaires — par telle œuvre, il a exprimé tel sentiment, par telle autre, expliqué une des applications du devoir; toujours il instruit.

La Fontaine a aimé les petits et les humbles : il leur a montré, écrivant ses fables, de quelles conséquences sont l'étourderie, l'imprévoyance, et comme il est important d'être vigilant; il leur a appris à ne pas juger les gens sur la mine et prouvé que la prudence est mère de la sûreté; la vanité, les folles ambitions nous perdent, leur a-t-il encore prouvé, et le travail, le travail patient, avec l'économie, voilà les vertus qu'il leur a recommandées. Il leur a dit qu'il faut écouter ses parents, les gens d'expérience, qu'il faut s'entr'aider, s'unir les uns aux autres, éviter les procès et se garder des grands.

Corneille nous enseigne, à nous tous, nos devoirs. Sa tragédie du *Cid* « nous apprend que les fils qui savent défendre leurs pères sont les plus hardis ensuite et les plus heureux à protéger, contre ceux qui la méprisent ou qui l'insultent, la mère commune qui est la patrie ». *Horace* est une leçon de patriotisme, *Cinna* une leçon de dignité personnelle : il faut rougir d'être l'esclave de nos passions; Auguste peut dire :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Et chacun de nous doit « être maître de ses plus mauvais instincts pour les étouffer, maître de ses bons sentiments pour les soutenir et leur faire produire tout leur effet : voilà le but qu'on doit poursuivre dès l'enfance, pour s'habituer à marcher droit dans la vie, pour avoir la fermeté d'éviter les fautes, ou le courage de les réparer ». *Polyeucte*, *Nicomède*, *Don Sanche d'Aragon*, *Sertorius*, *le Menteur*, autres leçons.

Ces *explications* aux enfants de l'œuvre de La Fontaine et de l'œuvre de Corneille, nous les goûtons fort, et nous les trouvons pourtant incomplètes. Au-

trement dit, si nous ne faisons nulle difficulté de recommander les deux volumes aux instituteurs, aux pères de famille, nous ne laissons pas en même temps de regretter que l'auteur ait pensé faire servir l'œuvre de nos maîtres écrivains à la seule éducation morale de la jeunesse. Il n'a voulu « qu'introduire l'enfance dans la familiarité des grands littérateurs » ; devenus grands, pense-t-il, les enfants qui auront vécu de leurs pensées, de leurs sentiments ne seront que plus disposés à rechercher avec quel art sentiments et pensées ont été exprimés. Nous n'y contredisons pas, mais M. Faguet, à notre avis, eût dû ne pas négliger de commencer l'éducation esthétique de nos écoliers ; ils aiment les vers et ne savent pourquoi ; il convenait de leur parler du mérite des œuvres littéraires, poétiques ou non, d'exciter leur enthousiasme pour le beau en même temps que pour le bien. Ils se trompent, ceux de nos auteurs contemporains qui, n'ayant rien à dire, jugent inutile de dire quelque chose, et ne cherchent qu'à faire *valoir* leur talent de styliste. N'est-ce pas fausser en quelque sorte, et d'une sorte contraire, l'esprit des jeunes lecteurs, que leur donner à penser que la façon de dire est indifférente, que c'est à ce que l'on dit qu'il importe uniquement de regarder? F. G.

Victor Hugo chez lui, par GUSTAVE RIVET. Édition illustrée d'une eau-forte par FRÉDÉRIC RÉGAMEY, quatrième édition. Paris, Maurice Dreyfous. Un vol. in-18.

Le livre si intéressant de M. Gustave Rivet sur Victor Hugo est connu de tout le monde. Je n'ai qu'à en signaler la quatrième édition, qui coïncide avec le douloureux événement dont nous avons tous été frappés au cœur. Certains passages du volume en prennent un sens d'une amère et sombre ironie. Tels ces vers d'un beau sonnet d'Arsène Houssaye qui y est rapporté :

Tu ne crains pas la mort, sourde, aveugle et muette...
Ce n'est pas pour Hugo que chante le corbeau.

Hélas! il chante pour tous, mais à bien peu le poète pourrait redire :

C'est l'immortalité qui t'ouvrira les bras,
Toujours jeune et toujours belle ; c'est le mystère.
Tu seras chez les dieux, mais sans quitter la terre.

D'où vient donc la différence qu'on remarque entre le cabinet de travail du poète, tel que le décrit M. Gustave Rivet, et celui qu'on se figure généralement, c'est-à-dire la chambre nue, avec un petit lit de fer, pas de chaise, et une planchette fixée au mur pour écrire debout? « Du parquet au plafond, dit M. Rivet, c'est un indescriptible amas de livres, de lettres et de journaux ; les meubles, la cheminée, les sièges ont disparu. » J'incline à croire que les deux descriptions, pour dissemblables qu'elles soient, ne se contredisent pas ; car pourquoi Victor Hugo n'aurait-il pas eu deux cabinets de travail? B.-H.-G.

Plaidoyers de Ch. Lachaud, recueillis par F. SANGNIER, avec un portrait par F. Demoulin. Deux vol. in-12. Paris, Charpentier, éditeur, 1885.

L'éloge de Me Lachaud n'est plus à faire. Pendant de longues années, sa voix s'est fait entendre au Palais, et le bruit de ses triomphes oratoires est parvenu à toutes les oreilles. Ce maître de la parole avait le don d'émouvoir les cœurs, et ce caractère tout spécial de son talent lui avait créé au barreau une place à part : il était devenu une puissance.

Aussi Me Oscar Falateuf pouvait-il dire, au lendemain de la mort de Lachaud : « Le jour où il a disparu, si la Providence lui a permis de percevoir encore les choses de la terre, Lachaud a pu, en mesurant la place qu'il avait occupée parmi les hommes de sa génération, se dire, non sans un légitime orgueil : Je laisse un vide! »

M. Félix Sangnier, avocat à la Cour, a voulu combler en partie ce vide et permettre à tous de connaître et d'étudier à loisir les éloquentes plaidoiries du maître ; elles revivront ainsi dans la mémoire de ceux qui ont entendu cette parole vibrante ; elles seront pour les autres un enseignement et une étude d'un intérêt puissant.

La plupart des grandes causes qui ont passionné l'opinion depuis plus de quarante ans figurent dans ce recueil ; on y lira les plaidoiries pour Mme Lafarge, Troppmann, le maréchal Bazaine, Marie Bière, etc.

M. Sangnier a droit à sa bonne part d'éloges dans cette publication. En dehors des difficultés qu'il a dû rencontrer à réunir et à reconstituer tous ces plaidoyers dont la plupart avaient été improvisés et non écrits, il a fait précéder chaque affaire d'un exposé des débats clair et bref, absolument personnel, et dont l'utilité est incontestable.

En résumé, la lecture des plaidoyers de Me Lachaud intéressera tout le monde ; c'est une actualité en ce temps d'épidémie criminelle, et tous en retireront plaisir et profit. P. G.

Conquête du monde animal, par LOUIS BOURDEAU. Un vol. in-8°. Paris, Félix Alcan, 1885. — Prix : 5 francs.

M. Bourdeau, qui a entrepris de retracer l'*Histoire des Arts utiles*, nous donne aujourd'hui un deuxième volume aussi attachant que le premier, consacré, on ne l'a sans doute pas oublié, à l'étude des *Forces de l'Industrie*.

L'ouvrage est divisé en deux parties. Dans l'une, ce qui a trait à *l'exploitation des animaux sauvages* : quête, chasse, pêche, destruction des animaux nuisibles ; dans l'autre, il est traité de *la domestication* d'un grand nombre d'espèces animales. L'auteur a eu recours à la linguistique, à l'archéologie, à la géologie. Il a feuilleté les plus anciens écrivains et les statistiques les plus récentes. Après l'exposé des efforts dépensés par nos ancêtres les plus éloignés, soucieux d'assurer leur alimentation, de prévenir certaines attaques, et celui des efforts de leurs descen-

dants, qui, devenus prévoyants et industrieux, ont introduit l'animal *dans la maison* pour le faire servir à leur nourriture ou pour le transformer en auxiliaire; sans parler de sa dépouille, qu'ils se sont mis peu à peu à utiliser; après ces deux exposés des *Considérations générales* touchant les nombreux avantages qui peuvent être retirés d'une soumission plus grande à notre intelligence du règne animal.

« Nous n'usons pas, écrivait Buffon (1764), de toutes les richesses que la nature nous offre; le fonds est bien plus immense que nous ne l'imaginons. Elle nous a donné le cheval, le bœuf, la brebis, tous nos autres animaux domestiques pour nous servir, nous nourrir, nous vêtir, et elle a encore des *espèces* de réserve qui pourraient suppléer à leur défaut et qu'il ne tiendrait qu'à nous d'assujettir. L'homme ne sait pas assez tout ce que peut la nature et tout ce qu'il peut sur elle. » M. Bourdeau dit fort bien comme il importerait de compléter l'œuvre de la domestication.

Il veut justifier la mainmise de l'homme sur le monde animal et il écrit : « Nous contraignons, il est vrai, nos auxiliaires à travailler dans notre intérêt; mais, sauvages, ils n'ignoraient pas la fatigue et peinaient souvent jusqu'à s'exténuer, soit pour quêter une nourriture incertaine, soit pour se dérober à des périls sans cesse menaçants. Comme nous les dispensons de ce labeur, nous avons le droit d'employer autrement leurs efforts, et nos exigences se bornent à en faire une économie meilleure... Victimes prédestinées, ils préféreraient sûrement, si le choix leur était laissé, périr de la main de l'homme qui s'applique à leur éviter la douleur, plutôt qu'être déchirés par les dents et les griffes des fauves qui les dévorent tout vivants... Tout pouvoir sur des êtres volontaires n'est réel et durable que s'il réussit à se faire accepter, mais il devient légitime dès qu'il n'est plus contesté. » Ces dernières phrases feront sourire. Nous aimons mieux celle-ci : « Quand l'homme substitue ses lois à celles de la nature dans le gouvernement de la création animale, il ne commet pas l'usurpation d'une personnalité puissante qui abuse de sa force pour opprimer des êtres faibles; il vient, au contraire, réaliser des harmonies qu'un ordre fortuit ne comportait pas et, en poursuivant son profit particulier, il réalise le bien de tous.

F. G.



Petits Étés de la cinquantaine, par Jules Troubat, avec une eau-forte d'Eugène Baudin. Paris, Alphonse Lemerre, 1885, plaquette in-18.

L'eau-forte me charme. C'est un fouillis de peupliers, de vieux saules, d'*échaliers*, d'eau dormante et d'herbes aquatiques, devant lesquels une jeune personne, dont la robe, peu agrafée, laisse voir deux épaules, un bras et un sein, lève le nez d'un air de défi. L'ensemble fait un fort joli effet, et l'on passe à regarder le frontispice un temps qu'on pourrait plus mal employer. Néanmoins, il m'a fallu lire les vers qui suivent. Ils sont de M. Jules Troubat, et, par cela même, ils avaient d'avance en moi un lecteur sympathique. Quelques lignes préliminaires très modestes, — trop modestes, — où il est parlé de l'âne qui joue de la flûte, et où il est dit en propres termes : « Rien ne m'assure que je ne me suis pas trompé, en croyant faire des vers », augmentent la sympathie qu'on a pour l'auteur sans le connaître personnellement, et désarment la critique, surtout lorsqu'on est prié de ne « voir en tout ceci qu'un exercice de pensée, — et une carte de fin d'année à l'adresse de quelques amis seulement ». Mieux vaut, en ce cas, citer que juger. Voici un de ces « petits étés », — presque tous des sonnets, — que je prends au hasard. Tout autre donnerait la note aussi bien, et quiconque en veut faire l'expérience n'a qu'à parcourir le volume. Celui-ci est le onzième et est dédié « A mon ami Camille Raspail. »

Les bijoux, de tout temps, ont fait tourner la tête
Aux femmes. Vous voyez ma bonne qui s'arrête
A la vitre où l'on voit briller des diamants.
Elle aime les hochets, comme tous les enfants.

La femme a dans le cœur des instincts d'alouette :
Mais aucun Roméo, pour cette Juliette,
Qui se laisse adorer dans nos deux régiments.
Ne veut sacrifier, en dépit des serments,

Au désir de la belle éprise d'une bague.
Elle a, le mois dernier, fait cadeau d'une blague
A celui qu'elle aimait le plus sous le drapeau.

On me dit que ce sont des goûts de cantinière :
Mais je connais ce faible à chérir l'oripeau
Et surtout ce qu'on met à notre boutonnière.

B.-H. G.

Le Sonneur de biniou. *Rêveries et Chansons*, par André Alexandre. Un vol. in-18. Paris, Paul Ollendorff, 1885. — Prix : 3 francs.

Le Sonneur de biniou est le héros du petit poème sur lequel s'ouvre le volume : berger, il aime la fille du riche fermier ; il devient fou le jour qu'elle épouse un cousin, qui, pour y exercer la médecine, est revenu au pays. Parce que le pays est celui des dolmens et des genêts, la Bretagne, ou parce que le vers du poète, en cette pièce du *Sonneur* et dans d'autres, ayant la simplicité de celui du chantre de *Marie*, exprime la même mélancolie ? Nous ne savons, toujours est-il qu'on ne peut lire les *Rêveries et Chansons* sans songer aux poésies de Brizeux. Le rapprochement ne doit être pour déplaire à M. André Alexandre.

F. G.

Le Dieu dans l'homme, par Jean Aicard. Un vol. in-12. Paris, Paul Ollendorff, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Sans doute, on peut trouver dans ce recueil quelques pièces dignes encore du poète qui célébra avec tant d'enthousiasme le Rhône et sa belle Provence, qui conta si gentiment les amours de *Miette* et de *Noré*, mais combien d'autres morceaux qui ont vraiment trop peu de mérite !

Les poesies philosophiques n'ont à peu près rien de poétique, et pour la philosophie qu'elles traduisent, elle est d'une banalité extrême.

Nous applaudissons, lisant ces vers :

... ta tâche vraie, ô poète,
N'est pas ta chanson la mieux faite,
C'est celle qui les rend meilleurs !

Garde de jouer à la rime,
Et d'oublier l'esprit sublime
Pour la lettre d'où naît la mort ;
Afin qu'on respecte le style,
Fais qu'à son heure il soit utile :
La parole est le pain du fort.

Oui, le poète a pour devoir de respecter son art; il doit s'appliquer à ne rien exprimer que la conscience la plus sévère ne puisse aimer de recueillir. M. Aicard dit bien la tâche vraie.

Cette tâche, il se l'est choisie, sans nul doute ; il n'a pas su la remplir.

La philosophie n'est pas système construit; il n'a pas compris la révolution chrétienne; il n'a pas distingué entre la justice et la charité, et il n'a pas défini cet idéal qu'il propose comme fin à poursuivre. Mais laissons cela de côté et ne regardons qu'à la façon dont il a exprimé ce qui lui a semblé être de vérité morale.

M. Aicard ne croit pas, nous en sommes assuré, que l'on pourrait écrire un poème à traduire en vers *le Traité de l'âme* d'Aristote ; il a fait pourtant comme s'il avait eu cette croyance : sans éprouver de grande émotion, ne ressentant guère que la seule satisfaction intellectuelle, il a versifié, disposant dans un certain ordre pour le besoin de la césure assez souvent, de la rime toujours, des mots dignes d'idées. Mais l'art poétique ne doit-il plus être, en même temps qu'une sorte de musique pour l'oreille, une sorte de peinture pour les yeux ? Matérialiste ou non, — et nous aimons mieux qu'il ne le soit pas, — si, par effort ou d'instinct, il ne s'adresse aux sens et ne recourt aux images, le poète n'est pas un poète, il est un versificateur.

Nous jugeons sévèrement l'œuvre nouvelle d'un esprit tout aimable ? Non. Nous rapportons ces derniers vers d'une pièce intitulée *la Postérité*.

. . le bon Jésus, voyant l homme égoïste
Ne se préoccuper que du temps qu'il existe,
Obtint, ayant prié le Père tout-puissant,
Que l homme, hélas ! marqué pour la mort en naissant,
Ne pût prévoir l'instant où finira sa vie,
Et depuis lors, mourant sur l'œuvre poursuivie,
Tout homme en lègue à tous la pensée et l'effort,
Et travaille en chantant, dans l'oubli de la mort.
Et chaque siècle fait plus belle la demeure
Dont les fils de nos fils jouiront en une heure :
Chaque homme sert en soi toute l'humanité,
Et l'œuvre d'un jour dure une immortalité.

Ces vers, — et nous ne les avons pas choisis à dessein ; il en est d'autres de cette valeur à presque toutes les pages du volume, — ces vers ne sont-ils pas pour confirmer pleinement le jugement que nous avons le regret de porter? F. G.

L'Adieu, par Ch. Calemard de la Fayette. Un vol. in-12. Paris, Hachette et Cie, édit., 1885. — Prix : 3 fr. 50.

La Muse de M. Calemard de la Fayette est essentiellement familiale. Elle lui souffle des vers honnêtes et honnêtement établis. La façon en retarde un peu ; les maîtres ciseleurs contemporains ont bien perfectionné l'instrument. Celui de M. Calemard de la Fayette date d'avant 1830. Il se contente de la cadence recommandée par Boileau et familière à Delille. On peut se placer sous un pire patronage. Toutefois donnons à l'auteur de *l'Adieu* cet éloge mérité que ses rimes dénotent un souci d'artiste.

Le volume est assez compact. *L'Adieu* se compose de poésies diverses, toutes empreintes d'un haut sentiment de la vertu et d'un grand respect des idées élevées. Puis viennent des fragments de traduction de Dante, qu'il est difficile d'apprécier exactement, la traduction étant entremêlée de vers et de prose ; et même la prose est aussi étendue que les vers. Plusieurs passages sont d'une belle énergie d'expression.

Enfin le livre a une troisième partie : ou drame, *Attila*.

L'auteur a voulu opposer l'esprit chrétien à l'instinct barbare, et son œuvre s'est posée dans son esprit par une scène entre Attila et le pape. On ne saurait nier de la grandeur et de la vigueur à plusieurs scènes. Quelques beaux vers éclatent en maint passage. Mais il faut convenir que l'intérêt dramatique est inegal, et que plus d'une fois on souffre des longueurs qui alourdissent et obscurcissent l'action.

En général, la langue de M. Calemard de la Fayette est nette, son vers aisé, ses couleurs sobres et ses images distinguées. Son volume est digne d'arrêter l'attention de ceux qui n'ont pas l'horreur systématique des vers. PZ.

Le Chemin des étoiles, par Armand Sylvestre. Un vol. in-18. Charpentier, édit. Paris, 1885. — Prix : 3 fr. 50.

Après avoir lu ce recueil semblable à un coffret débordant de bijoux, — en or et en doublé, en diamant et en strass, en pierres précieuses et en verroteries de toutes nuances, — après avoir joui de cette muse abondante et facile, gracieuse et fraîche, puis

par moment abandonnée et mal soignée, j'allais faire un grief à M. Armand Sylvestre des écarts facétieux qui l'éloignent de la poésie, qui plus que ses vers, j'en conviens, l'ont rendu populaire dans la clientèle du *Gil Blas ;* j'allais les lui reprocher comme une mauvaise habitude qui lui gâte le tour de main et l'amène à se contenter de formes communes, d'expressions vulgaires, de pensées sans prix et toutes choses vicieuses absolument contraires à la nature distinguée que révèlent la plupart de ses poésies. Mon réquisitoire s'est noyé dans l'encrier, quand au dernier feuillet du livre a surgi ce plaidoyer-sonnet :

Ma Défense.

Du rythme à la voix d'or uniquement épris,
Des lèvres seulement je lui fus infidèle,
Et la Muse a bien vu que, même éloigné d'elle,
A ses seules faveurs j'attachai quelque prix.

J'en sais qui cependant me tiennent en mépris
Pour avoir, du grand ciel descendant d'un coup d'aile,
Des vieux conteurs gaulois poursuivi le modèle :
J'en sais, mais n'en suis affligé ni surpris.

A ma feinte gaîté je trouve plus de charmes,
Puisqu'aux indifférents elle a caché mes larmes ;
Je porte leur dédain sur un front triomphant.

Car c'est pour ceux-là seuls que j'ai tenté d'écrire,
Qui savaient bien trouver même au fond de mon rire
L'idéal éperdu qui pleure et se défend.

Il ne s'agit pas d'éplucher ce sonnet : M. Armand Sylvestre sait bien qu'il n'est pas sans défaut; si je le lui prouvais, il répondrait qu'il *porte ma critique sur un front triomphant.* Mais entre nous je crois qu'il se gausse du naïf lecteur. Il y a de par le monde beaucoup de braves gens qui ont fait connaissance avec le commandant Laripète et le docteur Trousse-Cadet, et parmi eux bien peu pour qui M. Sylvestre ait écrit, selon sa déclaration. Il nous la baille belle, le joyeux conteur, à nous conter que l'idéal éperdu se défend au fond de son gros rire gaulois ! En tout cas, qu'il tienne ceci pour certain : je n'en connais pas qui aient su l'y trouver.

J'aime bien mieux aller chercher de jolis rythmes, des cascatelles de rimes, des gazouillements harmonieux d'oiseaux, dans les vers du *Chemin des étoiles.*

Sans doute, il ne se rencontre là aucun de ces coups de passion qui vous secouent le cœur, les grands amours et les grands désespoirs de M. Armand Sylvestre manquent de contagieux, parce qu'au fond ce sont plutôt des virtuosités de raffiné et de dilettante que des douleurs ou des joies profondément gravées dans l'âme. Mais il n'y a pas à s'en défendre; ces vers-là vous enveloppent comme une musique; tout le charme que peut avoir la parole en tant que parole et le vers en tant que rythme, ils l'ont.

Tenez, ce sonnet parisien, un des meilleurs du livre, parce qu'il a sa marque personnelle, sa circonstance, son lieu :

Parisienne.

Le ciseau du sculpteur que l'idéal tourmente
Dans le Paros sacré vous chercherait en vain,
Filles au souple corps habillé par Grévin,
En qui rien n'est, hélas ! qui n'attire et ne mente.

Vous avez la beauté périssable et charmante
Qui grise ainsi que fait le parfum d'un vieux vin,
Et rien n'évoque, en vous, le fantôme divin
De l'antique Vénus, de l'immortelle amante !

Et pourtant j'ai goûté parfois l'enchantement
De voir revivre en vous les fleurs de poésie
Qui s'appellent Glycère, Euryante, Aspasie.

Mais je n'ai jamais su quel mystère, un moment,
Fait parentes aussi, par des grâces lointaines,
Les filles de Montmartre et les filles d'Athènes.

Presque tous les morceaux du livre, aussi bien dans les *Adorations* que dans la *Chanson des jours* ou dans les dernières tendresses, presque tous sont courts, ayant jailli tout d'un coup — ou à peu près — de l'imagination si riche et si mobile du poète. Peut-être eût-il gagné à resserrer et à condenser le jet.

A certaines strophes on voit bien qu'il aurait la force de s'enfoncer plus avant dans le cœur au lieu de passer à fleur de peau. Par exemple une pièce intitulée *Cara Soboles* débute ainsi :

Sang latin, sang vermeil ! sang fait du sang des vignes !
Sang rouge et triomphant qui portes à la chair
L'ambre vivant des tons et la splendeur des lignes !
O sang de mes aïeux, doux, héroïque et cher !

Toi qui mets une fleur aux lèvres des pucelles
Quand le vent des baisers les contraint de s'ouvrir,
Et fais dans leurs yeux noirs monter des étincelles
Que la cendre des ans tente en vain de couvrir !
. . . .

C'est d'un beau mouvement, malgré le terme *pucelles* qui dépare et malgré ce dernier vers qui évoque l'idée des vieilles filles ; il semble que l'on s'enlève, qu'on va monter : hélas ! vous tournez la page et la pièce tourne court.

On ne m'ôtera pas de l'idée que nous n'avons pas encore goûté le Sylvestre du bon cru : tout le talent dépensé par l'aimable poète est la promesse éternellement renouvelée d'une œuvre de haute valeur. Belle Philis, ne nous laissez pas désespérer. PZ.

Le Poème de Job, par l'abbé J. Bernard de Montmélian (d'après le texte biblique). Couronné par l'Académie de Savoie. Paris, A. Lemerre, 1885. Un vol. in-18.

« Job commence le drame. Cet embryon est un colosse. Job commence le drame, et il y a quarante siècles de cela, par la mise en présence de Jéhovah et de Satan. » Ainsi parle, dans son livre intitulé *William Shakespeare,* l'homme du siècle, l'immortel qui hier prenait sa place au Panthéon. M. l'abbé J. Bernard de

Montmélian, après tant d'autres, a cédé à l'attrait qu'exerce cette œuvre tragique, et a voulu la traduire. Des chapitres du livre de Job il fait des chants, et il les rime avec un bonheur tel que l'Académie de Savoie lui a tressé des couronnes. La langue poétique, pour être en arrière de celle de Job, ne manque pas d'une certaine hardiesse, *exempli gratia* :

Mort-né, nul n'aurait vu mes traces sur la terre;
Mon pauvre être eût été comme s'il n'était pas,
Ne faisant que passer de la vulve au trépas.

Il pousse l'audace plus loin et brave, à l'occasion, le contre-sens. Au dernier verset du ch. XVI, Job dit (je cite la Vulgate, pour être à la portée de tous) :

Ecce enim breves anni transeunt, et semitam, per quam non revertar, ambulo.

L'abbé savoyard traduit sans hésiter :

Car je vais à la tombe attendre le réveil !

A propos de cette préoccupation qui veut voir dans les anciens livres hebreux, explicitement ou implicitement, la doctrine de l'immortalité de l'âme, je prendrai la liberté de signaler au nouveau traducteur de Job une discussion de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dont le compte rendu se trouve, non seulement dans les Mémoires de l'Académie, mais dans le *Moniteur universel* du 7 mars 1873. « M. Derambourg ne trouve ni la notion ni l'expression de l'immortalité dans les livres hébreux... M. Renan dit que *les Proverbes* et *Job* sont composés d'après une conception philosophique restée dans l'ignorance de l'immortalité de l'âme, ou qui s'en passe. Ce sont des tentatives pour expliquer le monde sans recourir à la pensée d'une existence ultérieure... L'idéal, pour l'homme de ces temps-là, était évidemment de parvenir à la plus extrême vieillesse, de vivre, dans toute la force du terme, à satiété. Arrivé au point où la vie devient une charge, la bonté de Dieu faisait de la mort un dernier bienfait... Saint Jean-Chrysostome a défini quelque part Job : un juste qui ne croit pas à la résurrection. Ou le livre de Job n'a aucun sens, ou bien il faut y voir un essai pour établir l'idée d'une sorte de providence matérielle indépendamment de tout recours à une autre vie. Au fond et avec les différences des formules, Job est déjà un précurseur de Kant. »

Mais M. l'abbé de Montmélian n'a point, à ce qu'il semble, de prétentions à l'exégèse. Il en a sans doute à la littérature; autrement, il n'eût ni écrit ni publié le poème qui nous occupe. Il est donc de mon devoir de renseigner le lecteur sur la valeur littéraire de ce poème. Je ne saurais mieux le faire qu'en transcrivant quelques passages de sa traduction. En voici :

Réponds-moi maintenant ! ajouta le Seigneur.
Je veux de t'écouter, Job, te faire l'honneur.
Il faut que le censeur de Jéhovah s'explique :
Qui dispute avec Dieu doit donner sa réplique.

Et ailleurs :

J'ai fait dès ma jeunesse un pacte avec mes yeux
Pour ne pas voir de vierge en mes rêves joyeux...

. . . .

Par une femme, un jour, si mon cœur fut séduit,
Aux portes d'un ami, si j'ai guetté la nuit,
Que mon épouse impure ouvre à d'autres sa couche,
Qu'elle soit le jouet de l'homme infâme et louche !

Je m'arrête. Il est des friandises qu'il faut savourer à petites doses, et lire un grand nombre de vers semblables, tant réjouissants soient-ils, pourrait bien finir par n'être plus amusant. B.-H. G.

Poésies d'un Inconnu, par Gaston Bastit. Paris, E. Giraud et Cie, 1885. Un vol. in-18.

L'inconnu qui nous livre ses poésies a bien de la bonté. Il est vrai que, les ayant écrites, il ne devait plus savoir qu'en faire, et rien n'était plus simple que de les offrir au public. L'auteur, dans de tels cas, n'en est pas plus pauvre, le public n'en est pas plus riche, et tout va comme si de rien n'était, car on ne compte pas l'embarras du critique obligé de donner son avis.

M. Gaston Bastit a publié dans cette collection de début des choses jolies, dont je lui fais mon compliment de grand cœur. *Sa Majesté Bébé* est d'un sentiment vrai et d'une exécution spirituelle :

Que maintenant les rois disparaissent... qu'importe?
Beaucoup de trônes sont tombés,
Mais la royauté n'est pas morte,
Puisqu'il nous reste les Bébés !

Rosette, d'un élan simple et vrai, a une fraîcheur gracieuse qui me charme. J'aime fort aussi, — moins cependant que ce qu'elles chantent, — ses trois pièces sur les vins de France, le bordeaux, près duquel « le nectar n'est que de la piquette, » le bourgogne, cette liqueur qui

Comme du vif-argent, dans les nerfs, dans le cœur,
Court, circule, frémit, et parfois rend vainqueur
Le poltron qu'elle ravigote !

et le champagne, auquel le poète assigne un rôle hautement honorable et patriotique, mais qui implique un bien grand sacrifice : Si l'Allemand revient, s'écrie-t-il,

... Fais ton devoir, ô vin français!
Grise, enivre, étourdis ces buveurs exotiques !
O bouteilles patriotiques,
Livrez-vous à tous leurs excès ;
Provoquez, déchaînez leurs passions mauvaises,
Allez ! tombez-leur dans les mains,
Et soyez les Judith françaises
De ces Holophernes germains !

Malheureusement, l'instrument de M. Gaston Bastit a d'autres notes qui n'ont pas le même agrément. La note sociale, merveilleusement faite pour apaiser

les convoitises et égaliser la satisfaction des appétits, comme on peut en juger :

Il est aussi des biens pour vous, les indigents !...
Vous avez le ciel bleu, les aurores vermeilles,
Les splendides midis, les soirs doux et charmants, etc.

Je doute que la plaisanterie soit goûtée de ceux à qui elle s'adresse; *le moindre grain de mil...;* mais passons. La note politique, qui chante

Celui qui dans l'épreuve accourut à notre aide,
Ce poète-soldat, c'est toi, Paul Déroulède !

et la mort du *petit prince* tombé sous l'*asségai* des Zoulous,

Là-bas, dans le ravin, parmi les hauts herbages;

ce qui fait éjaculer au poète cette prédiction inattendue :

L'Empire renaîtra plein de vie et d'orgueil !

La note mystique, comme dans *l'Amour conjugal* où l'on nous montre, reçue dans le ciel par sa femme qu'il a tuée sur terre,

L'âme d'un grand pécheur converti par l'amour.

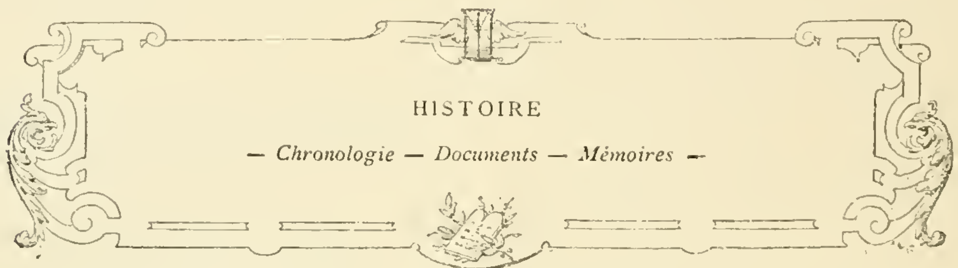
La note scientifique accompagnant des vers comme ceux-ci :

Le savant, de nos jours, avec un verre sonde
L'atome qui lui semble aux étoiles pareil;

et ailleurs :

Avec Claude Bernard, il scrute et vérifie
La machine animale...

Après ces quelques extraits, on pensera sans doute que la lyre de M. Gaston Bastit a une demi-douzaine de cordes de trop, et qu'elle gagnerait à n'en garder que deux ou trois. C'est déjà bien beau. Il y en a tant qui ne seraient bonnes qu'à briser sur la tête de ceux qui en jouent ! B.-H. G.



HISTOIRE

— *Chronologie* — *Documents* — *Mémoires* —

Origine de l'imprimerie à Paris, d'après des documents inédits, par M. Jules Philippe, député de la Haute-Savoie, vice-président de la Société Florimontane d'Annecy. Un vol. petit in-4°, Paris, Charavay frères.

L'ouvrage que vient de publier M. Jules Philippe mérite à tous égards l'attention des savants et des lettrés. L'auteur n'a négligé aucune source d'informations, et, toutes les bibliothèques lui ayant été ouvertes, depuis la Vaticane jusqu'à celle de l'Université de Bâle, en passant par celle de la rue Richelieu et le British Museum, sans oublier les bibliothèques de Vienne, de Venise et de Gotha, nous sommes fondé à croire que son travail, fruit d'un persévérant labeur, ne passera pas inaperçu. Édité avec soin par les frères Charavay et orné de précieux fac-similés, il se recommande également aux amateurs de beaux livres. Il en a été tiré un certain nombre d'exemplaires sur papier de luxe, dont 20 sur peau d'âne, et 50 sur beau papier de Hollande, que les amateurs se disputent déjà.

Les premiers établissements typographiques datent de 1457, et le premier livre imprimé dans notre langue sortit des presses de Cologne vers 1466; c'est le *Recueil des histoires de Troyes*, par Raoul Le Fèvre, chapelain du duc de Bourgogne, Philippe le Bon. Le roi Charles VII ne laissa pas, dit-on, de s'intéresser à l'invention de Gutenberg; mais Paris n'avait pas encore une imprimerie lorsque Fust y vint vendre ses bibles, au grand émoi des *librarii* et de leurs congénères. Cet honneur était réservé à deux dignitaires de la Sorbonne, Guillaume Fichet, originaire du Petit-Bornand en Savoie, et Jean Heynlin, du diocèse de Spire, en Allemagne; celui-ci plus connu en France sous le nom de *La Pierre* ou *de la Pierre.*

Parmi les historiens et les chroniqueurs, c'est à qui négligera de citer ces deux noms. Ainsi, Du Boulay, dans son *Histoire de l'Université de Paris*, non seulement ne fait point mention de la part que prirent G. Fichet et J. Heynlin à l'établissement du premier établissement typographique parisien, mais encore il se tait sur l'existence de cet atelier, et ne cite que les établissements qui lui furent postérieurs.

Et cependant, J. Heynlin et G. Fichet avaient obtenu de leurs collègues l'autorisation d'abriter sous le toit même de la Sorbonne l'atelier qu'ils projetaient de créer. Pourquoi, demande M. Jules Philippe, le *Registre original du Prieur*, entre autres, est-il resté muet sur une question aussi intéressante, tandis qu'il constate le moindre changement de chambre ou de cellule demandé par les élèves ou les maîtres? Nous inclinerions à penser avec lui que ce silence

général indique une opposition sourde à l'œuvre, ou une prudente réserve quant au résultat, peut-être encore la crainte d'une guerre avec les copistes, gens intraitables, paraît-il.

Plus tard, en effet, quoique l'imprimerie fût encore maudite par quelques-uns, les sorbonistes n'hésitèrent pas à proclamer la gloire qui revenait à leurs deux anciens confrères pour avoir doté Paris et la France de l'art civilisateur par excellence. C'est ainsi que Chevillier, sorboniste lui-même et bibliothécaire de la maison, s'écrie à la fin du XVIIe siècle, dans son étude sur l'*Origine de l'imprimerie à Paris* (1694), en parlant de J. Heynlin et de G. Fichet :

« Ce sont là les illustres autheurs de l'Imprimerie de Paris dont le premier établissement est dû au sage dessein qui en fut projeté et concerté dans la maison de Sorbonne, entre ces deux sçavants hommes, les premiers et les plus considérables de ce collège, dans la vuë d'un grand avantage pour les gens de lettres, et pour les écholiers de l'Université. »

L'autorisation obtenue, en 1470, il s'agissait de se procurer les ouvriers typographes. Ce fut Jean Heynlin, qui avait déjà vu fonctionner les presses de Mayence et de Bâle, qui se chargea naturellement de ce soin. A son appel accoururent de cette dernière ville Ulrich Gering, Michel Friburger et Martin Crantz ou Kranz. Les noms de ces trois prototypographes parisiens méritent d'être mentionnés; aussi bien le premier s'est-il illustré grandement comme chef d'atelier et maître imprimeur; homme lettré, du reste, puisqu'il avait pris le grade de bachelier ès arts en 1467 à l'Université de Bâle, où Jean Heynlin professait le réalisme.

Les premiers livres sortis de l'atelier de la Sorbonne sont signalés avec une grande précision par M. Jules Philippe, qui en indique quatre; à savoir d'abord, un volume intitulé *Gasparini pergamensis, clarissimi oratoris epistolarum liber*, de l'Italien Gasparino Barbizio, de Bergame, qui jouissait d'une grande réputation de grammairien; le second est un *Salluste*, contenant la *Conjuration de Catalina* et la *Guerre de Jugurtha;* le troisième est habituellement désigné sous ce titre : *Bessarionis episcopi sabinensis Niceni et Patriarcha constantinopolitani Orationes, de bello Turcis inferendo;* le quatrième enfin n'a pas de titre précis, mais on peut le désigner ainsi : *G. Ficheti rhetorici libri III*, soit un traité de rhétorique par G. Fichet.

Les *Epistolæ* de Gasparino sont précédées d'une lettre préface adressée par G. Fichet à J. Heynlin, et écrite dans une maîtresse langue; puis, à la fin du volume, viennent quatre distiques dont voici la traduction :

« Comme le soleil répand la lumière, toi, ville royale de Paris, nourrice des muses, tu verses la lumière sur le monde.

« Reçois, toi qui en es digne, cet art d'écrire presque divin qu'inventa l'Allemagne.

« Voici les premiers livres qu'a produits cette industrie sur la terre de France, et dans ta propre maison (de Sorbonne).

« Les maîtres Michel, Ulrich et Martin les ont imprimés et se préparent à en imprimer d'autres. »

Voilà les premiers livres imprimés sur la terre de France! Il y a aussi du courage dans ce cri de joie que pousse Guillaume Fichet; car voici la guerre déclarée aux copistes, et cette guerre sera longue, souvent sauvage de la part de ces derniers, qui voient d'ores et déjà leur cause perdue. C'est Heynlin qui revoit les textes sur les manuscrits, tandis que Fichet sert d'introducteur, outre qu'il est le conseiller, l'appui de la maison. M. Jules Philippe établit de la façon la plus péremptoire que ce premier livre des *Epistolæ* fut imprimé en cette même année 1470, à partir du 22 avril. Combien d'autres précieuses découvertes il a faites, que nous ne pouvons même pas indiquer dans cet article bibliographique!

A propos du volume des *Orationes*, de Bessarion, nous voyons avec quelle ardeur Guillaume Fichet avait embrassé la cause du cardinal dans la fameuse question d'une croisade contre les Turcs; celui-ci, appelé par celui-là, vint à Paris, vit le roi et échoua dans son entreprise. En butte dès lors aux attaques des jaloux, Fichet quitta brusquement la France et se rendit à Rome, où il conquit bientôt une situation brillante à la cour papale. Pendant ce temps, l'atelier de la Sorbonne avait disparu de l'illustre maison. Gering, Friburger et Crantz s'installèrent, à la fin de de 1472, dans la rue Saint-Jacques, à l'enseigne du *Soleil d'or*, où ils recommencèrent à imprimer pour leur propre compte.

Quant à Jean Heynlin, il retourna dans les pays allemands et se livra d'abord à la prédication; mais déjà fatigué, abreuvé d'amertumes, il s'enferma dans la Chartreuse de Bâle, où la mort le vint délivrer le 12 mars 1496. Il laissait à la Chartreuse toutes les richesses qu'il possédait, c'est-à-dire trois cents volumes qu'il avait apportés de Paris et dont on a retrouvé le catalogue; c'est la Bibliothèque de Bâle qui en a hérité.

Il faut savoir gré à M. Jules Philippe d'avoir si bien su glorifier ces deux grandes figures oubliées de Guillaume Fichet et de Jean Heynlin, auxquelles le plus noble des arts doit son premier fleuron en France.

Nous signalerons aux bibliophiles les seize clichés spécimens des caractères de l'atelier de Paris; les trois portraits (aussi clichés) de Gering, dont un inconnu jusqu'ici en France; cinq reproductions clichées de miniatures accompagnant des exemplaires d'éditions sortant de l'atelier et conservés, les uns au British Museum, les autres aux bibliothèques de Venise, Gotha, Rome. Enfin, le livre de M. Jules Philippe est terminé par un *index* des documents et ouvrages consultés; ce qui témoigne de l'extrême loyauté de l'écrivain, mêmement de la richesse de son savoir.

E. M.

Madame de Sévigné historien : *Le siècle et la cour de Louis XIV d'après Mme de Sévigné*, par F. Combes. Un vol. in-8°, Paris, librairie académique.

C'est une excellente idée qu'a eue M. F. Combes de réunir, de grouper pour nous les traits épars dans

les lettres de Mme de Sévigné, et à l'aide desquels on peut reconstituer, sinon tout le tableau de l'histoire du grand roi ou de sa cour, du moins certaines parties de ce tableau. Le travail paraît facile, et la recette, en théorie, est à la portée de tout le monde : prenez la table des noms dans l'excellente édition des Lettres, de la collection des Grands écrivains; d'année en année, vous suivrez les personnages qui vous intéressent. M. Combes nous aurait déjà rendu service en nous épargnant cette recherche; mais il a fait plus et mieux; il a dû parfois élaguer, et alors il a fait un choix heureux des détails les plus caractéristiques; d'ingénieux rapprochements lui ont permis de contrôler les dires de l'auteur; enfin il a relié tous ces extraits dans une exposition vive, animée, spirituelle, et dont la lecture est des plus agréables.

Je l'ai commencée et l'ai suivie tout d'une haleine, y trouvant grand plaisir et grand profit.

Dès le début de son premier chapitre, M. F. Combes nous dit : « Je rassemblerai les anecdotes et les récits, les réflexions de toutes sortes, les malices aussi, plus fréquentes que les compliments, et je les fixerai sur les personnages mis en scène, de manière que le portrait soit complet, et que les monographies qu'on ne soupçonnait point apparaissent dans leur saisissante réalité ». Peut-être s'est-il un peu exagéré le résultat de ses efforts; ce n'est point avec les éléments dont il pouvait disposer que l'on peut faire un portrait complet ni une monographie entière. Mais il a accentué certains traits, il a accusé certains reliefs, il a éclairé certaines parties obscures. On ne connaitrait suffisamment aucun des personnages qu'il met en scène si on ne le connaissait que par lui; mais, si on les connaît d'ailleurs, on les connaîtra beaucoup mieux, on conservera d'eux dans son souvenir une impression plus nette et plus saisissante. A défaut du portrait, on a la physionomie, telle que la voyait Mme de Sévigné, dont le regard est si juste d'ordinaire; cette physionomie est moins due à l'ensemble des traits qu'à un trait particulier, bien caractéristique : et c'est ici le lieu de rappeler ce joli mot de Mlle de Gournay : « Le soleil se voit tout entier dans une goutte d'eau. »

Dans les limites que je viens d'indiquer, on peut faire en toute assurance l'éloge du beau livre de M. Combes, nul n'y pourra contredire.

Après avoir rendu justice au rare mérite de l'ouvrage, je ne crois pas y porter atteinte en relevant, au courant de la plume, quelques points qui m'ont paru erronés ou douteux : c'est la meilleure garantie de mon impartialité. P. 22-23, M. Combes évalue 30,000 louis d'or à 600,000 francs : « Quand on parle absolument d'un louis, dit Furetière, on entend la pièce de 11 livres. » Il s'agit donc ici de 330,000 liv., représentant aujourd'hui de cinq à six fois la valeur de cette somme à l'époque dont il s'agit, soit de 1,650,000 à 1,980,000 francs de notre monnaie. P. 24. La Rochefoucauld, dit M. Combes, avait trois ou quatre enfants à la guerre. Était-il donc si difficile de préciser, sans s'en tenir à un enfant près? P. 29. Il semble qu'un petit-fils de La Rochefoucauld ait dérogé en épousant une fille de Louvois. Il aurait été bon, peut-être, de noter 1° que la sœur de celle-ci avait épousé déjà un Souvré qui valait un La Rochefoucauld; 2° que la sœur aînée de Louvois avait épousé le duc d'Aumont, égal des La Rochefoucauld; 3° que La Rochefoucauld avait accepté le mariage secret d'une de ses sœurs avec Gourville, son ami et ami des Condé, un ex-valet cependant. P. 57 et p. 97. Quintova, Nanteuillet; lisez : Quantova, Nantouillet, simples coquilles typographiques. — P. 209. «... suivis de la nourrice et d'une remueuse (berceuse). » La nourrice qui allaitait l'enfant avait aussi à le bercer et l'endormait aux contes de la Mère-l'Oie; la *remueuse* était chargée de changer ses langes, de le tenir propre; *remuer* signifiait *changer*, non *mettre* en mouvement. M. Chéreau, dans son édition de l'opuscule de Mme Bourgeois, sage-femme de Marie de Médicis, a commis la même erreur que M. Combes. — P. 219. Montpensier; lisez Montespan. — P. 267. « Bourdaloue et Boileau se ressemblaient (hum!) et ne s'assemblaient pas. » Mais si, ils s'assemblaient, et le verre en main. Voyez, dans Boileau, la « Chanson à boire faite à Basville, où étoit le P. Bourdaloue. » — P. 287. « Julie d'Angennes, marquise de Rambouillet... » lapsus; Mme de Rambouillet était née Julia Savelli, et sa fille, Julie d'Angennes, devient marquise de Montausier. — P. 316. Le nom de *Quantova* appliqué à Mme de Montespan est mal expliqué; il fait allusion à la passion de la favorite pour le jeu et à sa façon de demander, en italien : combien va, combien jouons-nous? — P. 326. M. Combes est-il bien sûr que Mme de Montespan ait donné au roi le goût des plaisirs intellectuels? Sans plus de raison, M. de Chantelauze, copiant Amédée Renée, en fait honneur à Marie Mancini. Je soupçonne qu'ils ont tort l'un et l'autre. — P. 357. M. Combes écrit : « Molière dut à ce prince éclairé (Louis XIV) d'être inhumé en terre sainte, contrairement aux usages du temps sur la sépulture des comédiens » : c'est là une erreur; les comédiens n'étaient pas excommuniés, puisqu'ils pouvaient être parrains, se marier à l'église, communier, et, après confession, être inhumés non seulement en terre sainte, mais même dans les églises; quant à Molière, mort sans confession, il a obtenu la sépulture ecclésiastique dès qu'une enquête, qui peut-être aurait été faite sans l'intervention de Louis XIV, et peut-être n'a été faite que par son ordre, eût démontré qu'il avait demandé un prêtre pour se confesser.

Après ces critiques et ces objections, si je persiste à dire que l'ouvrage de M. Combes est d'un haut intérêt, je crois avoir quelque peu droit à la confiance du lecteur.

CH. L. L.

François Miron et l'administration municipale de Paris sous Henri IV, de 1604 à 1606, par A. Miron de l'Espinay. Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1885, 1 vol. in-8°.

On se tromperait si, sur la foi du titre, on croyait ne trouver ici qu'un détail de l'administration de

François Miron pendant ses deux années d'office comme prévôt de Paris. C'est une étude complète sur le grand magistrat parisien et sur l'histoire municipale de Paris à son époque, que M. A. Miron de l'Espinay nous offre. On ne peut que lui savoir gré de tenir plus qu'il ne promet. Les rapports de la magistrature avec la Ligue, la mort de Henri III, les négociations de Henri IV pour recouvrer Paris, les fonctions de lieutenant civil et les actes de François Miron pendant tout le temps qu'il tint cette charge, le procès de Biron, l'attentat de Châtel avec le curieux épisode de la colonne commémorative plus tard détruite, à l'indignation du populaire, et remplacée par une fontaine, l'organisation des corps de métiers, l'élection de Miron comme prévôt des marchands avec des renseignements abondants sur l'origine et la nature de cette magistrature, ainsi que sur les rouages fonctionnant sous elle, échevins, conseillers et officiers de ville, les questions intéressant la vie commune de Paris, finances, commerce, industrie, bâtiments, voirie, rentes de l'hôtel de ville, solennités et fêtes publiques, police, théâtre, fondations charitables, tout a sa place dans ce livre intéressant et bourré de choses. Ce n'est pas que l'on doive s'attendre à des révélations et à des découvertes. Les travaux spéciaux des historiens qui, depuis le commencement du siècle, ont pris à tâche de fouiller nos antiquités nationales mettent en pleine lumière l'organisation et la vie municipale de Paris aux différentes périodes de la monarchie. Mais le commun des lecteurs ne va guère chercher dans de tels travaux ses informations, et, il faut bien le dire, un grand nombre d'écrivains, — d'ailleurs pleins de qualités, — lorsqu'ils abordent une figure historique, font comme le commun des lecteurs, et, se contentant de reproduire des linéaments et des surfaces sans connaître les muscles et l'ossature qui les soutiennent, produisent ce qu'on appelle dans les ateliers un bonhomme plein de son. C'est une belle et bonne figure en chair et en os que nous présente M. A. Miron de l'Espinay, où les dessous s'accusent et font saillie, comme, dans la nature, chez les êtres robustes et agissants. Des pièces justificatives, en nombre considérable, et dont la plupart sont fort curieuses, ajoutent à l'intérêt du récit et remettent au jour pour tout le monde des opuscules et des documents connus des seuls érudits. La mort de Miron suscita toute une série de pièces funèbres, en vers et en prose, qui sont rapportées dans cet appendice. De l'une d'elles, — des ïambes, s'il vous plaît, — imprimée à Paris, chez Nicolas Barboté, demeurant rue de Marivanet, à l'image Nostre Dame, près Saint-Jacques-la-Boucherie, sans nom d'auteur, — je détache ces vers où la douleur de l'anonyme me semble s'exhaler d'une réjouissante façon :

Ma voix, comme les cris qui partent de l'Averne,
A perdu ses zéphyrs,
Et mon cœur outragé ressemble une caverne
De vents et de soupirs.

Ce livre a trop de valeur pour que je lui épargne la critique. Le chapitre sur la correspondance prétendue entre Henri IV et Miron, où celui-ci expose, en un style de polémiste contemporain à peine déguisé sous l'orthographe des mots, les doctrines de la sociologie moderne, ne me satisfait guère. L'auteur n'y prend point parti et a l'air de croire que ces missives sont authentiques sans l'être, ce qui paraît aux gens simples de conciliation difficile.

M. Miron de l'Espinay, descendant, si je le comprends bien, de François Miron dont il raconte l'histoire, est légitimiste et catholique. Il en a bien le droit, et, si ces deux conceptions, légitimité et catholicisme, sont suffisantes à son esprit, je l'en félicite de tout mon cœur, non sans l'envie secrète que l'on porte à ceux qui savent se contenter de peu. Mais son livre gagne-t-il à refléter vivement, comme il le fait, cet état de son esprit ? Je suis d'avis qu'il y perd. Qu'ont à faire, par exemple, avec la vie de François Miron et avec l'administration municipale du XVIe et du XVIIe siècle, les racontars d'un journal sur les communards de Lausanne à propos d'une explosion de gaz ? Et, lorsqu'il a dit que François Miron eut de pompeuses funérailles, « avec le majestueux appareil du culte », n'est-il pas d'un goût douteux d'ajouter cette note : « On n'était pas encore au degré de civilisation nécessaire pour que le premier magistrat de la ville se fît enfouir, comme M. Hérold en 1881 » ?

Ce sont là des taches que l'on verrait disparaître avec plaisir d'une œuvre consciencieuse et instructive qui restera comme une des meilleures monographies historiques de notre temps. B.-H.-G.

Manuel d'Archéologie. — La vie antique des Grecs et des Romains, d'après la quatrième édition de E. Guhl et W. Koner. Traduction faite par M. F. Trawinski, sous-chef au ministère de l'instruction publique, — revue par M. O. Riemann, maître de conférences à l'École normale supérieure, précédée d'une Introduction par M. Albert Dumont, membre de l'Institut. Deuxième partie : *la Vie des Romains*. Ouvrage orné de 530 gravures. Paris, J. Rothschild, éditeur, 1885, in-8° de VIII-540 pages.

En présentant à nos lecteurs, il y a plus d'une année, la première partie de cet ouvrage, contenant *la Vie des Grecs*, nous avons dit tout le bien que nous pensions de cet excellent Manuel; pour faire connaître notre sentiment sur la deuxième partie qui nous est offerte maintenant, il nous suffira de réitérer les éloges que nous adressions jadis à MM. Trawinski et Riemann. — Cette seconde partie, en effet, ne le cède en rien à la première; le traducteur et l'annotateur y ont apporté les mêmes soins, le même zèle et la même clarté. Rappelons d'ailleurs qu'ils n'ont pas simplement fait œuvre de traducteurs; bien que suivant pas à pas la rédaction des auteurs allemands, ils ont, l'un et l'autre, ajouté une note très personnelle à l'ouvrage de MM. E. Guhl et W. Koner. C'est ainsi que M. Trawinski, tout en respectant scrupuleusement le sens de ses auteurs, s'est efforcé de faire une traduction qui ne sentît pas trop la sécheresse du

texte original et d'imprimer à son travail une forme moins aride, plus souple, plus attrayante, plus littéraire, en un mot, que celle du manuel allemand. De son côté, M. Riemann a fort judicieusement remanié les subdivisions, sections, paragraphes, etc. du livre primitif et y a répandu maintes notes concises et instructives complétant très utilement cet important ouvrage.

La Vie des Romains est divisée en dix-sept chapitres correspondant à peu près exactement à ceux de *la Vie des Grecs*. A défaut d'une analyse qui prendrait trop de place, bornons-nous à énumérer les principaux objets qu'ils embrassent ; ce sont : le Culte et les Temples romains ;— les abords des Temples ; — les Constructions d'utilité publque ; — la Maison romaine ; — les Tombeaux, les monuments funéraires et commémoratifs ; — les Thermes ; — les Lieux publics de réunion et de divertissement ; — le Mobilier : — les Vases et les Ustensiles ; — l'Ornementation des maisons ; — le Costume ; — les Repas, les Bains, les Jeux ; — les Esclaves et les différents métiers ; — la Vie religieuse ; — les Jeux et divertissements publics ; — la Vie militaire ; — la Mort et les Funérailles.

Cette simple nomenclature suffit pour faire bien comprendre que le volume que nous examinons renferme le cycle complet de toutes les phases et de tous les incidents de la vie publique et privée des Romains ; mais ce dont elle ne peut donner une idée suffisante, c'est la multiplicité même des objets qui y sont décrits, et, pour la plupart, figurés à l'aide du dessin. On ne peut s'en rendre compte qu'en feuilletant l'ouvrage, ou mieux encore, en parcourant l'excellente *Table alphabétique générale des illustrations, des matières, des noms*, que M. Trawinski a eu l'heureuse inspiration et le courage de rédiger, pour la joindre à son second volume. Cette table, qui comprend toutes les matières traitées dans les deux parties de sa traduction, ne renferme pas moins de deux mille trois cents mots grecs, latins et français. C'est un véritable lexique et le meilleur complément que l'on puisse souhaiter de nos dictionnaires classiques. Grâce à ce précieux index, l'étudiant, le lettré, l'artiste, l'architecte, l'archéologue peuvent en un moment être renseignés sur la valeur d'un terme dont la signification leur échappe et dont, le plus souvent, la définition est complétée par le dessin de l'objet qu'il désigne.

En somme, nous n'hésitons point à prédire un grand succès à cet excellent manuel, dont nous devons la traduction aux consciencieux efforts de M. Trawinski, traduction qui, soit dit en passant, ne lui a pas coûté moins de quinze mois d'un travail opiniâtre. Cet ouvrage, en effet, s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la vie antique et à cette belle littérature que nous ont léguée les Romains et les Grecs. Enfin, et ce n'est pas son moindre mérite, c'est vraiment un livre *classique* dans toute l'acception du mot, qui a l'avantage de pouvoir être mis entre toutes les mains, même dans celles des jeunes gens, qui n'y trouveront point de ces indications indiscrètes et scabreuses, utiles seulement aux doctes commentateurs d'Aristophane, de Martial, de Pétrone et de tous autres *scriptores erotici*. PHIL. MIN.

Histoire d'un parti. — Les Cinq sous l'Empire, 1857-1860, par ALFRED DARIMON, ancien député de la Seine. Un vol. in-18. Paris, 1885. E. Dentu.

L'*Histoire des Cinq* racontée par l'un d'eux va retrouver, sous la forme du livre, le succès de curiosité qui l'accueillit lorsqu'elle parut dans le *Figaro*. Ce serait faire injure au lecteur français que d'avoir la prétention de lui apprendre ce que furent « les Cinq ». Mais pour nos abonnés étrangers peut-être n'est-il pas inutile de dire que les Cinq constituèrent pendant quatre ans toute la représentation au Corps législatif de l'opposition républicaine au régime impérial. Jusqu'en 1857, le parti démocratique s'était tenu à l'écart dans les élections. C'est alors qu'il prit part à la lutte en se décidant à prêter le serment de fidélité au souverain. Les événements ont prouvé que la tactique était habile. L'action des Cinq réveilla les premières espérances des agitateurs et, d'autre part, contribua certainement à l'abandon que fit l'Empire, en 1860, de la dictature qu'il avait exercée jusque-là. Le décret du 24 novembre est le point de départ d'une ère nouvelle, dit M. Darimon : « L'Empire autoritaire est fini, c'est l'Empire libéral qui commence. » La phrase pouvait être allégée. Peu d'hommes politiques au moment s'y trompèrent. Le 24 novembre 1860, M. Darimon eût pu dire : « L'Empire est fini, c'est la République qui commence. »

Cette *Histoire d'un parti* est écrite par un honnête homme qui est aussi un homme d'esprit. Tous les témoins de la résistance des Cinq à l'Empire et à leur propre parti, qui ne leur ménageait pas les amertumes, en liront les chapitres avec une curiosité toujours satisfaite par l'abondance des renseignements et la clarté qui préside à l'exposition des faits. Le philosophe y puiserait, s'il était nécessaire, un redoublement d'aversion pour la vie politique, qui peut conduire des hommes — et de braves gens au fond — aux platitudes, aux reniements, aux lâchetés, comme aux habiletés dont le livre de M. Darimon cite maint exemple. E. C.

Histoire du Parlement de Toulouse, par M. DUBÉDAT, ancien conseiller à la cour de Toulouse Paris, librairie nouvelle de droit et de jurisprudence, Arthur Rousseau, éditeur, 1885, 2 vol. in-8°.

« Là où quatre avocats d'à présent ont mordu, il ne reste guère que la gangrène », écrit quelque part Alexandre Dumas. Ainsi ont fait, ou à peu près, les parlements de l'ancien régime. Ils ont laissé de mauvais souvenirs. Inventés par les juristes du moyen âge contre le régime féodal et la juridiction ecclésiastique, ils ont rempli leurs offices. En matière politique et civile, ils ont détruit la coutume et le principe d'hérédité, pas au point d'interrompre la vie sociale, mais dans la mesure où ils ont pu ; au point

de vue religieux, ils ont extrait aussi ce qu'ils ont pu de christianisme de la circulation. Ils l'ont fait au nom du droit romain vaincu par l'Évangile, et au nom du césarisme vaincu par la réaction violente du principe d'hérédité contre le régime électoral. L'action que les parlements ont exercée dans ce double sens fut à moitié anonyme et inconsciente. Ils sont le signe visible d'une révolution accomplie dans les mœurs. Celui de Toulouse est au premier rang dans cette œuvre d'agression contre l'hérédité politique et la juridiction ecclésiastique. Son origine le dit assez : il fut créé par Philippe le Bel, le destructeur des Templiers, et au moment de sa querelle avec Boniface VIII, et en vue de résister aux agissements du pape en Languedoc (1303).

Ce sont là des considérations dans lesquelles M. Dubédat n'entre point. Il a été magistrat, conseiller à la cour de Toulouse. Le passé judiciaire de Toulouse l'intéresse, on le conçoit et on l'approuve. Il aime sa profession de magistrat et il désire l'honorer dans la personne de ceux qui l'ont précédé au parlement de Toulouse. Aussi a-t-il voulu réaliser un vœu émis à la veille de la destruction des parlements par le procureur général Joly de Fleury, qui écrivait à M. de Caraman, président à mortier au parlement de Toulouse : « On oublie trop le passé. Pourquoi n'a-t-on pas encore publié une histoire de votre parlement ? A votre cour, je connais des magistrats comme MM. de Rességuier, de Cambon, d'Aguin, de Catellan, de Pibrac, d'Aigues-Vives et d'Avisar qui pourraient retracer le récit de tant d'événements si importants et si intéressants pour la province du Languedoc et pour le royaume tout entier. Dites-leur d'y travailler; la vieillesse arrive vite; c'est une voyageuse de nuit qui marche sans s'arrêter. Je voudrais bien lire un pareil livre avant de mourir. » La satisfaction que Joly de Fleury n'a pas eue, les magistrats du Midi et d'ailleurs l'auront désormais. M. Dubédat a hésité. Ce n'était pas une tâche d'un jour à entreprendre. Enfin il s'y est résolu. Les habitudes de toute sa vie ont trouvé une satisfaction légitime. L'histoire est d'ailleurs, si spéciale qu'elle soit, une noble manière d'occuper son loisir. Donc, il s'est décidé à « réveiller et ranimer aux clartés de la vie les parlementaires de ce second et glorieux parlement de France, ensevelis dans les plis de leurs robes, et à secouer la poussière qui couvre leurs traditions, leurs nobles travaux, leurs disputes sans cesse renaissantes, leurs triomphes et leurs défaites, leurs malheurs et leurs vertus. »

M. Dubédat se plaint qu'il y ait des temps où il est imprudent de chercher la vérité et de la dire aux hommes. Sans doute, et le nôtre est particulièrement dans ce cas. On l'accuse d'être bête, livré à des appétits grossiers et aux marchands d'orviétan, qui ont cultivé l'art de flatter ces appétits grossiers d'une manière fructueuse. Il est bien possible qu'on n'ait pas tort. Mais on peut lui raconter l'histoire du parlement de Toulouse sans qu'il se fâche. Il lit peu ; le journal, le roman et le théâtre font à peu près toute sa littérature. Ce n'est pas à lui d'ailleurs que s'adresse l'histoire du parlement de Toulouse, mais aux gens de robe, à ceux d'aujourd'hui et à ceux qui viendront plus tard. Le parlement de Toulouse avait une physionomie particulière. Comme le dit fort bien M. Dubédat, « il formait toute une société embrassant des légions de magistrats, d'avocats, de procureurs, de greffiers, d'huissiers, de clercs de la basoche, d'officiers de robe longue et de robe courte », une armée de chats fourrés, comme dirait Rabelais. C'est donc une histoire spéciale, destinée à un monde spécial. « Au parlement de Toulouse, cette vraie patrie des hommes de robe, dit M. Dubédat, rayonnait un foyer d'intelligence et d'éloquence. » On y était en effet intelligent, éloquent aussi. C'était un foyer où les gens de loi se chauffaient. Il éclairait « d'une chaude lumière le souvenir de leurs aïeux, le berceau de leurs enfants, les luttes et les espérances de leur vie ». C'étaient les plaideurs qui mettaient du bois dans l'âtre. Au XVe siècle, le cordelier Olivier Maillard, prêchant dans une église de Toulouse, disait à son auditoire : « Dans une ville de ce royaume vivaient des avocats bons amis et bons compères. Un homme vint trouver l'un d'eux et lui dit : Maître, j'ai un procès, et, s'il vous plaît, vous serez mon avocat. L'avocat répondit : Je le veux bien. Deux heures après, l'autre partie, bien plus riche que le bonhomme, se présente et dit : Maître, j'ai un procès contre un paysan, je vous prie de le plaider pour moi. L'avocat répondit : Je le veux bien. Le jour de l'audience, le pauvre paysan arrive et dit à l'avocat : C'est aujourd'hui qu'on doit me juger, et, s'il vous plaît, vous parlerez pour moi. Mon ami, répondit l'avocat, quand vous êtes déjà venu, je n'ai pu vous entretenir de votre procès, par suite de mes nombreuses occupations, mais j'ai songé à votre affaire. Or je ne puis être votre avocat, parce que je suis l'avocat de la partie adverse, mais je vous donnerai pour avocat un homme honnête auquel j'écrirai à cet effet. — Bien, mon maître, repondit le paysan, je vous en rends grâce. Et l'avocat écrivit dans ces termes à son compère : Mon compère, deux chapons gras sont venus à moi, j'ai pris le plus gras et je vous envoie l'autre. Plumez-le de votre côté, et, de mon côté, je plumerai le mien. » Olivier Maillard était, sans s'en douter, l'interprète des rancunes de l'Église et du monde féodal contre les parlements, qui avaient dès lors dépouillé la civilisation rurale au profit de la civilisation urbaine. *Domine, libera nos a justitia*, disaient les litanies des Cordeliers. M. Dubédat, qui est pacifique et ami de son sujet, comme il convient à quelqu'un qui veut l'entendre, n'appuie guère sur ce côté de la question, mais ce côté ressort suffisamment de son récit. Il est impartial, d'humeur conciliante, plus disposé à louer qu'à médire des hommes et des choses, et il y a vraiment de quoi lui en savoir gré à cette heure de dénigrement universel, mais il a une haute opinion de la justice : « Les hommes disparaissent, écrit-il, les monarchies et les démocraties tombent ; les réformes impures s'affaissent d'elles-mêmes : seule la grande et véritable justice ne meurt pas. » Laquelle ? Ce sont les mœurs qui la font. « J'ai

passé longtemps de ma vie, dit Pascal, en croyant qu'il y avait une justice, et, en cela, je ne me trompois pas, car il y en a une, selon que Dieu nous l'a voulu révéler. Mais je ne le prenois pas ainsi et c'est en quoi je me trompois, car je croyois que notre justice étoit essentiellement juste et que j'avois de quoi la connoître et en juger. Mais je me suis trouvé tant de fois en faute de jugement droit, qu'enfin je suis entré en défiance de moi et puis des autres. J'ai vu tous les pays et tous les hommes changeants; et ainsi après bien des changements de jugement touchant la véritable justice, j'ai connu que notre nature n'étoit qu'un continuel changement, et je n'ai plus changé depuis, et si je changeois, je confirmerois mon opinion. »

C'est l'impression qui reste également de la lecture de l'*Histoire du Parlement de Toulouse*, mais M. Dubédat a jeté là-dessus la paix de sa conscience. « Je ne puis dire, écrit-il, les joies intérieures qu'on éprouve à revoir de près et sous leur rayon ces austères et souriantes figures de parlementaires en robe de pourpre et en manteau d'hermine. » A distance, les passions et les intérêts qui les agitaient ont disparu, et on partage la satisfaction de M. Dubédat.

L. D.



Figaro-Salon, par ALBERT WOLFF, 5 fascicules in-folio parus. 1 fr. 50 chaque. Paris, Bossod et Valadon et Ludovic Baschet.

Nous ne signalerons point cet ouvrage au point de vue du texte. Le critique de ce Salon, M. Albert Wolff, est généralement connu de tous nos lecteurs et son opinion est assez personnelle pour qu'on ne la discute point. Ce qui nous intéresse au premier chef dans cette belle publication à bon marché, c'est le progrès étonnant, le résultat merveilleux auquel les éditeurs viennent d'atteindre dans leurs procédés de reproduction en relief. Jamais la typogravure n'avait été portée jusqu'ici à cette fidélité de reproduction et à cette netteté de rendu. Les éditeurs ont laissé bien loin derrière eux les Anglais et les Américains, qui cependant ont réalisé des prodiges dans cet art de la zincographie.

Ici, il faut le dire, pour qui connaît le métier, c'est un éblouissement; jamais les bois les plus fins et des meilleures époques n'ont donné des gravures aussi exquises de modelé, d'harmonie et de brillant que celles que nous présentent MM. Boussod et Valadon, successeurs de Goupil. Ce sont les tableaux mêmes aussi fidèlement exprimés que par la plus belle héliogravure en creux; toutes les œuvres remarquables du dernier Salon figurent dans cet Album, tirées en différents tons appropriés au sujet. L'impression est faite par Lahure sur beau vélin glacé. Et cette excellente maison peut être fière de son œuvre; il est matériellement impossible d'aller au delà dans la beauté du tirage. Avec des publications de cette nature, il n'est point permis de regretter les temps passés; elles nous annoncent au contraire une ère nouvelle, de somptueux et séduisants volumes mis à la portée de tous par l'excellence des procédés. O. U.

PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE

Rien ne semble devoir arrêter aujourd'hui le mouvement de la librairie de luxe; le temps d'arrêt, qui était si sensible il y a quelques années encore aux approches des mois d'été, tend même à disparaître, et la poussée des livres brave les ardeurs du soleil et l'indifférence publique assez manifeste en cette saison de l'année. M. M.-A. Martin et V. Hubert, de Londres, viennent de mettre en vente une nouvelle édition du beau roman d'Hector France, **l'Amour au pays bleu**, dont nous avons vanté la haute valeur litteraire lors de son apparition à la librairie Lemerre en 1881. *L'Amour au pays bleu*, ce livre ardent et qui exprime toutes les passions du désert, vient à son heure de soleil, dans la nouvelle forme de son renouveau; il est illustré d'une intéressante eau-forte de Ballin, tirée sur japon, d'après un dessin à la plume de Godefroy Durand. Ce livre, de format in-18, edité à 5 francs, est imprimé en Belgique avec une certaine recherche de luxe, et mérite d'être acquis par tous ceux qui n'ont pu se procurer l'édition originale parue... passage des Parnassiens.

*
* *

Les Poèmes de la Libellule, traduits du japonais, d'après la version littérale de M. Saionzi, par Mme Judith Gautier, apparaissent également à l'époque favorable, au milieu des fleurs et des parfums de

l'été. — C'est un volume in-4°, largement illustré par le peintre japonais Yamamoto, gravé et imprimé en couleur par Gillot sur papier du Japon, et tiré à 800 exemplaires au prix de 50 francs, plus 20 exemplaires speciaux, enrichis d'un autographe de l'auteur, Mme Judith Gautier, retouchés à l'aquarelle par l'artiste et enrichis d'une composition nouvelle originale. Ces 20 exemplaires à 200 francs sont livrés brochés, dans une enveloppe en bois naturel, nouée par des rubans et décorée par Yamamoto.

On voit que le volume se présente bien, mais c'est un émerveillement pour qui l'ouvre ; il est difficile d'imaginer plus de fantaisie et de concevoir livre plus original. Le texte comprend à chaque page un petit quintil gracieusement rimé et qui fait à peine tache au milieu d'une illustration étourdissante qui traverse les marges, sillonne la page, la teinte ou l'irradie. Ce sont des envolées de libellules, de cigognes ou de chauves-souris, des paysages lunaires, des sources, des cascades, des oiseaux gazouillants, des touffes de bambous, jetés avec profusion dans la perspective des Japonais ; le tout imprimé en divers tons fondus et très harmonieux.

Le seul reproche que je ferai aux éditeurs, c'est d'avoir répété trop souvent les mêmes motifs dans des tonalités différentes; on est ébloui par la disposition générale de la mise en pages, puis tout à coup la monotonie arrive, car on retrouve jusqu'à trois fois une même décoration qui devrait être unique. Ce livre est tout à l'honneur du peintre et des graveurs imprimeurs. M. Gillot nous a montré dans cet ouvrage quels remarquables effets on peut tirer de la chromotypographie, au point où cet art est parvenu aujourd'hui; il prouve au public que la science réelle de cette combinaison de gravures en relief repérées consiste dans l'éclat sourd des tons, dans les gris bleus et les bistres à peine relevés par un accent de rouge ou de jaune. La gravure en couleur ne saurait exister que dans ces demi-teintes caressantes, autrement on n'obtient que des colorations d'Épinal, qui peuvent séduire les masses, mais qui n'auront jamais les suffrages des vrais connaisseurs ni des artistes.

Les Poëmes de la Libellule forment un de ces livres-albums exquis, dont on aime à feuilleter les pages sur une table chargée de bibelots d'art, au milieu d'un salon où foisonne le japonisme.

*
* *

La librairie Quantin a publié récemment, au nombre très restreint de 300 exemplaires numérotés (50 sur papier du Japon, 100 sur whatman et 150 sur papier de Hollande) une magistrale édition de **le Pape**, de Victor Hugo, avec 21 compositions dessinées et gravées par Jean-Paul Laurens.

Ce beau volume, de format in-4°, est composé en caractères Didot neufs et somptueusement imprimé; jamais peut-être la maison Quantin n'a fait *typographiquement* un plus beau livre, mais ce qui donne une valeur inappréciable à cette édition du chef-d'œuvre de Victor Hugo, ce sont les merveilleuses compositions de M. J.-P. Laurens.

Ce maître peintre a tenu, pour la première fois croyons-nous, à interpréter lui-même ses dessins, et il a réussi mieux qu'on ne pouvait l'espérer. Les 21 eaux-fortes de cet ouvrage, largement traitées, sont des œuvres d'art véritables. L'artiste a voulu se servir de l'eau-forte pure; il a fortement mordu ses cuivres et ne les a retouchés ni au burin ni à la pointe. Toutes ses planches sont traitées en larges croquis; on y sent la main puissante d'un grand artiste qui se sert d'une manière infaillible de sa pointe comme de son crayon. Voilà une illustration à la hauteur de l'œuvre qu'elle interprète. Le *Pape*, de M. J.-P. Laurens, semble surhumain comme le souverain pontife conçu par l'immortel poète. Partout, dans ces eaux-fortes si personnelles, il apparaît, le geste ample, colossal, l'œil illuminé, entraînant les hommes et les idées, semblables à cette *Marseillaise* de Rude, qui attire et électrise les âmes.

Il serait fâcheux que cette édition du *Pape* ne fût pas appréciée des bibliophiles dilettantes. C'est, à vrai dire, un livre d'une haute expression d'art et d'une incomparable valeur, qui dépasse à lui seul le pseudo-monument national qu'on prétend élever à la gloire de Victor Hugo et dont nous constations, le mois dernier, les défectuosités sans nombre et le mauvais ton général.

*
* *

La **Petite Bibliothèque littéraire** elzévirienne de Lemerre, qui comprend déjà la plupart des œuvres contemporaines, prosateurs et poètes, et dont chaque volume publié à 5 et 6 francs est destiné à acquérir une certaine rareté, vient de s'augmenter de divers ouvrages.

Dans les *œuvres complètes d'Alfred de Vigny*, il faut signaler le **Journal d'un Poète**, recueilli et publié sur les notes intimes d'Alfred de Vigny, par Louis Ratisbonne. — Dans la série des *œuvres de Paul de Musset*, le fameux livre de fraternelle défense **Lui et Elle**. Dans la collection des Léon Cladel : **Celui de la Croix aux bœufs**, un des meilleurs romans du fougueux Méridional ; dans la bibliothèque du maître Alphonse Daudet, deux volumes réunis en une seule édition définitive : **les Femmes d'artistes, Robert Helmont, Études et Paysages.** Enfin, côté du Parnasse, le premier volume complet des *Œuvres de Paul Bourget*, comprenant les poésies de 1872 à 1876 : **Au bord de la mer, la Vie inquiète** et **les Petits Poëmes.** Ce livre est illustré d'un fin portrait à l'eau-forte du jeune poète et romancier récemment créé chevalier de la Légion d'honneur. Heureux Bourget !

*
* *

La *Petite Bibliothèque artistique*, une des plus importantes collections de la Librairie des Bibliophiles, est toujours à cette librairie celle qui attire le plus les amateurs. Publiée dans de belles conditions de luxe typographique, elle a pour collaborateurs des peintres comme Jules Worms, Ch. Delort, Édouard de Beaumont, Edmond Morin, des graveurs comme

Hédouin, Flameng, Boilvin, Laguillermie, et forme ainsi un véritable musée de la gravure contemporaine.

Cette précieuse collection, déjà si riche en œuvres de toute sorte, vient de s'augmenter des **Contes de La Fontaine,** publiés en 2 volumes, avec une preface du tant regretté bibliophile Jacob.

Les dessins de cette édition sont dus au talent éminemment gracieux d'Édouard de Beaumont. Il est difficile de rendre avec plus d'esprit et de mesure qu'il ne l'a fait les sujets, parfois si difficiles à traiter, que présentent les Contes de notre grand fabuliste. Les compositions d'Édouard de Beaumont ont été gravées à la perfection par Boilvin, et la réunion de ces deux artistes a produit une suite de planches fort remarquables, qui peuvent soutenir la comparaison avec les œuvres analogues les mieux réussies du XVIIIe siècle.

M. E. de Beaumont est un blond dans le dessin, M. Boilvin un blond dans la gravure : ce mariage de ces deux talents essentiellements faits l'un pour l'autre ne pouvait donner qu'un résultat des plus gracieux.

Nous ferons un tantinet la guerre à l'éditeur cependant, pour ne s'être pas affranchi de la singulière routine qui place éternellement l'illustration des *Contes de La Fontaine* dans le décor, l'époque et le *nu* du XVIIIe siècle, car le *nu* même marque son temps. Depuis Eisen et Fragonard, nous ne sortons point de là. Est-il réellement nécessaire, puisque l'on juge opportun de réimprimer encore et toujours ces chefs-d'œuvre dont les éditions ne se comptent plus, de refaire dans une même manière celle dite « des Fermiers Généraux ? » Nous ne le pensons point. Les *Contes de La Fontaine* ont été portés au comble du fini, du gracieux et du parfait dans les diverses éditions du dernier siècle; ce qu'il fallait faire, ce qui eût été original, digne de ce temps, c'eût été de concevoir l'illustration de ces contes d'une façon entièrement moderne. Si l'on nous objecte que le costume du jour est assez disgracieux, nous invoquerons que la période du Directoire au second Empire n'a jamais encore tenté la verve des compositeurs et nous sommes assuré qu'une illustration empreinte des modes de la Restauration, par exemple, conviendrait on ne peut mieux à l'interprétation nouvelle des *Contes* du bonhomme La Fontaine.

Espérons qu'un artiste de grand talent y viendra avant peu.

Les 2 volumes des *Contes de La Fontaine,* édition de « la Librairie des Bibliophiles, » sont publiés à 35 francs les 2 volumes.

*
* *

On connaît, à la même librairie, la mignonne collection que son éditeur a nommée à juste titre *Collection bijou,* et dont les petits volumes, imprimés, avec cadres rouges sur papier vélin de Hollande, et ornés d'eaux-fortes et de gravures sur bois, sont en effet de véritables œuvres d'orfèvrerie typographique. Nous y avons vu paraître successivement *Daphnis et Chloé, Paul et Virginie, Atala,* la *Psyché* de La Fontaine, l'*Aminte* du Tasse.

Aujourd'hui vient se joindre à ces cinq ouvrages une traduction nouvelle d'**Anacréon,** due à M. Maurice Albert, l'un des professeurs les plus distingués de l'Université, qui l'a fait précéder d'une très intéressante étude. Le volume est complété par l'ancienne traduction en vers de Remy Belleau et les imitations de Ronsard, et forme ainsi un ensemble original et curieux. Les compositions d'Émile Lévy ont été très dignement gravées à l'eau-forte par Champollion, et dans les ornements du texte on retrouve les finesses ordinaires du crayon de Giacomelli. Ce coquet volume est mis en vente à 20 francs.

*
* *

Ne quittons pas « la Librairie des Bibliophiles » sans signaler une nouvelle curiosité littéraire qui vient de paraître dans la collection des *Petits chefs-d'œuvre :* c'est une nouvelle tirée des *Mémoires sur les Grands-Jours d'Auvergne,* de Fléchier, et qui paraît sous le titre de **Mademoiselle de Combes.** Il est piquant de voir le grave et religieux écrivain prêter sa plume au récit d'une histoire d'amour. C'est M. Jean Sigaux qui s'est chargé de présenter au public cette charmante nouvelle, qui méritait à tous égards d'entrer dans la collection, imprimée avec soin, où sont groupées les petites œuvres des grands écrivains, ainsi que les ouvrages remarquables qui ont fait la réputation des auteurs de second ordre. — Le prix de ce dernier ouvrage est de 3 francs.

*
* *

La *Petite Bibliothèque de luxe des Romans célèbres,* fondée par la maison Quantin à son origine, il y a huit ans environ, vient de se terminer par la publication d'un dernier volume qui contient les chefs-d'œuvre de Mme de Tencin : Les **Mémoires du comte de Comminges** et **le Siège de Calais.** (Un vol. in-8°. — Prix : 10 francs.)

On connaît cette collection à couverture chamois, illustrée d'eaux-fortes et entièrement tirée sur papier teinté à encadrements rouges. — Elle comprenait jusqu'ici neuf volumes : *Paul et Virginie, Adolphe, la Princesse de Clèves, le Diable amoureux, Valérie, Manon Lescaut, le Roman bourgeois, Atala et René* et *le Neveu de Rameau,* toute une anthologie romancière judicieusement faite.

Les œuvres de Mme de Tencin sont précédées d'une longue et très intéressante notice de M. de Lescure, qui mériterait, tant elle est fouillée dans l'érudition et la forme, une étude à part. L'illustration a été confiée à M. Dubouchet, qui a composé et gravé deux planches très habiles, ainsi qu'un charmant portrait qui fait revivre la physionomie spirituelle et malicieuse de ce galant bas-bleu, à la fois si antipathique et si séduisante.

O. U.





Sommaire. — Institut. Sociétés savantes : *Nouvelles académiques.* — Bibliothèques publiques et privées, françaises et étrangères. — Publications nouvelles (*Bibliographie du mois. — Ouvrages signalés de l'étranger*). — Publications annoncées ou en préparation, tant en France qu'en Europe. — Nouvelles littéraires diverses ; *Miscellanées.* — Nécrologie *des hommes de lettres et de sciences récemment décédés.* — Documents bibliographiques du mois : *Sommaire des périodiques français. — Principaux articles littéraires parus dans la presse quotidienne de Paris et de la province. — Catalogue des nouveaux journaux parus à Paris.* — Le livre devant les tribunaux : *Procès de presse et de librairie.*

INSTITUT. — SOCIÉTÉS SAVANTES

INSTITUT

Dans sa séance du 1er juillet, sur la présentation de l'Académie des sciences, l'Institut a décerné le prix biennal de 20,000 francs à M. Brown-Sequard, professeur de physiologie au Collège de France, par 74 voix contre 7 voix à M. de Brazza, 1 bulletin blanc et 1 bulletin : non.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 26 juin.

Ouvrages présentés. — Boselli : *Tableaux généralogiques de la dynastie capétienne.* — Perrot : *Bulletin de correspondance hellénique.* — Oppert : *les Données astronomiques des inscriptions assyriennes.* — De la Borderie : *Archives de la Bretagne.* — Chatelain : *Paléographie des classiques latins.*

Lecture. — Nisard : Préface d'une traduction de Fortunat. — Benlœw : les Langues caucasiennes.

Séance du 3 juillet.

Ouvrages présentés. — Xénopol : *Une Énigme historique, les Roumains au moyen âge.* — De Chaban : *Essais sur l'origine du nom des communes dans la Touraine, le Vendômois et le Dunois.*

Dans cette séance l'Académie a distribué, ainsi qu'il suit, les récompenses annuelles pour les travaux relatifs aux antiquités de la France :

1re médaille : M. Tanon, *Histoire des justices des églises et communautés monastiques de Paris ;*

2e médaille : M. Léon Palustre, *la Renaissance en France ;*

3e médaille : M. Buhot de Kersers, *Histoire et statistique monumentale du département du Cher ;*

1re mention honorable : M. Pellechet, *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Chalon, et Mâcon ;*

2e mention : M. Izarn, *le Compte des recettes et dépenses du roi de Navarre en France et en Normandie de 1367 à 1370 ;*

3e mention : M. Maurice Prou, *les Coutumes de Lorris aux XIIe et XIIIe siècles ;*

4e mention : M. André Joubert, *Étude sur la vie privée au XVe siècle en Anjou ;*

5e mention : M. Germain Bapst, *les Métaux dans l'antiquité et au moyen âge : l'étain ;*

6e mention : M. le docteur Le Paulmier, *Ambroise Paré, d'après de nouveaux documents découverts aux Archives nationales et des papiers de famille.*

Le prix de numismatique Allier de Hauteroche est partagé entre M. Percy Gardner, pour son ouvrage intitulé *the Types of the Greek coins,* et M. Six, pour son *Classement des séries cypriotes.*

Séance du 10 juillet.

Ouvrages présentés. — Laferrière : *l'Art en Saintonge et en Aunis.* — Drapeyron : *la Géographie est une science.* — Mossman : *Cartulaire de Mulhouse.*

L'Académie a décerné le prix Bordin, de 3,000 francs, au mémoire inscrit sous le n° 1 du concours, dont l'auteur est M. Loth. Le sujet à traiter était le suivant :

« Examiner et apprécier les principaux textes épigraphiques, soit latins, soit grecs, qui éclairent l'histoire des institutions municipales dans l'empire romain, depuis la chute de la République jusqu'à la fin du règne de Septime Sévère. »

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES.

Séance du 13 juin.

Ouvrages présentés. — Villey : *Traité élémentaire d'économie politique.* Lehr : *la Propriété chez les Germains.* — Glasson : *Étude sur Gaius.* — Dupuy : *le nombre géométrique de Platon.* — Meifredy : *Conseils aux travailleurs.*

Lecture. — Larochelle : de l'Éducation du patriotisme.

Séance du 20 juin.

Ouvrages présentés. — J. Simon : *Thiers, Guizot, Rémusat.* — G. Picot : *Inventaire des archives de la marine* (1er fasc.). — Bengesco : *Voltaire; Bibliographie de ses œuvres.* — Franck : *les Rapports de la religion et de l'État.* — De Fonvielle : *Conférences antispirites.*

Lectures. — Gréard : Introduction à *l'Éducation des filles* de Fénelon.

Séance du 27 juin.

Par suite de la mort de M. A. Vuitry, l'Académie n'a pas tenu séance.

Séance du 4 juillet.

Ouvrages présentés. — Drapeyron : *les Institutions géographiques nécessaires.* — Drapeyron : *Que la géographie est une science, grâce à la topographie.* — E. Mouton : *la Physionomie comparée.* — Reboul : *Histoire de l'industrie du tulle et de la dentelle mécanique.* — Zeller : *Histoire de l'Allemagne.*

Barth. Saint-Hilaire : Traduction des deux traités d'Aristote : *Partie des animaux; marche des animaux.*

Dans l'une de ses dernières séances, l'Académie a entendu le rapport de M. Ernest Glasson sur l'attribution du prix Halphen et en a adopté les conclusions. Ce prix a été décerné à MM. Félix Hément et Defodon.

On sait que le prix Halphen est attribué, dit le programme du concours, « soit à l'auteur de l'ouvrage littéraire qui aura le plus contribué au progrès de l'instruction primaire, soit à la personne qui, d'une manière pratique, par ses efforts ou son enseignement personnel, aura le plus contribué à la propagation de l'instruction primaire. »

L'Académie, sur le rapport de M. Franck, fait au nom de la section de philosophie, vient de décerner le prix Bordin de 2,500 francs à M. Hartzfeld, auteur du mémoire nº 2 du concours sur la Philosophie de l'Histoire.

L'Académie a décerné le prix Rossi, d'une valeur de 5,000 francs, à M. Léon Smith, auteur du mémoire nº 6 sur *les Coalitions et les Grèves dans l'industrie et leur influence.*

Une récompense a été accordée au mémoire nº 5, ayant pour titre : *la Grève... c'est la guerre !*

Sur le rapport de M. Courcelle-Seneuil, fait au nom de la section d'économie politique, l'Académie a accordé une récompense de 2,000 francs à l'auteur du mémoire nº 3 du concours Léon Faucher, relatif à *la Vie, les Travaux et les Doctrines d'Adam Smith.*

L'Académie vient de proposer un sujet de prix du budget pour l'année 1887 :

« De la philosophie de la nature chez les Grecs. »

La valeur du prix est de 1,500 francs.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1886.

Elle propose également pour sujet du prix Bordin, à décerner en 1888, la question suivante :

« La morale de Spinosa. — Examiner ses principes et l'influence qu'elle a exercée sur les temps modernes. »

La valeur du prix est de 2,500 francs.

Les mémoires devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1887.

L'Académie des sciences décernera, en 1886, le prix fondé par Jean Reynaud.

Ce prix, de la valeur de 10,000 francs, est décerné, tour à tour, par chacune des cinq sections de l'Institut : il est distribué au travail le plus méritant qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale, élevée et ayant un caractère d'invention et de nouveauté.

Voici les noms des lauréats, depuis la fondation :

1879. — Académie française : M. Henri de Bornier.

1880. — Académie des inscriptions et belles-lettres : M. Quicherat.

1881. — Académie des sciences : M. Henri Sainte-Claire Deville.

1882. — Académie des beaux-arts : M. Doumet.

1883. — Académie des sciences morales et politiques : M. Perrens.

1884. — Académie française : M. Leconte de Lisle.

1885. — Académie des inscriptions et belles-lettres : M. le capitaine d'infanterie de marine Aymonier.

Les ouvrages devront être adressés à l'Institut avant le 31 décembre 1885.

Le prix Volta sera décerné en 1887. On sait que ce prix est de 50,000 francs et qu'il a été institué, par décret du 11 juin 1882, en faveur de l'auteur de la découverte qui rendra l'électricité propre à intervenir *avec économie* dans l'une des applications suivantes : comme source de chaleur, de lumière, d'action chimique, de puissance mécanique, de moyen de transmission pour les dépêches ou de traitement pour les malades.

Les mémoires devront être adressés à l'Académie des sciences avant le 30 juin 1887.

Les savants de toutes les nations sont admis à concourir.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET PRIVÉES

FRANCE

Bibliothèque Carnavalet. — Un arrêté du préfet de la Seine vient de réorganiser le service de la bibliothèque et du musée historique de la ville de Paris, installés, comme on le sait, à l'hôtel Carnavalet (ancien hôtel de Sévigné).

Désormais, ce service comprendra trois sections dirigées chacune par un sous-conservateur.

La première section aura pour chef M. Nano, qui sera spécialement chargé du Musée révolutionnaire légué à la Ville par M. de Liesville.

La deuxième section, celle de la bibliothèque et des estampes, aura pour chef M. Céard.

Enfin, M. Waker sera spécialement chargé de diriger les fouilles archéologiques entreprises sur divers points de Paris.

Comme par le passé, l'ensemble du service continuera à être placé sous l'autorité de M. Jules Cousin, bibliothécaire en chef de la Ville.

Bibliothèque de la marine. — Le ministre de la marine vient de reconstituer la commission des bibliothèques de la marine.

Cette commission est composée de la manière suivante :

Président : le vice-amiral Jurien de la Gravière.

Membres : MM. Robertet, chef de bureau des bibliothèques populaires au Ministère de l'Instruction publique; Alquier, capitaine de vaisseau; Sebert, colonel de l'artillerie de la marine; Chanu, colonel d'infanterie de la Marine; Fenaux, capitaine de frégate; de Trentinian, chef de bataillon d'infanterie de marine; Durassier, blibliothécaire du Ministère de la Marine; Carron, bibliothécaire du dépôt de la marine.

Secrétaire : M. Servant, commis de l'administration centrale de la marine.

Société Franklin. — La Société Franklin, fondée pour la propagation des bibliothèques populaires, continue ses envois à l'armée.

M. le général Favé, président de l'œuvre, vient d'adresser au général de Courcy, commandant le corps expéditionnaire du Tonkin, 110 volumes ; à la garnison de Briançon, 80 volumes; au colonel Fix, commandant les subdivisions d'Aumale, 150 volumes pour les compagnies disciplinaires.

Les bibliothèques municipales de Paris en 1885. — Voici les passages les plus intéressants du rapport sur les bibliothèques municipales que la Préfecture de la Seine a bien voulu nous communiquer dernièrement, rapport que nous n'avons pu, comme nous l'avions promis, analyser le mois dernier.

Les bibliothèques municipales de Paris ont pris, en 1884, grâce aux crédits mis libéralement à la disposition du service par le Conseil municipal, et au concours de la Direction de l'Enseignement primaire, un nouveau développement, dont il n'est pas sans intérêt de préciser l'importance.

Nombre des bibliothèques. — Le nombre de ces établissements qui était, au 31 décembre 1883, de 24, est actuellement de 42, et sera de 46 avant la fin de l'année 1885. Cette augmentation est la conséquence du principe admis, il y a quelques années, par le Conseil municipal de créer une bibliothèque dans chaque quartier, en utilisant à cet effet les écoles communales de garçons, dont les locaux sont disponibles le soir.

C'est ainsi qu'on a pu, sans grande dépense, multiplier les bibliothèques, de manière à rapprocher le plus possible les livres des lecteurs, condition nécessaire pour répandre le goût de la lecture. L'installation de bibliothèques dans les locaux scolaires a permis d'employer comme bibliothécaires les instituteurs communaux ; les instituteurs sont, par leurs connaissances acquises, par leur habitude de l'enseignement, éminemment propres à ce genre de fonctions; ils trouvent dans leurs anciens élèves des lecteurs intelligents dont ils sont heureux de continuer l'éducation, à l'aide du livre, en dehors de l'école.

L'adaptation d'écoles communales à l'usage de bibliothèques n'a eu que d'excellents résultats et mérite d'être répandue.

Fonctionnement. — Généralement, les bibliothèques municipales ont le double service de la lecture sur place et du prêt à domicile. Toutefois, par suite de l'insuffisance des locaux, ce dernier service existe seul dans les bibliothèques des VIIIe et XXe mairies, ainsi que dans les écoles des rues d'Argenteuil, Saint-Denis, de Vaugirard, Titon, Servan, Baudricourt et Vitruve, où les lecteurs sur place ne pourront être admis que lorsque de nouvelles salles auront été ouvertes. La section de lecture sur place est, en effet, autant que possible, séparée du prêt à domicile, afin que les travailleurs ne soient pas dérangés par les allées et venues des emprunteurs.

En résumé, sur les 42 bibliothèques actuelles, 33, c'est-à-dire plus des trois quarts, ont le double service, et 9 seulement le service du prêt à domicile, qui, du reste, est le plus important et le plus utile.

Nombre des ouvrages lus. — On remarque chaque année un plus grand empressement du public à fréquenter les bibliothèques municipales.

Pendant la période écoulée du 1er octobre 1883 au 30 septembre 1884, le nombre des ouvrages lus a été le suivant :

Livres lus sur place	117.046
— prêtés à domicile	582.716
Total	699.762

Pendant la période précédente (du 1er octobre 1882 au 30 septembre 1883), le nombre des livres lus avait été :

Pour les livres lus sur place........	106.468
— prêtés à domicile....	407.819
Total............	514.287

Il y a donc, au profit de la période qui vient de se clore, une différence :

Pour la lecture sur place, de.....	10.578
Et pour le prêt à domicile, de....	174.897
Au total, de.........	185.475 volumes.

ce qui constitue une augmentation :

Pour la lecture sur place de 9 o/o.

Pour la lecture à domicile de 42 o/o.

Et pour l'ensemble des services de 36 o/o.

On voit que le chiffre des livres lus sur place est, comme précédemment, de beaucoup inférieur à celui des livres prêtés à domicile (16 o/o seulement du chiffre total des ouvrages lus); ce fait peut provenir de l'insuffisance des locaux mis à la disposition du public; mais il faut reconnaître que l'on préfère, en général, emporter le livre à domicile; l'emprunteur peut ainsi lire aux heures qui lui sont le plus commodes, et souvent faire profiter sa famille du livre emprunté.

La proportion entre les résultats des deux sections varie, d'ailleurs, suivant les arrondissements. Ainsi, à la bibliothèque de la mairie du IVe arrondissement, 44 o/o des livres lus sont consultés sur place, tandis qu'à la mairie du XVIe arrondissement les livres lus sur place ne représentent que 16 o/o de l'ensemble des lectures. Ces différences proviennent de causes diverses : l'étendue de l'arrondissement, dont la population est plus ou moins agglomérée sur certains points, les habitudes, l'état social de chaque quartier, etc. L'Administration s'inspire de ces diverses considérations pour le développement des services.

Si l'on considère les bibliothèques au point de vue de la date de leur création, on constate qu'en général, les plus anciennes sont les plus prospères : celle du XIe arrondissement, fondée en 1865; celle du IVe, fondée en 1874; celle du IIe, fondée en 1875; celle du XVIIe, qui date de 1877, sont aujourd'hui les plus fréquentées. Toutefois, des bibliothèques récentes, parmi lesquelles il faut citer celle du Ier arrondissement, ouverte en 1880 et celle du XIVe, ouverte en 1882, ont un succès presque égal, ce qui témoigne de l'évidence des besoins auxquels répondait leur création, trop longtemps retardée. Une plus récente encore, celle de la rue de l'Arbalète, 39 *bis*, ouverte en février 1884, a déjà donné des résultats très remarquables (17,818 livres lus jusqu'au 30 septembre 1884), supérieurs à ceux de plusieurs bibliothèques de mairies qui ont fonctionné toute l'année.

Le nombre des lecteurs, ou pour être plus exact des livres empruntés, a été considérable en 1884. On constate en effet, sur l'année 1883, une augmentation de 185,475 volumes lus.

Cette augmentation, la plus considérable qui ait été constatée depuis l'origine des bibliothèques municipales, provient, pour moitié environ, des nouvelles créations; pour l'autre moitié, du développement des anciennes bibliothèques; savoir :

Livres lus en plus dans les nouvelles bibliothèques. soit 47 %.	88.431
Livres lus en plus dans les anciennes bibliothèques. soit 53 %.	97.134
Total égal.............	185.565

Parmi les anciennes bibliothèques qui ont le plus progressé, il faut citer les bibliothèques des 1er, 2e, 4e, 8e, 11e, 12e, 13e, 14e et 20e arrondissements, et celles des écoles de l'avenue Duquesne, de l'avenue Parmentier et de la rue Saint-Ferdinand ; cette dernière dans des proportions considérables (14.685 lectures de plus).

Toutes les bibliothèques municipales, sauf quatre, sont d'ailleurs en voie d'accroissement depuis l'an dernier, et leur prospérité ne pourra que s'accentuer davantage quand de nouvelles ressources auront été mises à leur disposition.

Pour l'année 1884, on peut constater chaque mois une progression régulière dans le mouvement des lecteurs depuis octobre 1883 (48,105 livres lus) jusqu'à septembre 1884 (68,227 livres lus). Cette progression a été constante, sauf pour les mois d'avril, juin, juillet et août 1884, ce qui s'explique par la persistance, à cette époque, du beau temps, qui a engagé un certain nombre de lecteurs à sacrifier la lecture à la promenade.

Ce fait, qui se produit tous les ans dans une certaine mesure, n'a pas, du reste, empêché la progression de reprendre, à la fin de la période, dont le dernier mois accuse, en définitive, 20,122 lecteurs de plus que le premier.

En examinant chaque bibliothèque isolément, on retrouve naturellement la trace de cette progression. Toutefois, on peut signaler quelques exceptions : ainsi, les bibliothèques des mairies des 3e, 5e, 9e et 18e arrondissements sont en décroissance plus ou moins sensible sur l'année dernière. Cette décroissance, qui n'a été que momentanée et tend déjà à disparaître, paraît avoir été causée par la création de bibliothèques municipales de quartiers dans des écoles voisines; une partie de la clientèle de la mairie s'est immédiatement portée vers une bibliothèque plus voisine, mais elle a été remplacée au bout de peu de temps par de nouveaux lecteurs. Le nombre des livres lus dans l'arrondissement a d'ailleurs toujours été supérieur, dans son ensemble, à celui des livres lus à la bibliothèque de la mairie avant la création de la bibliothèque de quartier. Ainsi, le 3e arrondissement, où l'on ne trouvait que 2,226 livres lus au mois d'octobre 1883, lorsque la bibliothèque de la mairie fonctionnait seule, a 3,010 livres lus en septembre 1884, alors que la bibliothèque de la mairie et celle de la rue Montgolfier fonctionnaient simultanément. On voit donc que la création des bibliothèques de quartier a partout sensiblement accru le nombre des lecteurs.

Pour l'ensemble des bibliothèques, la progression est la suivante :

Années.	Volumes lus.				Augmentation.
1878...	28.938				
1879...	57.840	soit	28.902 vol. de plus, ou		99 %
1880...	147.567	—	89.727	—	125 %
1881...	234.372	—	86,805	—	58 %
1882...	363.322	—	128.950	—	55 %
1883...	514.287	—	150.965	—	41 %
1884...	699.762	—	185.475	—	42 %

L'excédant d'une année sur l'autre n'a donc pas été jusqu'ici moindre de 40 o/o, malgré l'élévation constante des chiffres sur lesquels s'établit la proportion. En comparant la dernière période avec la première, on trouverait un accroissement total de 670,824 livres lus, c'est-à-dire de 2,318 o/o. Si, comme il y a lieu de l'espérer, la proportion minima d'accroissement (40 o/o) continue, le chiffre d'un million de volumes lus sera atteint en peu de temps, et ce chiffre même paraîtra médiocre, si l'on se souvient que, dans la plupart des grandes villes d'Angleterre et d'Amérique, presque tous les citoyens fréquentent la bibliothèque municipale, au plus grand profit du progrès social.

La progression est à peu près la même pour toutes les bibliothèques, c'est-à-dire que le chiffre des volumes lus s'élève régulièrement et d'une façon constante d'environ 40 ou 50 o/o chaque année. On peut citer, parmi celles qui ont le plus gagné depuis leur origine, la bibliothèque du 2e arrondissement, qui, de 5,885 livres lus en 1878, est arrivée à 42,981 en 1884; celle du 11e arrondissement, qui, de 6,512 est arrivee à 49,557; celle du 17e arrondissement, qui, de 5,170 a atteint le chiffre de 37,608. Il est probable que, peu à peu, les résultats obtenus s'égaliseront dans les diverses bibliothèques, quand elles se trouveront toutes dans des conditions à peu près identiques au point de vue des locaux, du nombre des livres, du personnel, etc...

Le premier rang appartient, comme en 1883, à la bibliothèque de la mairie du 11e arrondissement, avec 49,557 volumes lus. Viennent ensuite les bibliothèques des 2e, 4e et 17e arrondissements. Celle qui a prêté le moins de livres, parmi les bibliothèques des mairies, est la bibliothèque du 5e arrondissement (13,474 lectures seulement).

La plus fréquentée des bibliothèques installées dans les écoles communales est celle de la rue Saint-Ferdinand, qui dessert le quartier des Ternes, où elle est très appréciée. Vient ensuite celle de l'avenue Parmentier, placée au centre d'un quartier populeux (Folie-Méricourt). Celle de la rue de l'Arbalète est, parmi les bibliothèques fondées cette année, la plus florissante, ce qui parait tenir à sa position au milieu d'un quartier d'études et aussi à sa bonne direction.

De cette statistique matérielle des lectures effectuées en 1883-84, il faut passer à la statistique morale de ces lectures, c'est-à-dire à l'examen de la nature des livres lus. On peut soutenir que toutes les lectures sont utiles, comme gymnastique de l'esprit, mais il est certain que les ouvrages sérieux, instructifs, capables de produire une amélioration intellectuelle ou morale, sont les seuls dont on doive favoriser la lecture.

Voici comment se décomposent les livres lus :

Sciences et arts, enseignement	65.016
Histoire	58.766
Géographie	64.579
Littérature, poésie, théâtre	84.576
Romans	400.631
Langues étrangères	3.220
Musique	22.974
Total égal	699.762

Il paraît inutile de revenir sur la question si controversée des romans : il suffit, ce semble, de répéter qu'il n'entre pas de romans immoraux dans les bibliothèques municipales, et que, par conséquent, la lecture des romans qui s'y trouvent ne peut avoir d'inconvénient. Il paraît d'ailleurs nécessaire de faire une part aux ouvrages de fiction qui procurent une distraction honnête : c'est à quoi s'appliquent les commissions locales chargées, dans chaque arrondissement, du choix des livres.

Les bibliothèques où on lit le plus de romans (proportionnellement aux autres lectures) sont celles des mairies des 1er, 5e, 8e, 11e, 12e, 15e, 17e et 20e arrondissements. Celles où on en lit le moins sont celles des 2e, 4e, 13e et 16e mairies.

Si la proportion des romans lus n'a pas diminué, le nombre des autres ouvrages lus est en progrès, et a atteint le chiffre de 299,131 contre 230,865 prêtés l'année précédente; l'augmentation est de plus de 20 o/o. On a lu dans les bibliothèques municipales environ 65,000 volumes de science ou d'art, 84,000 volumes de littérature, 58,000 volumes d'histoire, 64,000 volumes de géographie, etc. C'est là un résultat dont on peut, à bon droit, se féliciter.

Citons aussi, parmi les livres dont la mise en circulation est intéressante, les ouvrages en langues étrangères (3,220 lus en 1884, au lieu de 2,505 pendant l'année précédente), et les partitions de musique qui ont donné lieu à un mouvement de 22,974 prêts, au lieu de 16,585 en 1883.

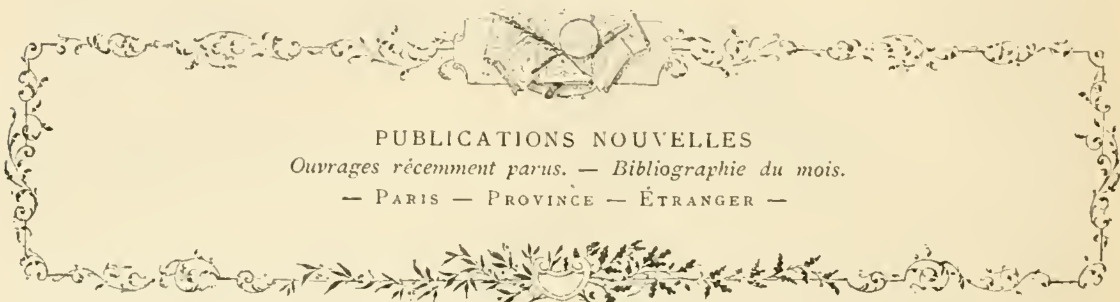
ÉTRANGER

Allemagne. — *Bibliothèque de Munich.* — L'importante collection de manuscrits néo-indiens et afghans ayant appartenu au professeur E. Trumpp vient d'être acquise par la Bibliothèque de Munich.

La collection comprend, à ce qu'on dit, des manuscrits originaux et des copies d'écrits littéraires d'une grande valeur pour la connaissance des langues afghane et sindhi.

Italie. — *Vols à la Bibliothèque de Parme.* — La bibliothèque de l'Université de Parme est une des plus riches d'Italie en livres précieux et anciens, in-

cunables des imprimeries d'Italie. On ne compte pas moins de 80,000 volumes au catalogue. Eh bien, on vient de constater des soustractions vraiment fantastiques. Ces jours derniers, un savant anglais arrivait à Parme pour consulter un manuscrit de la bibliothèque. On ne le retrouva pas. Le bibliothécaire fit surveiller son personnel, convaincu que si des vols se commettaient, ce ne pouvait être que par le personnel. Peu après, on put voir le secrétaire de la bibliothèque, « le cavaliere » Passini, qui partait, emportant un assez volumineux paquet sous son bras. On l'arrêta, il emportait un code. On trouva sur lui une double clef servant à ouvrir les rayons. L'importance des soustractions est considérable : 5,000 volumes ont été enlevés; on en a trouvé des centaines chez Passini.



PUBLICATIONS NOUVELLES

Ouvrages récemment parus. — Bibliographie du mois.

— Paris — Province — Étranger —

FRANCE

— M. Flammermont est un travailleur infatigable. Parmi les dernières brochures qu'il vient de faire paraître, signalons celle qui a trait aux *Facilités de travail assurées en Allemagne aux professeurs des universités de province*, par le prêt des livres, des manuscrits et même des documents d'archives.

— M. Boucher de Molandon vient de faire paraître à Orléans, chez le libraire Herluison, une nouvelle brochure sur la famille de Jeanne d'Arc : *Jacques d'Arc, père de la Pucelle, d'après des textes déjà connus et des documents récemment découverts.* (In-8°, 28 p.).

— Le deuxième fascicule de *la Paléographie des classiques latins* a paru chez l'éditeur Hachette. Il est exclusivement consacré à Cicéron.

— Sous ce titre : *Recueil de textes pour servir à l'enseignement et à l'étude de l'histoire,* M. Giry vient de publier à la librairie Picard une collection de documents sur les relations que la royauté entretenait avec les villes.

L'ouvrage est précédé d'une préface de M. Lavisse.

— Mlle Dosquet, qui a entrepris la traduction de l'ouvrage allemand de M. de Sybel : *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,* vient d'en publier le quatrième volume à la librairie Alcan.

— Il vient de paraître le premier volume d'un ouvrage intitulé : *Documents inédits sur le commerce de Marseille au moyen âge.*

L'auteur est M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône.

— Sous ce titre : *la Décade,* l'administration de *la Revue britannique* fait paraître trois fois par mois depuis le 1er juillet un recueil de correspondances, de notes et de chroniques françaises et étrangères.

ÉTRANGER

Allemagne. — « *Le Truquage* » de M. Paul Eudel paraît en traduction allemande chez M. Grünow, à Leipzig.

Angleterre. — MM. Elliot Stocks publient le quatrième volume des *Légendes et traditions populaires de l'Angleterre.* — Les trois premiers volumes traitaient successivement des coutumes, des dialectes et des proverbes et des superstitions populaires.

— M. Paul Friedmann vient de faire paraître à Londres, chez l'éditeur Macmillan, en deux volumes in-8°, un intéressant ouvrage sur Anne Boleyn : *Anne Boleyn; a chapter of English history.*

— *La Cassell's Red library,* dont nous avons eu déjà occasion de parler, ne publie dans sa collection que des livres de choix. — Les deux derniers volumes parus sont : *Dickens's Old Curiosity Shop* et *Rienzi* de Lord Lytton.

— MM. Gilbert and Rivington, « polyglot printers » à Clerkenwell, ont publié un recueil de spécimens-types curieux et rares où se trouvent réunis la plus grande partie des caractères employés par les nations de l'Orient, Arabes, Arméniens, Hebreux, Japonais, Chinois, Russes, Turcs ainsi que ceux des idiomes Tamil, Telugu, Gujarati, Hindustani, Bengali, Birmanais, etc.

Le papier et l'exécution des types sont irréprochables.

— Les éditeurs du *Dictionary of National biography* viennent d'en faire paraître le second volume ; il comprend les articles de *Annesley* à *Baird*.

Annonçons aussi la publication du tome XIX de *l'Encyclopædia britannica*.

— Viennent également de paraître :

Gustave Doré, Life and reminiscences, compiled from material supplied by Doré's relations and friends, with many original unpublished sketches and selections from Doré's best published illustrations. — By Blanche Roosevelt. In-8°, 530 pages. Londres, Low et Marston.

— *Victor Hugo, his life and work.* By G. Barnett-Smith, avec portrait. In-8°, 332 pages. Ward et Doroney.

Italie. — Un des principaux ouvrages de Ch. Darwin vient de paraître en traduction italienne sous le titre : *Il potere di movimento nelle piante.* Cette traduction est due à MM. G. et R. Canestri et a été éditée par l'Union typographique de Turin.

Belgique. — M. de Lettenhove vient de publier l'avant-dernier volume de son ouvrage : *les Huguenots et les Gueux.* Il embrasse les années 1578 à 1580.

— La librairie de *l'Office de publicité* publie en ce moment deux éditions des œuvres de Conscience, l'une en flamand, l'autre en français, celle-ci avec illustrations, genre Erckmann-Chatrian ; quarante-trois séries de la première et trente-six séries de la seconde ont paru. La publication se poursuit rapidement, sans interruption, de même que celle de *la Collection nationale belge,* une véritable encyclopédie de jeunesse comprenant actuellement soixante-sept petits volumes très bien écrits et imprimés. La même maison, placée sous la direction de M. Cornelis, nous a donné dernièrement deux ouvrages compacts et importants ; une réimpression de *la Culture des arbres fruitiers,* de *Gillekens,* et *le Cours de pédagogie,* de *Th. Braun.*

Suisse. — Signalons les deux publications suivantes :

Histoire de la science et des savants depuis deux siècles, précédée et suivie d'autres études sur des sujets scientifiques, par Alphonse de Candolle. — 2e édition, considérablement augmentée. — 1 vol. in-8°. Genève, Georg, 1885.

La première édition de cet ouvrage a paru en 1873 et était depuis longtemps épuisée.

Les sujets traités sont : l'influence de l'hérédité et de la sélection sur l'espèce humaine et leur part dans la production des savants.

— Étude sur la langue française. — De l'orthographe des noms propres et des mots étrangers introduits dans la langue, par Théodore de Saussure. Genève-Paris. In-8°.

Amérique. — Le second volume de l' « American Catalogue » fondé par F. Leypoldt, vient de paraître. On y trouve la liste complète des ouvrages qui ont été publiés en Amérique de 1876 au 1er juillet 1884. — Le catalogue contient une liste alphabétique des noms d'auteurs, des titres et des pseudonymes, ainsi qu'une table classée par ordre de matières.

M. Leypoldt est mort avant d'avoir pu terminer le second volume de son catalogue, qui se publie aujourd'hui sous la direction de M. R. Bowker et de Miss Appleton.

The fall of the great republic. — MM. Roberts de Boston viennent d'éditer une petite brochure dans le genre de « la bataille de Dorking » et intitulée : *The fall of the great republic,* la chute de la grande République. — Un mouvement révolutionnaire est censé mettre en conflagration les États-Unis ; Chicago est réduite en cendres, l'anarchie est proclamée et Washington pillée par la populace. L'Angleterre déclare la guerre aux États-Unis, la ville de Boston est prise par une armée anglaise, la grande République américaine succombe et tombe au rang d'une province coloniale d'une puissance européenne.

Dictionary of anonymous and pseudonymous literature. — Le troisième volume de cette intéressante publication vient de paraître ; un quatrième volume complètera l'ouvrage et donnera un index des noms et pseudonymes d'auteurs.

PUBLICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES ÉTRANGÈRES
nouvellement parues.

Ahlwardt : Kurzes Verzeichniss der Landberg'schen Sammlung arabischer Handschriften. (Liste des manuscrits arabes de la collection Landsberg, achetée par la Bibl. royale de Berlin). Berlin, Asher. XII, 107 p. in-8°. — Prix : 3 fr. 75.

Balzani : Le cronache italiane nel medio eve, descritte. — Milan, Hœpli. — 312 p. — Prix : 4 francs.

Bibliografia giuridica italiane e Straniera (bulletin mensuel). Anno I, n° 1, janvier 1884.

Catalogus der bibliotheek van de vereeniging ter bevordering des boekhandels. — (Catalogue de la bibliothèque de la Société d'encouragement de la librairie). Amsterdam, van Kampen — 8,265 p., gr. in-8°.

G. Ebers : Richard Lepsius (biographie de), Leipzig, Engelmann — 390 p. in-8°.

Harvard University Bulletin. — Vol. IV, n° 2, mai 1885, edited by Justin Winsor.

The Dante collection in the Harvard college and Boston public Librairies, par William C. Lane. Cambridge, Massachusetts.

Le catalogue énumère 3 manuscrits, 123 éditions

originales et 115 ouvrages de toute nature relatifs à l'œuvre du Dante.

Antonio Favaro : Gli Scritti inedite di Leonardo da Vinci secondo gli ultimi studi. — Venise, tip. Antonelli.

Greek folk-songs from the turkish provinces of Greece, Albania, Thessaly and Macedonia (chants populaires traduits du grec moderne), par Lucy M. J. Garnett.

Londres, Elliot Stock, in-8° pp. XXXI-260.

W. Heinsius : *Allgemeines Bücherlexicon*, catalogue par ordre alphabétique de tous les livres parus en Allemagne de 1700 à 1884. — Tome XVII, 1re livraison. — Leipzig, Brockhaus, — 80 pages, in-4°. — Prix : 3 fr. 75.

Manzano : Cenni biografici dei letterati ed artisti friulani dal seculo XIV al XIX. — Udine, Gambierasi, in-8°. — Prix : 2 francs.

Meyer : *Svenskt literatur-lexicon*. Dictionn. de la littérature suédoise, 2e fascicule — Stockholm, Seligman, in-8°.

Miola : L'insegnamento della paleografia nella bibl. nazionale di Napoli — Naples, tip. dell' Academia delle scienze. 16 p. in-8°.

Presse (*die deutsche*). — Liste des journaux et périodiques qui se publient dans l'empire allemand. — IIe partie : périodiques. — Forbach, Hupfer, in-8°. — Prix : 1 fr. 25.

Pflugk-Harttung : Specimina selecta chartarum pontificum romanorum. — Pars Ia. — Stuttgart, Kohlhammer, in-fol. — Prix : 62 fr. 50.

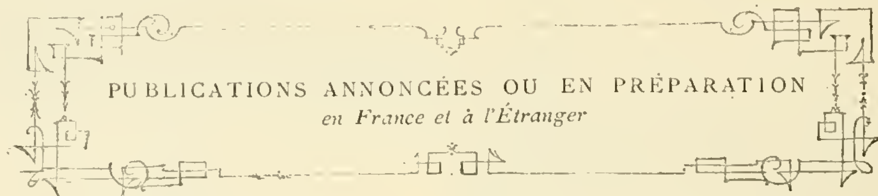
Poletto : *Dizionario dantesco*, di quanto si contiene nelle opere di Dante Alighieri, con richiami alla *Somma teologica* di san Tommaso d'Aquino. — Vol. I. Siena, in-16, pag. XIX-428. — Prix : 4 francs.

G. Porro : Catologo dei codici manoscritti della Trivulziana. — Torino, Bocca, in-4°, pp. XV-532.

G. B. De Rossi : La bibliotheca della sede apostolica ed i catalogi de' suoi manoscritti. — J. Gabinetti di oggetti di scienze naturali, arti ed archeologia annessi alla bibliotheca Vaticana. — Caggiani, 68 p. in-4°. — (N'est pas dans le commerce.)

V. Seidlitz : Die gedruckten illustrierten Gebetbücher des 15 und 16 Jahrhunderts in Deutschland. — (Les livres d'heures illustrés allemands imprimés pendant les XVe et XVIe siècles).

A. Sinker : A catalogue of the english books printed before 1601. — (Liste des ouvrages imprimés anglais antérieurs à 1601 et qui se trouvent aujourd'hui dans la bibl. de Trinity College, à Cambridge. — Cambridge, Deighton et Bell. — In-8°. — Prix : 19 francs.



FRANCE

— Conformément au texte du testament de Victor Hugo, les manuscrits du poète ont été remis à MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre, chargés de les classer et d'en assurer la publication.

Le premier volume des œuvres inédites du poète paraîtra en décembre prochain.

— M. Hovyn de Tranchère, ancien député de la Gironde, ancien correspondant du *Livre* en Russie, met en souscription chez l'éditeur Féret, à Bordeaux, une œuvre en deux volumes in-8° qu'il intitule : *Les dessous de l'histoire, curiosités judiciaires, administratives, politiques et littéraires*. Ces deux volumes doivent être ainsi composés :

Premier volume. — *Marie Stuart*; Histoire de Marie Stuart; notice sur Marie Stuart; son procès et sa mort. — *Henri IV*; histoire de ses amours, écrite par Louise de Lorraine; procès et supplice de François Ravaillac; procès et mort du maréchal de Biron. — *Histoire de Bordeaux*; luttes du Parlement avec les ducs d'Épernon; correspondance avec le chancelier Séguier; remontrances; conflits; affaires religieuses; émeutes et soulèvements. — *Époque de la Fronde*; prise du château de Vayres par les Épernonistes; siège de Libourne par les Bordelais.

Second volume. — La fin de la Fronde à Bordeaux; histoire de la possession des Ursulines de Loudun; Paris ridicule; le Dieudiade, ou caractères satyriques de la cour de Louis XIV; documents sur la Bastille et sur Latude.

— M. Andrieu, érudit agenais, met la dernière main à deux ouvrages importants : 1° L'*Imprimerie en Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours*. — 2° *Bibliographie générale de l'Agenais. Répertoire alphabétique de tous les livres, brochures, journaux, etc. dus à des auteurs de la région, imprimés dans ce pays ou l'intéressant directement, avec des notes littéraires et biographiques.*

ÉTRANGER

Allemagne. — On sait que le dernier descendant de Gœthe a, en mourant, légué les archives de son illustre aïeul au grand-duc de Saxe-Weimar. Or,

d'après les renseignements que nous donnent les journaux allemands, il paraîtrait que ces archives ont une importance considérable : elles vont être examinées par un comité spécial, qui aura à établir d'après les manuscrits une édition définitive des œuvres de Gœthe et à choisir, dans la correspondance et les fragments inédits, ce qui peut être publié.

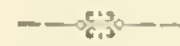
Les papiers de Gœthe, qui ont tous été pieusement conservés, remplissent sept grandes armoires. Naturellement, tous ne pourront être utilisés : l'auteur de *Werther*, qui était un homme d'ordre, conservait, paraît-il, et classait soigneusement toutes les lettres qu'il recevait, de quelque provenance qu'elles fussent ; il conservait aussi les notes qu'il prenait pour ses ouvrages scientifiques, et jusqu'à ses comptes de ménage avec carnets de boucher et de boulanger : de ceux-là nous pouvons être sûrs que les biographes, enclins par nature à tout examiner par le petit côté, ne nous feront pas grâce !

Les membres du bureau de la *Société de Gœthe*, entre autres MM. Erich Schmidt et de Lœper, travaillent de leur mieux au triage de ces documents, et la grande-duchesse de Saxe-Weimar les seconde avec une ardeur infatigable, passant plus de six heures par jour à fouiller dans les sept armoires ; aussi sait-on déjà par à peu près ce qu'on pourra en extraire.

Il y aura d'abord quelques fragments poétiques et épigrammatiques, mais peu nombreux : la plupart de ceux qu'on a retrouvés jusqu'à présent sont, paraît-il, d'une extrême vivacité, les uns trop érotiques, et les autres irréligieux. On en a prudemment écarté un certain nombre. Il y aura ensuite quelques projets que Gœthe n'a pas exécutés, des études sur Homère pour une édition commencée de l'*Iliade*, des notes curieuses sur la mise en scène de *Faust* et d'*Egmont*, dont quelques-unes de Schiller relatives à cette dernière pièce.

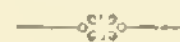
C'est par la correspondance que commencera la série des publications. Très prochainement, M. Burkhardt donnera une édition des lettres de la mère de Gœthe à la duchesse Anna-Amélie, dont quelques extraits seulement ont encore été publiés. Puis, l'hiver prochain, viendront les lettres de Gœthe à sa femme, puis celles à sa sœur, écrites lorsqu'il était étudiant.

Mais, ce qu'il y aura de plus intéressant dans cette succession, ce sera certainement le journal du poète. Gœthe l'a poursuivi d'un bout à l'autre de sa carrière, avec sa régularité habituelle, à partir de 1796 jusqu'en 1832, peu de jours avant sa mort. On n'a relevé une lacune que dans l'année 1805, au moment de la mort de Schiller. Lorsqu'il a commencé à prendre ces notes sur lui-même, Gœthe se contentait de les transcrire sur des feuilles volantes. Plus tard, il a pris des cahiers, puis des agendas, et, enfin, des sortes de grands registres. Les derniers volumes ne sont pas écrits de sa main : il les a dictés.

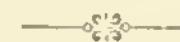


— M. Gustave Ruprecht, le rédacteur actuel de la *Bibliotheca theologica*, prépare une histoire de la littérature religieuse en Allemagne, de 1863 à nos jours.

Cet ouvrage est destiné à compléter la Bibliotheca theologica de M. Zuchbold (1830 à 1862), qui elle-même faisait suite au grand ouvrage de M. Enslin.



Italie. — MM. Treves frères ont sous presse le second volume de la *Vita di Cristoforo Colombo* narrata da Francesco Tarducci, secondo gli ultimi documenti. Les travaux et documents les plus importants ont été consultés pour la rédaction de cet ouvrage.



Amérique. — L'ouvrage de l'ancien président de la république des États-Unis est presque terminé. « Les Mémoires personnels de M. S. Grant » formeront deux volumes. Le premier, sous presse à l'heure qu'il est, paraîtra au commencement de décembre, le second en mars 1886.

Le général s'était décidé à écrire cet ouvrage après qu'il eut perdu sa fortune toute entière dans la faillite Grant et Ward, de New-York. Il en était à moitié de sa tâche, quand l'affection cancereuse de la langue dont il était atteint prit subitement un caractère grave.

Le travail fut interrompu pendant des mois, et ne put être repris qu'à l'aide d'un secrétaire. Les sources ne manquaient pas, car les Mémoires ne sont que le développement des notes que Grant avait fait prendre journellement pendant la guerre de Sécession. Trente gros volumes sont remplis par des notes de ce genre, auxquelles viennent s'ajouter des lettres, des documents officiels, des cartes, des ordres de bataille, collés en regard des faits auxquels ils se rapportent

NOUVELLES LITTÉRAIRES DIVERSES

— Miscellanées françaises et étrangères —

FRANCE

Le dossier de Victor Hugo.

Testament littéraire de Victor Hugo.

Je veux qu'après ma mort tous mes manuscrits non publiés, avec leurs copies s'il en existe, et toutes les choses écrites de ma main que je laisserai, de quelque nature qu'elles soient, je veux, dis-je, que tous mes manuscrits, sans exception, et quelle qu'en soit la dimension, soient réunis et remis à la disposition des trois amis dont voici les noms :

Paul Meurice, Auguste Vacquerie,
Ernest Lefèvre.

Je donne à ces trois amis pleins pouvoirs pour requérir l'exécution entière et complète de ma volonté.

Je les charge de publier mes manuscrits de la façon que voici :

Lesdits manuscrits peuvent être classés en trois catégories :

Premièrement, les œuvres tout à fait terminées ;

Deuxièmement, les œuvres commencées, terminées en partie, mais non achevées;

Troisièmement, les ébauches, fragments, idées éparses, vers ou prose, semés çà et là, soit dans mes carnets, soit sur des feuilles volantes.

Je prie mes trois amis, ou l'un d'eux choisi par eux, de faire ce triage avec le plus grand soin et comme je le ferais moi-même, dans l'esprit et dans la pensée qu'ils me connaissent, et avec toute l'amitié dont ils m'ont donné tant de marques.

Je les prie de publier, avec des intervalles dont ils seront juges entre chaque publication :

D'abord, les œuvres terminées;

Ensuite, les œuvres commencées et en partie achevées ;

Enfin, les fragments et idées éparses.

Cette dernière catégorie d'œuvres, se rattachant à l'ensemble de toutes mes idées, quoique sans lien apparent, formera, je pense, plusieurs volumes, et sera publiée sous le titre *Océan*. Presque tout cela a été écrit dans mon exil. Je rends à la mer ce que j'ai reçu d'elle.

Pour assurer les frais de la publication de cet ensemble d'œuvres, il sera distrait de ma succession une somme de *cent mille francs* qui sera réservée et affectée auxdits frais.

MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre, après les frais payés, recevront, pour se les partager entre eux dans la proportion du travail fait par chacun,

1° Sur la première catégorie d'œuvres, *quinze pour cent* du bénéfice net;

2° Sur la deuxième catégorie, *vingt-cinq pour cent* du bénéfice net;

3° Sur la troisième catégorie, qui exigera des notes, des préfaces peut-être, beaucoup de temps et de travail, *cinquante pour cent* du bénéfice net.

Indépendamment de ces trois catégories de publications, mes trois amis, dans le cas où l'on jugerait à propos de publier mes lettres après ma mort, sont expressément chargés par moi de cette publication, en vertu du principe que les lettres appartiennent, non à celui qui les a reçues, mais à celui qui les a écrites. Ils feront le triage de mes lettres et seront juges des conditions de convenance et d'opportunité de cette publication.

Ils recevront sur le bénéfice net de la publication de mes lettres *cinquante pour cent*.

Je les remercie du plus profond de mon cœur de vouloir bien prendre tous ces soins.

En cas de décès de l'un d'eux, ils désigneraient, s'il était nécessaire, une tierce personne qui aurait leur confiance, pour le remplacer.

Telles sont mes volontés expresses pour la publication de tous les manuscrits inédits, quels qu'ils soient, que je laisserai après ma mort.

J'ordonne que ces manuscrits soient immédiatement remis à MM. Paul Meurice, Auguste Vacquerie et Ernest Lefèvre pour qu'ils exécutent mes intentions comme l'eussent fait mes fils bien aimés que je vais rejoindre.

Fait et écrit de ma main, en pleine santé d'esprit et de corps, aujourd'hui vingt-trois septembre mil huit cent soixante-quinze, à Paris.

VICTOR HUGO.

— Le journal le *Rappel*, qui enregistre ce document, le fait suivre de ces déclarations :

Nous sommes profondément touchés de la confiance que Victor Hugo nous témoigne et profondément reconnaissants de l'immense honneur qu'il nous fait en nous choisissant pour les metteurs en œuvre de ses manuscrits et pour les interprètes de sa pensée.

Nous acceptons la mission.

Nous n'acceptons pas l'argent.

Pendant trente ans, nous avons fait pour rien ce que Victor Hugo nous demande de continuer. Il ne nous convient pas d'en être payés après sa mort plus que de son vivant.

Nous renonçons entièrement et irrévocablement à notre part dans les bénéfices de la publication de ses manuscrits.

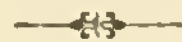
Nous la donnons à tout ce qui servira sa mémoire et son œuvre. Un acte régulier en déterminera et en constatera l'emploi.

Les premiers produits en seront attribués à la souscription pour le monument.

PAUL MEURICE. — AUGUSTE VACQUERIE.

Extrêmement honoré d'avoir été associé par Victor Hugo au mandat de MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, je me joins à leur déclaration : je refuse l'argent, et j'accepte la mission avec reconnaissance.

ERNEST LEFÈVRE.



Manuscrits de Victor Hugo. — L'inventaire des papiers de Victor Hugo a amené la découverte d'intéressantes œuvres manuscrites dont voici la liste :

La Grand'Mère, comédie en un acte, en vers, la seule pièce qui soit terminée et prête pour la scène.

La Forêt mouillée et *la Légende de l'épée*, drames dialogués dans le genre de ceux qui ont paru dans la *Légende des Siècles*.

Peut-être un frère de Gavroche! comédie en un acte, en prose, qui n'est pas jouable, et qui, basée sur les anciens signaux télégraphiques, ne serait plus comprise.

50,000 francs de rentes, bouffonnerie inachevée.

L'Océan, ayant pour sous-titre : *Un Tas de pierres*. C'est l'œuvre où se reflétera la pensée quotidienne de Victor Hugo. Il y a de tout dans ce livre : prose, vers, fragments de drame, scènes de comédie, pensées philosophiques, portraits, dialogues, distiques, etc., etc.

Un manuscrit a été perdu, celui des *Jumeaux*, drame en cinq actes, dont trois terminés. Dans ce drame inspiré par la légende du Masque de fer, le maître avait pris la version la plus accréditée, celle établie par Voltaire, Lamé-Fleury, Marius Topin, M. Jung, d'un frère jumeau du roi Louis XIV.



Les Ouvrages du père de Victor Hugo. — Un avocat du barreau de Blois, M. Louis Belton, vient de publier une curieuse brochure, *le Père de Victor Hugo à Blois*.

Elle renferme la liste des manuscrits laissés par le général comte Hugo, qui avait, comme on sait, l'amour des belles-lettres.

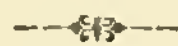
La Duchesse d'Alba, le Tambour Robin, l'Hermite du lac, le Solitaire du lac, l'Épée de Brennus, Perrine, ou *la Nouvelle Nina*, anecdote napoléonienne, *l'Intrigue de cour*, comédie en trois actes, *la Permission*, anecdote, *Variante des Amants ennemis, Joseph* ou *l'Enfant trouvé, Essai complémentaire sur le commandement des places de guerre et autres*, etc.



Longévité des poètes. — Plusieurs erreurs se sont glissées dans les renseignements que nous avons donnés dans notre dernier numéro sur la longévité des poètes.

Nous avons fait naître Maynard en 1542 alors que la date exacte de sa naissance est 1582.

Quant à Senecé, ce n'est point en 1757 mais bien en 1737 qu'il convient de rapporter la date de sa mort.



Promotions dans l'ordre de la Légion d'honneur. — Parmi les promotions faites dans l'ordre de la Légion d'honneur, à l'occasion de la fête nationale, nous avons remarqué les nominations suivantes :

M. Robert, inspecteur général des bibliothèques et des archives, auteur de publications historiques, paléographiques et bibliographiques.

M. Bourget, homme de lettres, lauréat de l'Académie française.

M. Ohnet, auteur dramatique.



Les Livres de Marie-Antoinette. — Dans un récent supplément du journal *le Figaro*, M. Ch. Daubige nous donne les détails suivants sur la bibliothèque de Marie-Antoinette.

Jusqu'à présent, on savait que les livres de la bibliothèque intime de l'épouse de Louis XVI aux Tuileries avaient été déposés à la Bibliothèque nationale, mais ce qu'on ignorait, ce qu'aucun ouvrage n'a jamais signalé — l'*Armorial du bibliophile* de M. Guigard pas plus que les autres — c'est qu'une partie de ces livres ont été transportés dans une ville de province, à Périgueux, lors de la création des écoles centrales de département, c'est-à-dire en 1795.

A cette époque, le Directeur de l'école centrale de la Dordogne fut invité à envoyer à Paris une personne chargée de choisir et de soumettre à l'agrément de l'autorité supérieure les ouvrages destinés à former les premiers éléments de la bibliothèque dont il s'agissait de doter l'établissement nouvellement fondé. Arrivé à Paris, le délégué s'en alla trouver le conventionnel Pinet qui était de la Dordogne, lequel, désireux de favoriser son compatriote, obtint pour lui qu'il fût mis en présence des débris de la bibliothèque du tyran et des volumes qui avaient appartenu aux princes et aux princesses de sa famille.

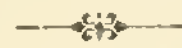
Dans une mesure modeste, le Périgourdin était autorisé à puiser dans ce riche fonds.

A côté des volumes du roi et comme rapprochés par l'infortune, bon nombre de livres de Marie-Antoinette se trouvaient réunis. Ce fut sur ces derniers que le citoyen-délégué arrêta, en homme de goût, ses préférences. Il fit choix d'une centaine de tomes, et emporta ce petit trésor dans sa ville natale. A la suppression de l'école, ces livres royaux contribuèrent à enrichir la bibliothèque municipale, qui avait déjà donné asile à ceux du couvent de Chancelade confisqués à la Révolution.

Ces volumes, de formats différents, sont uniformément reliés en veau rouge sombre granité de points noirs harmonieusement fondus dans la couleur maîtresse. C'était, si nous ne nous trompons pas, la reliure dite *porphyre* dont la sobre élégance, au lendemain des merveilles de Derome, marque un temps d'arrêt dans les tendances luxueuses de l'art d'habiller les livres. Sur les plats, on voit, imprimées en or, les armes de France accolées à celles de la maison d'Autriche, sur le dos, le titre de l'ouvrage et au bas les lettres C. T. (château des Tuileries) surmontées de la couronne royale. Les tranches ne sont pas dorées.

Grâce à l'obligeance de l'érudit archiviste-bibliothécaire qui a bien voulu nous les montrer, nous avons pu examiner un *Regnard*, quatre volumes in-12, édition des libraires associés, Paris 1778, les *Œuvres de Fontenelle* en onze volumes, le *Théâtre de Diderot*, celui de Lagrange-Chancel, un Périgourdin qui se retrouve chez lui, les *Géorgiques* de Virgile, traduction de Jacques Delille, etc., etc..., puis çà et là des ouvrages d'un caractère moins sérieux, comme la *Paysanne parvenue*, du chevalier de Mouy.

Étrange revirement des choses d'ici-bas! Dans les livres d'une reine, livres intimes, effleurés par son haleine, qu'elle avait tenus dans ses mains, qui avaient reposé sur ses genoux, le premier venu peut aujourd'hui lire. Le livre privilégié est devenu le livre de tout le monde.



Lettre inédite d'Alfred de Musset. — Nous trouvons dans la *Gazette anecdotique* cette lettre écrite par Alfred de Musset à Mme de X..., à propos de vers qu'on lui avait faussement attribués.

« Madame,

« Je reçois votre très aimable lettre au retour de plusieurs endroits où je viens d'aller chasser, chose qui vous surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins véritable, j'en atteste le ciel et le dernier lièvre que j'ai manqué. Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai fait de vastes détours et circuits.

« J'ai été à Mantes, où il y a un superbe tombeau du duc de Bretagne ; à Tours, où les pruneaux fleurissent ; au Croisic, où l'on prend des bains de mer à la glace et où j'ai acheté un chapeau, puis finalement tout le long de la Loire, où il ne manque exactement que de l'eau pour que ce soit le plus beau fleuve du monde, mais il s'y trouve en revanche de fort beaux bancs de sable et même des ornières ; on va sur cette rivière en patache.

« Maintenant que mon ardeur de m'instruire est satisfaite sur tous ces points de géographie, je vais faire comme vous, retourner à Paris, et je ne manquerai assurément pas d'aller vous y voir, si je suis assez heureux pour y être à temps.

« Je suis loin d'avoir oublié le sonnet de Fontainebleau, et je vous remercie de vous en souvenir ; quant aux vers du livre de Clisson, on m'en a parlé plusieurs fois, et je les tiens pour admirables, mais je n'ai pas l'honneur d'en être le père ; il paraît qu'en mettant mon nom au bas, on a voulu du moins m'en faire le parrain. Je n'ai jamais été par là, et quand cet enfant-là m'est né, j'étais probablement bien loin. Ma muse aura accouché pendant mon absence, c'est pour le moins un cas rédhibitoire. J'ai déjà assez mis au monde de mauvais garnements pour ne pas vouloir d'intrus dans la famille.

« Dites à Alfred, je vous prie, que je lui serre la main et l'embrasse de tout mon cœur, et que j'espère que nous nous verrons bientôt. Je pars demain.

« Veuillez agréer, Madame, mes remerciemens de votre bon souvenir, et l'assurance toujours bien sincère de ma respectueuse amitié. »

Bernardin de Saint-Pierre. — Le journal *la Liberté* a reçu la lettre suivante :

« Paris, 22 juin 1885.

« Monsieur,

« Je lis dans le numéro de *la Liberté* du 22 juin l'annonce de la mort de M. Pierre de Saint-Pierre, *descendant* de Bernardin de Saint-Pierre.

« Bernardin de Saint-Pierre n'a plus de descendants.

« De son premier mariage avec ma grand'tante, Félicité Didot, il a eu deux enfants : 1° Paul, mort célibataire ; 2° Virginie, mariée au général de Gazan et morte sans enfants. Il s'est ensuite remarié à M[lle] de Pelleport et n'a pas eu d'enfants de cette seconde union.

« Excusez-moi, monsieur, de vous envoyer cette rectification, à laquelle j'attache une certaine importance, et veuillez croire à ma considération la plus distinguée.

« P. Gélis-Didot, architecte. »

Malherbe. — On démolit en ce moment, à Aix, dans la rue Courteissade, une maison fort ancienne, qui fut habitée jadis par le poète Malherbe ; c'est la seconde à gauche, entrant par la rue de Nazareth.

On sait qu'à l'âge de vingt et un ans Malherbe, qui était né à Caen, d'un père magistrat, fut attaché au service du duc d'Angoulême, fils naturel de Henri II et grand prieur de France. Il fut auprès de lui, en qualité de secrétaire, à Aix, où ce prince faisait fonction de gouverneur en 1576. Malherbe resta là dix ans, en Provence, et Aix peut se dire sa seconde patrie.

Sous le haut patronage du prince, il voyait l'élite de la société. Il s'y maria à vingt-six ans à une femme, Madeleine de Coriolis, de trois ou quatre ans plus âgée que lui, veuve déjà pour la seconde fois et appartenant à une famille parlementaire des plus considérables dans le pays.

C'est dans la maison de la rue Courteissade, dont la démolition a lieu en ce moment, pour dégager l'hôtel de la sous-préfecture, que Malherbe écrivit les fameuses stances à Du Perrier sur la mort de sa fille.

Inauguration des statues de Voltaire et de Béranger. — Le 14 juillet, a été inaugurée sur le quai Malaquais une statue de Voltaire due au ciseau du sculpteur Caillé. Voltaire est représenté debout, un parchemin dans la main gauche et un stylet dans la main droite. L'auteur de *Candide* est vêtu d'une longue houppelande.

Sur le piédestal, on peut lire cette simple inscription :

VOLTAIRE

1694-1778

Des discours ont été prononcés par MM. Yves Guyot, au nom du Comité d'initiative du centenaire de Voltaire ; Sardou, au nom de l'Académie française ; Arsène Houssaye, représentant la Société des gens de lettres ; Michelin, président du Conseil municipal de Paris, au nom de la Ville.

— Le lendemain, a eu lieu au square du Temple l'inauguration de la statue de Béranger.

La statue en bronze, œuvre du sculpteur Doublemard, est placée au milieu de la pelouse centrale, la face tournée vers l'ouest. La pose est pleine de bonhomie : le chansonnier, debout, penche légèrement la tête en avant, les épaules levées, le dos légèrement voûté, la main droite dans le gousset du pantalon.

Sur le piédestal, en marbre blanc, on lit cette inscription :

A Béranger, ses admirateurs et ses concitoyens.

MM. Philibert Audebrand, Spuller, député, Pou-

belle, préfet de la Seine, et le président du Conseil municipal ont prononcé chacun une courte allocution.



Béranger jugé par Victor Hugo, Alfred de Musset et Henri Heine. — Dans le remarquable discours qu'il a prononcé à l'inauguration de la statue de Béranger, M. Philibert Audebrand a vengé l'auteur du *Dieu des bonnes gens* des dédains immérités dont on s'est plu parfois à l'abreuver en citant les souvenirs suivants :

Un jour, dans un café de gens de lettres, un faiseur de cantates, payé par la cassette de Napoléon III, se mit à dire tout haut : « Ce n'est pas un poète. » Le lendemain, le propos était rapporté à Henri Heine, qui, en ce moment, s'éteignait sur son lit de douleur. Si accablé de souffrance qu'il pût être, l'auteur de *Reisebilder* se dressa sur son séant et, après une alerte épigramme à l'adresse du blasphémateur, que je n'ai pas besoin de reproduire ici, il s'écria : « Pas un poète, Béranger! Eh ! mon petit monsieur, c'est la lyre la plus sonore des temps modernes ! »

Dénigrer Béranger, c'était aussi ce qu'Alfred de Musset ne voulait pas permettre. Un soir, dans le monde, un plaisantin recommençait le mot dit au café. En guise de réplique, l'auteur de *Rolla*, se levant de sa place, se prit, non à chanter, mais à réciter d'une voix simple et grave l'élégie qui a pour titre : *le Voyage imaginaire.* On sait que Béranger y simule un voyage en Grèce, pendant la guerre de l'indépendance.

En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
Oui, je fus Grec, Pythagore a raison ;
Sous Périclès, j'eus Athènes pour mère ;
Je visitai Socrate en sa prison.
De Phidias j'encensai les merveilles.
De l'Illissus j'ai vu les bords fleuris ;
J'ai, sur l'Hymette, éveillé les abeilles ;
C'est là, c'est là que je voudrais mourir.

Alfred de Musset s'arrêtait à dessein à l'avant-dernier de ces vers. Il le répétait sous l'empire d'une sorte de ravissement.

J'ai, sur l'Hymette, éveillé les abeilles.

— Messieurs, ajoutait-il, en avançant le bras, je donnerais un des doigts de ma main pour avoir fait ce vers-là.

Un autre souvenir non moins précieux.

Un soir, j'ai entendu Victor Hugo, chez lui-même, rue de Clichy, s'emporter en magnifiques éloges sur le vieux père injustement délaissé. En faisant remarquer que Béranger a été le premier à varier le ton des rythmes et à anoblir la rime, il prenait surtout plaisir, lui, l'auteur de *l'Art d'être grand-père,* à fixer notre attention sur la ronde si charmante, où l'on voit des enfants, petits garçons, petites filles, danser en rond, sans souci de l'orage qui commence à gronder. Je vous laisse à penser s'il était éloquent, lorsqu'il détachait un des couplets de cette chanson :

Au bruit de lugubres fanfares,
Hélas ! vos yeux se sont ouverts,
C'était le clairon des Barbares
Qui nous annonçait nos revers.

— Messieurs, poursuivait Victor Hugo, je ne sais dans notre langue rien de plus beau que ces quatre vers. Est-ce que vous ne voyez pas là-dedans le mouvement de l'épopée ? Que dites-vous de ce clairon des hommes du Nord, qui réveille nos fils en sursaut ? Ces fanfares retentissent toujours. Quatre vers disent aux enfants l'histoire des trois invasions.

M. Philibert Audebrand a conclu en disant que Béranger, même mort, avait été un Tyrtée pour nos soldats.

Pendant la dernière guerre, sur les bords de la Loire, la vaillante armée de Chanzy, si rudement éprouvée par l'hiver, sans souliers, sans pain, les pieds dans la neige, réchauffait son enthousiasme en chantant *le Vieux Sergent* et les autres hymnes, qui alternaient avec *la Marseillaise.*

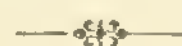
Savez-vous ce qui se passe journellement dans les provinces annexées ? Ces Alsaciens, ces Lorrains qui s'obstinent si noblement à être Français, n'ont pas de réunion de famille sans que le génie de Béranger n'intervienne au dessert. Alors le vieillard qui va finir et l'enfant qui commence à bégayer ses mots, formant un concert et touchant et sublime, entonnent ensemble, comme une incarnation sacrée, l'ode admirable :

Reine du monde, ô France, ô ma patrie !

Tous regardent la frontière raccourcie par le traité de Francfort-sur-Mein, et quand on arrive à la strophe sur le Rhin, c'est avec des larmes qu'ils chantent :

Le Rhin aux bords ravis à ta puissance
Porte à regret le tribut de ses eaux,
Il crie au fond de ses roseaux :
Honneur aux enfants de la France !

Est-il besoin de dire que ces éloquents souvenirs et cette émouvante péroraison ont produit le plus grand effet sur l'auditoire ?



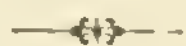
Les Papyrus démotiques du musée du Louvre. — La conservation du Louvre vient d'acquérir, avec l'autorisation de M. Turquet, sous-secrétaire d'État de l'instruction publique et des beaux-arts, une collection très importante de trente et un papyrus démotiques. Ces papyrus sont datés des règnes de Psammétique, d'Apriès et d'Amassis, dont on ne possédait que deux fragments, l'un d'Amassis, à Vienne, et l'autre d'Apriès, à Londres.

Grâce à cette nouvelle acquisition, le musée du Louvre, déjà très riche en documents archaïques démotiques, possède une série absolument unique, débutant aux plus anciens spécimens connus de cette langue et allant jusqu'à l'époque des Ptolémées

et à l'époque romaine inclusivement. Aucun musée n'offre rien de semblable.

Les difficultés que présentait encore l'écriture du temps de Takara disparaissent devant cette série.

Au point de vue du contenu, ces papyrus ne sont pas moins intéressants par les renseignements nouveaux qu'ils apportent sur l'histoire du droit en Égypte. Il faut féliciter les conservateurs du musée égyptien du Louvre pour avoir signalé l'importance de ces papyrus, et en particulier M. Réveillout, pour en avoir négocié heureusement l'acquisition.



Les Princes écrivains. — Les princes écrivains sont loin d'être rares, mais depuis quelques années les têtes couronnées semblent également éprouver le besoin d'envoyer de la copie aux éditeurs.

Parmi les rois et reines auteurs, il faut citer la reine Victoria, Oscar II de Suède, don Luis de Portugal, le Shah de Perse, la reine Élisabeth de Rouménie (Carmen Sylva), don Pedro II du Brésil et le prince Nicolas de Montenegro.

Quant aux princes et princesses qui écrivent des livres, on ne les compte plus : l'archiduc héritier Rodolphe d'Autriche, le duc d'Édimbourg, les princes Albert, Victor et George de Galles, la princesse Hélène, tous ont au moins un volume à leur actif.

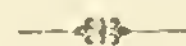


Statistique de la presse. — Les journaux en France :

Au 31 décembre 1884, les journaux publiés à Paris étaient au nombre de 1,586 et on en comptait 2,506 dans les départements.

Ce qui fait un total de 4,092 publications.

Une vingtaine de départements n'ont pas encore de journaux quotidiens : Seine-et-Oise et Seine-et-Marne sont dans ce cas.



Un souvenir à Chateaubriand. — On a placé sur les murs de l'hôtel nº 120, rue du Bac, une plaque portant l'inscription :

CHATEAUBRIAND
est mort dans cette maison le 4 juillet 1848.

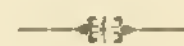


La Société de l'histoire de la Révolution française. — Il vient de se fonder une *Société de l'histoire de la Révolution française.* Son programme comprend les publications suivantes : 1º Documents inédits émanés de divers gouvernements ou de leurs agents, de 1789 à 1815, et formant des séries d'intérêt général ; 2º documents inédits d'un caractère privé, tels que correspondances, mémoires, etc., émanés de personnages ayant appartenu à la période comprise entre 1789 à 1830 ; 3º réimpressions de documents devenus rares ou inexactement publiés ; 4º traductions françaises de documents publiés en langue étrangère ; 5º recueils bibliographiques, listes, répertoires, cartes, exclusivement destinés à faciliter les recherches des travailleurs. Une part importante sera réservée aux publications relatives à la diplomatie, à l'armée, à la marine, aux colonies. Les ouvrages seront accompagnés d'éclaircissements historiques et biographiques, mais il n'y sera admis aucun commentaire politique soit en notes, soit sous forme de préfaces ou d'introductions.



Mission scientifique et littéraire. — M. Paul-Édouard Passy, licencié ès lettres, professeur de langues vivantes à l'École normale primaire de la Seine et au collège de Sévigné, est chargé d'une mission en Islande.

Il devra visiter les principaux centres d'éducation de ce pays, en étudier les ressources et les procédés intellectuels et pédagogiques, examiner les principaux documents de la langue et de la littérature islandaises.



Une bibliographie de la sainte Vierge. — M. Auguste Nicolas, dans la préface de *la Vierge Marie* (p. 15, éd. in-12 de 1857), parle d'un catalogue des livres traitant de la sainte Vierge et dans lequel sont présentés 40,000 volumes.

La *Revue littéraire* s'est mise à la recherche de ce catalogue. Il existe, en effet, mais à l'état de manuscrit seulement.



Une langue universelle. — *Le Génie civil* du 11 juillet dernier publie un article de M. Kerckhoffs, professeur à l'École des hautes études commerciales, au sujet du *Volapük* ou *langue commerciale universelle.*

Le Volapük gagne du terrain en France ; nos lecteurs liront avec intérêt l'exposé quelque peu optimiste de M. Kerckhoffs.

L'idée de créer une lange universelle pour les relations internationales a gagné bien du terrain, tant en France qu'en Allemagne et en Autriche, depuis une trentaine d'années. En dépit des gens de lettres, qui en nient l'opportunité, et des linguistes, qui révoquent même en doute la possibilité de composer une langue artificielle ayant une valeur réelle, des esprits pratiques se disent à juste titre que nous sommes dans le siècle de la vapeur et de l'électricité, où des besoins nouveaux surgissent chaque jour, et où l'impossibilité de la veille devient la merveilleuse réalité du lendemain.

Personne ne songe plus, d'ailleurs, à faire adopter ou à créer une langue qui doive devenir un jour, comme le grec dans l'antiquité, ou le latin au moyen âge, l'organe universel des sciences et des lettres : c'est un rêve abandonné depuis longtemps. Mais, de même que les diplomates ont une langue universelle ou commune pour leurs rapports internationaux, on peut se demander si nos voyageurs et nos grands négociants n'auraient pas avantage à posséder également un moyen de communication, à la fois simple et pratique, qui leur permît d'entrer en relations directes avec toutes les maisons de commerce, tant de l'Europe que des autres parties du globe.

Or, s'il n'est pas bien difficile d'apprendre en quelques années trois ou quatre langues romanes ou germaniques, il faut, par contre, un temps assez long

pour apprendre un seul dialecte hindou ou sémitique; la difficulté devient même insurmontable pour beaucoup de personnes, lorsqu'il s'agit d'une langue agglutinante comme le turc ou le japonais, ou d'un idiome monosyllabique tel que le chinois ou l'annamite.

Les peuples de l'Orient se trouvent dans un embarras encore plus grand, lorsqu'ils veulent entamer des relations commerciales avec l'Europe. Dépourvus de connaissances géographiques, mal renseignés par leurs chefs politiques, ils sont obligés d'avoir recours à l'intermédiaire des colons ou résidents étrangers; or, ceux-ci ne sont que bien rarement nos compatriotes, et nous ne saurions nous étonner de les voir dénigrer nos produits, au profit des marchandises de Londres ou de Manchester.

Qu'il existe, au contraire, une langue universelle, et un même voyageur pourra visiter les pays les plus divers, un même journal commercial pourra être lu et compris dans tous les centres producteurs ou consommateurs du globe. Les navigateurs, il est vrai, ont déjà adopté un langage sémaphorique, utilisable pour les communications en pleine mer ou à distance, mais qui ne se prête nullement aux exigences de la correspondance.

Quant à adopter comme langue universelle un idiome européen quelconque, les rivalités et les difficultés que présente l'étude même de ces langues s'y opposent.

Ainsi que le faisait remarquer dernièrement le général Faidherbe, les complications du verbe empêchent souvent à elles seules les populations coloniales d'apprendre une langue européenne.

Les premières tentatives pour créer une langue universelle artificielle remontent à Descartes et à Leibniz; il serait difficile de citer, parmi les cinquante ou soixante systèmes imaginés dans le cours des deux derniers siècles, un seul ayant une valeur pratique réelle.

M. Schleyer de Constance, à la fois homme de lettres et linguiste distingué, est enfin parvenu, après vingt ans de laborieux efforts, à donner une solution à ce difficile problème. Il a donné à son système le nom de *Volapük* ou *langue universelle*.

Tout en empruntant aux différents idiomes de l'Europe certains traits caractéristiques, M. Schleyer a su combiner un tout bien coordonné, bien harmonieux et d'une extrême simplicité.

Pour les racines des mots il a fait des emprunts à toutes les langues, mais principalement aux langues germaniques et romanes, et, parmi ces dernières, l'anglais a été tout particulièrement mis à contribution.

Les adeptes du *Volapük* se comptent aujourd'hui par milliers en Europe; 53 sociétés en favorisent la propagation et de nombreux travaux ont été composés pour l'étude du *Volapük*. M. Schleyer a fait paraître, en même temps que sa grammaire, un dictionnaire *volapük-allemand* contenant près de 13,000 mots; ces deux ouvrages en sont à leur quatrième édition. De petits abrégés de la grammaire ont été faits, non seulement en latin et dans toutes les langues de l'Europe, mais encore en chinois et dans le dialecte *nama* des Hottentots.

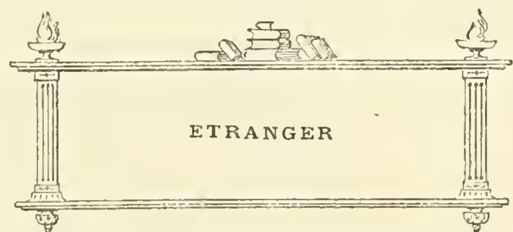
Des dictionnaires à l'usage particulier des Français, des Anglais, des Italiens, des Hollandais et des Hongrois sont en voie de préparation.

Deux revues sont également publiées en Volapük, l'une, *le Volapükabled* avec traduction en regard, l'autre, *le Volapükaklubs* entièrement rédigé en volapük.

A Paris, le Volapük compte déjà un certain nombre d'adhérents, et parmi ceux-ci des personnes qui se sont fait un nom distingué dans les lettres; ils doivent se constituer bientôt en société et ils espèrent, avec le concours de quelques adeptes de nos départements du Midi, fonder une vaste association française pour la vulgarisation de la langue commerciale universelle.

Un congrès international de *Volapükistes* sera tenu à Paris, en 1889, à l'occasion de l'Exposition universelle.

Les promoteurs de l'œuvre comptent même organiser, dès le mois d'octobre prochain, plusieurs cours publics et gratuits pour l'étude de la nouvelle langue. Un premier essai à l'École des hautes études commerciales a parfaitement réussi : au bout de huit leçons, les élèves ont été en état de correspondre avec les volapükistes des autres pays de l'Europe et d'outre-mer. C'est un résultat à signaler.



Angleterre. — *Le Journal de Gordon.* — Le *Journal* qu'a tenu le général Gordon des événements de Karthoum pendant l'année 1884, et que MM. Kegan Paul, Trench et Cº viennent de publier à Londres, a été acheté par ces éditeurs 5,000 guinées (130,000 fr.). C'est le prix le plus élevé qui ait été donné en Angleterre pour un seul volume. Cette somme sera touchée par le frère du général. La première édition, tirée à dix mille exemplaires, est déjà épuisée. Un de nos plus grands éditeurs de Paris ayant exprimé le désir d'acquérir le droit de traduction de cet ouvrage en français, l'éditeur anglais en a demandé une somme de 3,000 livres (75,000 fr.) qui a été refusée.

Une révolution dans la librairie anglaise. — Le correspondant londonien de la *Revue britannique* lui signale en ces termes, dans son dernier courrier, une révolution dans le monde des libraires anglais :

« L'expérience tentée par Hugh Conway de faire paraître ses romans en un volume à un shilling au lieu de trente shillings, comme on en avait l'habitude,

semble avoir fait son chemin et menace d'une révolution complète les usages de nos éditeurs. »

Allemagne. — *L'opinion de M. Mommsen sur le roman historique.* — Un candidat au doctorat, soutenant dernièrement ses thèses, plaidait en faveur du roman historique et réclamait pour lui le droit de cité dans la littérature contemporaine.

Nos « Doctor disputationen » se font toujours en latin, mais ces discussions, fort ardues en apparence, sont considérablement facilitées par le fait que le candidat choisit d'avance ses opposants. Il arrange avec eux de petites répétitions comme au théâtre, et quand la farce est dûment préparée, on la sert au public.

La thèse dont nous parlons venait donc d'être rondement dépêchée, lorsque, à la terreur du pauvre candidat, un monsieur âgé se lève au milieu de l'auditoire et dans un discours latin, incisif et tranchant comme l'acier, prend à partie M. Ebers et son genre. Il montre tous les côtés fâcheux de ces travestissements historiques qui racontent le présent sous le masque du passé et qui placent dans l'ancienne Égypte ce qui se passe et se pense aujourd'hui à Leipzig et à Berlin.

« Le grand historien qui vient de traiter l'histoire administrative des provinces de l'empire romain, dit l'orateur, a dû souvent s'insurger contre son concurrent, qui prétendait reconstruire à l'aide de son imagination ce que lui-même a tiré si laborieusement des documents authentiques. »

Le candidat au doctorat jugea bon de se taire.

M. Mommsen lui avait fait perdre tout son latin. (*Revue suisse.*)

Italie. — *Les manuscrits de Napoléon Ier.* — On écrit de Florence, 24 juin, au *Figaro :*

« L'Italie a racheté à lord Ashburnham pour la somme de 575,000 francs une collection d'inestimables trésors comprenant environ 2,000 volumes.

« Ce précieux dépôt a été installé dans une des salles de la Laurenziana où, dès à présent, on peut le visiter avec permission spéciale.

« Nous disons visiter, mais non étudier; cette faveur serait réservée pour un certain temps aux savants italiens, afin de leur laisser l'honneur des découvertes à faire dans ce fonds aussi riche qu'inexploré. Lord Ashburnham les conserva cinquante ans sans jamais permettre à personne de les ouvrir.

« Mais la collection ne renferme pas seulement les manuscrits volés à l'Italie, elle se compose aussi des manuscrits, lettres et documents divers de Napoléon Ier, ou plus exactement de Bonaparte écolier et jeune officier, jusqu'après le siège de Toulon. Un catalogue détaillé serait impossible à faire ici. Mentionnons seulement cinquante cahiers entièrement autographiés, contenant romans, nouvelles, une *Storia di Corsica*, des extraits d'un grand nombre d'auteurs, des cours et des leçons de l'École de Brienne, sa correspondance avec Paoli, son brevet de capitaine signé de Louis XVI, son premier passeport, etc., etc. Ces papiers sont une propriété nationale. Comment le gouvernement français a-t-il laissé échapper ces précieuses reliques? Espérait-il effacer de l'histoire le nom de Napoléon, comme il descend du coin d'une rue le nom de Bonaparte? La vérité — et on la connaît ici — est que le gouvernement a refusé de les comprendre dans le lot racheté par M. Delisle. Même une personne en situation de connaître toute l'affaire nous a ajouté : « Le dernier mot n'est pas dit. Parmi « les manuscrits rachetés par M. Delisle, plusieurs « appartiennent à l'Italie; les deux gouvernements « pourraient s'entendre pour faire des échanges.

« Même il en est question. »

« Les manuscrits de Napoléon ont été compris dans le marché pour une somme relativement fort modeste. L'agent italien, M. Villari, a fait une excellente affaire. En effet, depuis qu'ils sont exposés à la Laurenziana, lord Rosebury a déjà renouvelé deux fois la proposition de les acheter 50,000 francs.

« Le même lord a offert d'un *Uffizio della Madona*, œuvre de Sinibaldi, avec la date de 1485, la somme ronde de 175,000 francs! au total 225,000 francs pour deux lots d'une collection qui a coûté 275,000 francs.

« L'œuvre de Dante comprend trente-quatre manuscrits. Dix d'entre eux ont déjà trouvé acquéreur à 50,000 francs. On compte de nombreuses copies de la *Divina Commedia* des XIVe et XVe siècles, avec des notes des contemporains.

« Le joyau de la collection est le fameux *Pline* du IXe siècle, qui avait appartenu à la collection Médicis, ensuite à la *Riccardiana*, d'où il disparut, ne laissant que son nom sur le catalogue. »

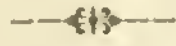
La reine d'Italie écrivain. — *La Gazette de Varsovie* (Gazety Warszawiez) raconte ce qui suit :

« La reine d'Italie écrit pour *la Gazzetta di Parma* des critiques théâtrales qu'elle ne signe pas. Un de ses collègues de plume prit l'auguste critique en flagrant délit de plagiat et indiqua le livre d'où avait été tiré l'article incriminé. La reine riposta en prouvant qu'elle était elle-même l'auteur du livre, édité il y a deux ans. Le critique s'en retourna l'oreille basse, tout en se demandant si ce n'est pas pêcher en eau trouble, pour un journaliste, que de copier dans ses propres ouvrages. »

Hollande. — *Exposition internationale de librairie à Amsterdam.* — L'Union des libraires néerlandais se propose d'organiser, au mois d'août prochain, une exposition de toutes les industries qui se rattachent au livre. Le comité de l'exposition s'est adressé aux éditeurs hollandais et étrangers avec prière de lui faire parvenir les épreuves, etc., de publications devant paraître après le 1er août.

Suisse. — *Conférence internationale de Berne.* — Le 7 septembre prochain, une seconde conférence littéraire internationale aura lieu à Berne. On y dis-

cutera définitivement le projet de la convention pour la protection des droits d'auteurs, projet adopté le 17 octobre 1884 par les délégués de la première conférence.



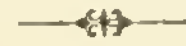
Russie. — *Le Roman en Russie.* — *Le Magazin für die Litteratur* donne de curieux détails sur les éditions spéciales que les romanciers allemands sont contraints de faire pour la Russie, sous peine de voir leurs œuvres arrêtées à la frontière. La censure russe décide des changements, et il n'est pas question avec elle, de discuter. Dans un roman paru récemment, *Temps agités,* l'auteur avait décrit d'après nature la tente d'un des grands-ducs de Russie, pendant la dernière guerre russo-turque. On y voyait, entre autres objets, le portrait d'une actrice. La censure remplaça le portrait par « une grande carte du théâtre de la guerre ». Le romancier fit valoir que sa description était « historique ». La censure répliqua « qu'en Russie, il n'y avait d'historique que ce qui est dans les journaux officiels ».



États-Unis. — *Le cinquantenaire du New-York Herald.* — Le 6 mai dernier, le *New-York Herald* a célébré le cinquantième anniversaire de son existence.

États-Unis. — *La Presse aux États-Unis.* — *Rowell's American Newspaper Directory* pour 1884 évalue à 13,400 le nombre des journaux et périodiques de toute nature qui paraissent actuellement aux États-Unis et au Canada, soit une augmentation de 1,600 depuis 1883.

Le nombre de journaux quotidiens s'est accru de 1,138 à 1,254, celui des journaux hebdomadaires de 9,062 à 10,028 et celui des revues mensuelles de 1,091 à 1,500. C'est dans les États de l'Ouest que la progression a été le plus rapide ; l'État d'Illinois a aujourd'hui 1,009 journaux, Missouri en compte 604 et l'État de New-York à lui seul 1,523.

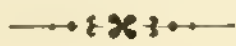


Japon. — *Fabrication du papier au Japon.* — Il existe aujourd'hui au Japon une douzaine de fabriques de papier, aménagées et exploitées d'après les meilleurs modèles de l'Europe. L'industrie du papier semble y marcher à pas de géant, si l'on considère les résultats obtenus par les fabriques indigènes. Celle d'Osaka fait de brillantes affaires et a pu amortir en trois années la totalité de ses frais d'établissement; celle de Pjé a pu servir, en 1884, un dividende de 15 p. 100 à ses actionnaires. Malgré la production nationale, l'importation du papier européen et américain ne diminue pas, ce qui prouve bien que la consommation devient de plus en plus forte.

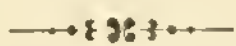


FRANCE

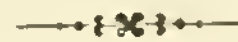
— Dans la dernière livraison (mai-juin) du *Bulletin Monumental,* M. de la Sicottière donne une bibliographie complète de l'œuvre de M. Du Chatellier, dont nous avons récemment annoncé le décès.



— Nous apprenons la mort de Mme C. Gay, auteur de plusieurs volumes de poésie fort appréciés, parmi lesquels nous citerons *Matin et Soir,* édité chez Lemerre. On lui doit aussi plusieurs ouvrages pour les enfants; elle excellait dans ce genre délicat, dont *Juliette la Normande* et les *Aventures d'un petit Parisien* sont deux charmants spécimens.

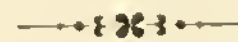


— Le *Bulletin de la Société historique du Périgord* annonce la mort de M. de Gourgne et donne une notice détaillée sur la vie et les travaux de cet archéologue distingué.



— On annonce la mort, à Lorient, de M. Ernest Hello, écrivain catholique.

M. Ernest Hello, qui avait collaboré au *Gaulois* et à l'*Univers,* a publié une *Étude philosophique et critique* des œuvres de M. Renan, une *Vie de Sainte Angèle de Foligno,* un ouvrage très mystique intitulé : les *Paroles de Dieu.*



— On annonce la mort de Mme Jules Lacroix, décédée à Saint-Germain en Laye. Elle était née en décembre 1795. Depuis le jour où son mari, le poète traducteur d'*Œdipe*, était devenu aveugle, Mme Jules Lacroix, non seulement l'entourait de ses soins, mais l'aidait dans ses travaux, écrivant sous sa dictée. Elle était l'arrière-petite-fille du comte Venceslas Rzé-

wuski, grand hetman de la couronne de Pologne. Son aïeul, le comte Séverin, fut général au service de l'Autriche, et son père, le comte Adam, dernier ambassadeur de la République de Pologne à Copenhague, mourut sénateur de l'empire de Russie. L'autre fille du comte Adam, la sœur de Mme Lacroix, était la femme de Balzac.

— On annonce d'Aurillac la mort de M. Francisque Mandel, conseiller honoraire à la cour de Riom et l'un des historiens les plus distingués de l'Auvergne et du Velay.

— La plupart des journaux parisiens ont enregistré le mois dernier le décès de M. Antonin Merley.

M. Antonin Merley avait publié plusieurs ouvrages et il était le correspondant de nombreux journaux de la province et de l'étranger à l'Agence internationale de la presse qu'il dirigeait.

— On annonce le décès de M. de Monzia, auteur de plusieurs ouvrages sur la guerre franco-allemande et d'une étude sur Richelieu.

— On annonce de Moissac le décès de M. de Moura, lieutenant de vaisseau en retraite qui séjourna longtemps au Cambodge en qualité de résident. M. Moura utilisa le séjour qu'il fit à la cour du roi Norodom et publia, il y a quelques années, un livre important sur l'histoire, la géographie, les mœurs et les productions du royaume de Khmers.

— M. le sénateur Ribière, dont on a annoncé la mort le mois dernier, était âgé de soixante-trois ans.

Concurremment avec la politique, M. Charles Ribière cultivait la littérature à ses moments perdus. Il a publié un *Essai sur l'Histoire de l'imprimerie dans le département de l'Yonne*.

— L'Institut de France est cruellement éprouvé depuis le commencement de l'année. Douze décès l'ont déjà frappé et, aujourd'hui encore, il nous faut enregistrer le décès de M. Adolphe Vuitry, l'un de nos plus grands économistes, ancien sénateur sous l'Empire, membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

M. Vuitry était né à Sens (Yonne), le 31 mars 1813.

Il ne nous appartient pas de retracer ici sa vie politique et administrative. Nous rappellerons seulement qu'il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement du marquis d'Audiffret, le 15 mars 1862, dans la section de politique, administration, finances.

M. Vuitry a publié : *Étude sur le régime financier de la France avant la Révolution* (1877), embrassant les impôts romains et le régime de la monarchie féodale jusqu'au XIIIe siècle. Il a communiqué à l'Académie plusieurs mémoires qui en forment la suite.

— La Société nationale d'agriculture vient de perdre l'un de ses membres, M. Auguste Zundel, vétérinaire principal de l'Alsace-Lorraine. Élève de l'École vétérinaire de Lyon, où il fit de brillantes études, son érudition lui acquit bientôt un grand renom; il s'était donné pour rôle d'en faire bénéficier ses confrères de tous les pays. Ses Chroniques dans le journal de l'École de Lyon, son *Recueil de médecine vétérinaire*, ont rendu d'innombrables services à l'art vétérinaire français. Il a refait le dictionnaire d'Hurtrel d'Arboval. On lui doit des monographies très étudiées, et les maladies contagieuses ont fait l'objet particulier de ses études.

L'œuvre de Zundel, comme savant, comme publiciste, comme praticien, lui assigne le premier rang dans la pléiade des vétérinaires qui ont le plus contribué, dans ce siècle, aux progrès de la science et aux perfectionnements de la pratique.



ÉTRANGER

Allemagne. — Le bibliothécaire de l'Université de Giessen, M. L. Noach, est décédé le 15 juin dernier.

— Alfred Meissner, le poète autrichien qui vient de mourir à soixante-trois ans, s'était destiné tout d'abord à la profession de médecin, et fut effectivement reçu docteur en 1846, à l'Université de Prague. Une année auparavant, il avait déjà publié un volume de poésies et bientôt il ne s'occupa exclusivement que de littérature.

Ziska, son œuvre de jeunesse, fit du bruit et lui valut des poursuites et un exil volontaire. Les romans sociaux qu'il publia depuis : *die Kinder Roms*, *Schwarzgelb*, *zur Ehre Gottes*, *Neuer Adel*, tendant tous plus ou moins à réorganiser la société actuelle, n'eurent pas un succès incontesté.

Quant aux drames qu'il a écrits pour le théâtre, *Das Weib des Urias*, etc., ils ne réussirent pas à se maintenir au répertoire.

— M. Foerster, dont on connaît les excellents travaux sur l'art et l'archéologie, est décédé à Munich au mois d'avril 1885.

— M. Schubart, ancien directeur de la bibliothèque de la ville de Cassel, est mort dernièrement. Il avait publié une édition de Pausanias et des *Bruchstücke zu einer Methodologie der diplomatischen Kritik*.

— Au mois de mai est décédé M. Pünjer, professeur de théologie à Iéna. On lui doit une *Geschichte der*

Christlichen Religionsphilosophie seit der Reformation et un traité *De Michaelis Serveti doctrina*.

Angleterre. — Un savant orientaliste, M. W. Vaux, auteur de plusieurs ouvrages sur les médailles de l'antiquité et sur l'histoire des anciens peuples de l'Orient, est mort le 21 juin dernier.

M. Vaux fut pendant de longues années *Keeper of the coins and medals of the British museum*. En 1876, la Royal Asiatic Society le désigna pour remplir les fonctions de secrétaire de la Société.

M. Vaux a contribué par d'importants travaux aux journaux et « transactions » des sociétés savantes d'Angleterre.

Nous citons parmi ses ouvrages : *Nineveh and Persepolis*, qui eut quatre éditions anglaises et fut traduit en allemand, — *A Handbook of the Antiquities of the British Museum*, — *Ancient History from the Monuments*, — *Persia from the earliest Period to the Arab Conquest*, — *A Catalogue of the Coins in the Bodleian Library* et *The History of the Atabeks of Syria and Persia*.

— Un romancier anglais, Hugh Conway, dont le premier ouvrage : *Called Back* a eu un succès considérable, vient de mourir subitement après avoir fait un second roman, *Dark Days*, qui est loin de valoir celui qui l'avait précédé.

— Mr John-Francis Campbell, né à Edimbourg en 1821, est mort à Cannes au mois de février dernier. Il a recueilli la littérature orale des Gaëls d'Écosse dans ses *Popular Tales of the West Highlands*. Edimbourg, 1860-1862, 4 vol. in-12.

Italie. — L'éminent philosophe Augusto Vera est mort le mois dernier à Naples ; il était né le 4 mai 1813 à Amelia.

Il fit ses premières études dans son pays natal, sous la direction de son père. En 1826, son père l'envoya à Rome pour étudier le droit. Il ne tarda pas à aller à Paris, où Cousin lui fit le meilleur accueil, et lui fit donner la chaire de philosophie au lycée de Mont-de-Marsan. Successivement il professa à Lille, à Toulon, à Rouen et au lycée Charlemagne, à Paris.

Sa collaboration à la *Revue lyonnaise* et à la *Liberté de pensée* témoigne combien il s'était déjà familiarisé avec la doctrine d'Hégel.

Après le coup d'État, il passa en Angleterre et y resta jusqu'en 1860.

Il collabora à l'*Athenæum*, au *Litterarium* et à d'autres journaux et dirigea en outre l'*Emporio*, journal rédigé en italien, en français et en anglais, et fondé pour favoriser les relations artistiques entre l'Italie et l'Angleterre.

En 1855, il publia l'*Introduction à la philosophie d'Hégel*, et, en 1859, la *Logique d'Hégel*.

En 1860, le professeur Vera rentra en Italie et fut nommé professeur d'histoire à Milan. En 1861, il fut transféré à Naples, où il est resté jusqu'à sa mort.

M. Vera laisse un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Dei nuovi profili litterarii*. — *Platonis, Aristotelis et Hegelii de studio sermone doctrina*. — *History of Religion and of the Christian Church*. — *La Pena di morte*. — *Prolusione alla storia della filosofia, etc.*

Il a aussi traduit d'Hégel : *La Logique et la philosophie de l'esprit et de la religion*.

— M. Celestino Bianchi, député au Parlement et depuis 1872 directeur du journal *la Nazione*, vient de mourir.

M. Bianchi fut en 1846 un des rédacteurs du journal *la Patria* ; en 1855, il fonda *lo Spettatore* et écrivit plusieurs brochures politiques dont la dernière, *Toscana e Austria*, eut un grand retentissement.

— La *Rivista di Filosofia scientifica* annonce la mort d'un de ses rédacteurs, Gabriel Buccola. A peine âgé de trente ans, il est mort à Turin, au mois de mars. Ses deux principaux travaux sont : *La dottrina e la legge dell' eredità* (doctrine et loi de l'hérédité), qui a eu deux éditions, et *La legge del tempo nei fenomeni del pensiero* (la loi du temps dans les phénomènes de la pensée).

Hongrie. — Un des meilleurs littérateurs de la Hongrie, N. Guillaume Gyœry, auteur de poesies et d'écrits pour la jeunesse, est mort le 14 avril dernier. M. Gyœry a traduit en hongrois les meilleures productions littéraires de l'étranger, notamment le Don Quichotte, les drames de Calderon, Moreto et Shakespeare, et la *Frithjofsage* de Tegner. M. Gyœry était pasteur de l'église évangélique à Budapest.

Suisse. — Gustave Roux, dessinateur de talent, qui fut le collaborateur de plusieurs journaux illustrés parisiens et étrangers, est mort à Genève, le 22 mars.

En 1851, Gustave Roux s'était établi à Paris, où il faisait de l'illustration par la gravure sur bois pour le *Monde pittoresque*, l'*Illustration*, etc. C'est alors qu'il illustra les *Chansons lointaines* en collaboration avec de Staal, Hébert et Gleyre et l'édition populaire de don Quichotte.

En 1870, quelque temps avant la guerre, Roux avait quitté Paris et vint se fixer à Berne où son ami, l'éditeur Schmid, faisait paraître la *Suisse illustrée*, malheureusement cette publication ne se soutint pas.

Roux a exécuté un grand nombre de compositions pour les *tableaux de l'histoire suisse*, telles que la bataille de Morat, la délivrance de Bonivard, etc.

A Genève, il illustra encore les *Scènes Vaudoises* de M. Ceresole et la troisième édition des *Nouvelles montagnardes* de M. Dubois-Melly.

— L'Université et l'église de Genève viennent de perdre M. L. Segond, professeur d'hébreu et d'exégèse. Le nom de cet éminent théologien était très populaire dans les églises protestantes de langue française, grâce à son excellente traduction de la Bible.

Russie. — La Russie a perdu deux de ses professeurs les plus célèbres : M. Kostomarof, dont nous avons annoncé la mort dernièrement, et M. Kaveline.

Ils appartenaient à la même génération, M. Kostomarof étant né en 1817 et M. Kaveline en 1818.

Ils ont été tous deux professeurs à l'Université de Pétersbourg, mais tandis que le premier était surtout historien, M. Kaveline s'est occupé presque exclusivement de jurisprudence et de l'histoire de l'ancien droit russe. Il laisse deux grands ouvrages : les *Problèmes d'éthique* et un *Traité des droits de succession.*

— Un des meilleurs journalistes de la Finlande, M. Auguste Hagman, ancien rédacteur en chef du *Morgenbladet* de Helsingfors, vient de mourir. M. Hagman a été le fondateur du premier journal publié en langue finnoise : le *Pictaria Sanomat.*

Danemark. — On annonce la mort du docteur Trap, chef du cabinet du roi de Danemark. Il était âgé de soixante-quinze ans et avait conservé ses fonctions sous quatre règnes. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont le principal est une *Histoire statistique du Danemark.*

Pologne. — Édouard Odyniec, connu comme poète et comme journaliste, et l'un des amis de Mickiewicz, est mort à Varsovie, le 15 janvier.

C'est pendant l'apogée du mouvement romantique en Pologne que se manifesta son activité littéraire : ses odes et petites poésies qui ont été traduites en allemand et en langue tchèque, parurent de 1825 à 1828. M. Odyniec a traduit des poëmes de Byron, de Walter Scott et de Thomas Moore, et publié quelques drames historiques.

Journaliste, il a dirigé successivement *le Kuryer Wilansky* et *le Kuryer Warzawski* (courrier de Varsovie). M. Odyniec était très estimé comme historien.

Scandinavie. — Le directeur de la Ritter-Akademie, M. Stechou, est mort à Liegnitz à l'âge de soixante-huit ans. Il est l'auteur de divers mémoires sur l'histoire ancienne.

— *M. Peter Asbjörnson,* un des poètes et conteurs les plus populaires de la Scandinavie, est mort à Christiania, le 6 janvier dernier, à l'âge de soixante-treize ans.

États-Unis. — — M. Henry Ivison, le fondateur de la maison Ivison, Blakemann Taylor et Cie, est mort à New-York le 26 novembre dernier.

M. Ivison, après avoir dirigé pendant plusieurs années une librairie à Auburn, s'établit à New-York et publia une série d'ouvrages relatifs à l'instruction et des livres de classe, dont sa maison a su conserver la spécialité.

— M. Stephen B. Nores, le bibliothécaire de la Brooklyn library, est décédé le 28 mars.

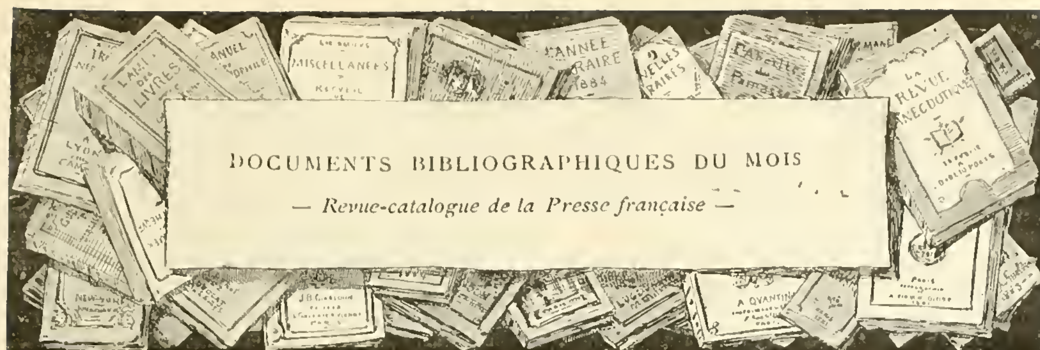
Après avoir été attaché à la *Congressional library*, Washington, M. Nores fut appelé, en 1869, à la direction de la *Mercantile library* de Brookling, qui compte 85,000 volumes. M. Nores a publié, en 1881, un excellent catalogue de cette bibliothèque.

— Un auteur de talent, Mlle Suzanne Warner, est morte dernièrement à Warner Island près West-Point où elle habitait avec sa sœur, qui fut en même temps sa collaboratrice.

Miss Warner a écrit, sous le pseudonyme d'*Élisabeth Wetherell,* plusieurs romans, dont le plus célèbre fut *the Wide, wide world* (le monde, le vaste monde), ouvrage qui a été traduit dans toutes les langues d'Europe.

Queechy eut le même succès que *the Wide, wide world;* ces deux romans, quoiqu'ils aient paru, il y a plus de trente ans, se vendent toujours et sont toujours lus avec plaisir.





Sommaires des périodiques. — Articles littéraires ou scientifiques des journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux. — Tribunaux.

SOMMAIRES DES PÉRIODIQUES FRANÇAIS

ART (n° 506). Eug. Véron : Salon de 1885. — Ch. Yriarte : Le château de Chantilly. — Victor Hugo sur son lit de mort. — (N° 507). P. Leroi : La réorganisation des musées de Florence. — ARTISTE (avril). Ledrain : Les peuples des bords de l'Euphrate et leurs rois architectes. — De Chennevières : Le comte de Nieuwerkerke. — Feuillet de Conches : Sur les noms de Jean Bologne. — Peladan : Les musées d'Europe, d'après la collection Braun. — P. Mantz : La collection Burat. — E. Carjat : Eugène Delacroix. — (Mai). A. Lanson : Le Salon de 1885. — Ernest Reyer. — De Chennevières : Le comte de Nieuwerkerke ; quelques conservateurs du Louvre. — Ducros : L'exposition de l'œuvre de Bastien-Lepage.

BULLETIN DE L'ACADEMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (janvier-février-mars). Statue romaine mise au jour à la suite de travaux exécutés dans la rivière de l'Ornain. — Ch. Robert : Une bague gauloise. — Lettres de M. le Blant, directeur de l'Ecole française de Rome. — De Vogüé : La stèle de Dhmêr. — Deloche : Description d'un poids de l'époque carolingienne ; ses rapports avec l'ancienne livre romaine. — BULLETIN MONUMENTAL (mai-juin). L. Germain : Le lit du duc Antoine de Lorraine, au musée lorrain de Nancy. — Berthelé : L'église de Saint-Jouin-les-Marnes. — De Rivières : Inscriptions et devises horaires. — Chardin : Recueil de peintures et sculptures héraldiques. — Canat de Chizy : Les fouilles de Saint-Just. — BULLETIN DE LA REUNION DES OFFICIERS (20 juin). Tir de l'artillerie. — La masse de petit équipement. — (27 juin) Curvigraphique de marche. — (4 juillet). Les colombiers militaires.

CRITIQUE PHILOSOPHIQUE (30 juin). Renouvier : Examen des premiers principes de Herbert Spencer. — Ch. Secrétan : L'univers, la force et la vie, par A. Laggrand. — F. Pillon : De la croyance philosophique en Dieu, par Vidal. — Lionel Dauriac : Superstitieux et prédéterministes. — R. A. : La ligue française pour le relèvement de la moralité publique. — F. Paulhan : Lettre sur le rapport de ressemblance. — Elie Rabier : Lettre sur l'association par ressemblance. — CURIEUX (juin-juillet). Mme Tallien. — Louvet. — Jenny Colon. — Le fils naturel de Mme d'Epinay. — Fourcroy. — Foucault. — Monge. — Joseph Fourier. — La Malibran. — Mercier. — Alex. Dumas.

ECONOMISTE FRANÇAIS (13 juin). Les nouveaux expédients financiers et l'obscurité croissante des finances françaises. — Les discussions de la Société d'économie politique, de l'enseignement agricole au point de vue économique. — (20 juin). Les associations ouvrières de consommation. — Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de 1885. — Les logements insalubres et la législation française. — (27 juin). De l'abaissement du prix du gaz à Paris et la prorogation de la concession. — Le commerce extérieur de la France pendant les cinq premiers mois de 1885. — Le commerce extérieur de l'Angleterre pendant les cinq premiers mois de 1885. — L'enseignement par l'Etat et l'enseignement libre. — (4 juillet). La crise lyonnaise et la question du tarif. — La force motrice à domicile pour la petite industrie. — Le programme économique des groupes radicaux socialistes de Paris. — Les Républiques de la Plata : leurs populations, leurs ressources et leur situation économique. — La circulation monétaire en Allemagne.

GAZETTE ANECDOTIQUE (30 juin). M. V. Duruy à l'Académie française. — Dédicaces. — Un tableau muré. — Une lettre d'Edgar Quinet. — Bizarreries de notre langue. — (15 juillet). Lettres de comédiens. — Œuvres posthumes de Victor Hugo. — Le sommeil pathologique. — GAZETTE DES BEAUX-ARTS (juillet). A. Michel : Le Salon de 1885. — Courajod : L'ancien musée des monuments français au Louvre. — Ephrussi : *La Divine comédie*, illustrée par Botticelli. — Lucien Magne : Le vitrail. — A. Darcel : Louis Steinheil. — La Tour chez ses notaires.

L'HOMME (10 juin). Martinet : Origine des Polynésiens. — Fauvelle : Contributions à l'étude anthropologique de l'infanticide. — Carrière : Recherches céphalométriques dans le département de l'Ardèche. — (25 juin). Thulié : La femme, éducation normale. — De Mortillet : Origines de la métallurgie. — De Vesly : Silex paléolithiques.

INSTRUCTION PUBLIQUE (13 juin). Ch. Huit : La physique de Platon. — J. Levallois : Fables de La Fontaine. — (20 juin). Franck : Des rapports de la religion et de l'Etat. — Crouslé : Recherches de Buffon sur l'origine de nos connaissances. — Huit : La physique de Platon. — (27 juin). Thomas : Théorie de l'inconnaissable dans Herbert Spencer. — A. Blot : Une tragédie chrétienne. — (4 juillet). Huit : Polémique d'Arcésilas et de Carnéade contre les stoïciens. — Croiset : Démosthène et Eschyne. — Condamin : La libre-pensée contemporaine. — INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX (25 juin). Noms historiques. — Un livre à faire. — Paul de Saint-Victor. — Propriété littéraire. — Correspondance inédite de Daniel Huet et de P. Martin.

— Iconophiles amateurs. — Acteurs bibliophiles. — Le romantisme en province. — Tombeau de Victor Hugo. — Poésies de jeunesse d'Alfred de Musset. — (10 juillet). Inadvertances de Ponson du Terrail. — Les domiciles de l'abbé Maury. — Tombeau de Victor Hugo. — Le romantisme en province. — Lettres et documents sur la Saint-Huberty. — Lettres inédites de M[lle] de la Vallière à Huet, évêque d'Avranches.

JOURNAL DES ECONOMISTES (juin). De Molinari : Les lois naturelles de l'économie politique. — Baudrillart : La question de la population en France au XVIII[e] siècle. — Raffalovich : La misère en Angleterre; la condition du pauvre à Bristol. — Rouxel : La politique commerciale et la politique coloniale. — La protection aux Etats-Unis. — Chailley : Les administrations des forêts. — JOURNAL DES SAVANTS (juin). Barthélemy Saint-Hilaire : L'Inde et les Indiens. — Millet : Sigillographie de l'Empire byzantin. — A. Maury : Les Huguenots et les Gueux. — Egger : Etudes sur la poésie grecque. — Wallon : Frédéric II et Louis XV. — Daubrée : Documents relatifs au Groënland.

MAGASIN PITTORESQUE (30 juin). La cour du Dragon. — Câbles sous-marins. — Fours et cuisines de campagne. — Civilisation des Seyris. — (15 juillet). La cathédrale de Marseille. — Les câbles sous-marins. — Les mines d'or. — Un cadenas japonais. — MATINEES ESPAGNOLES (1[er]-7 juillet). Herculano : Histoire de l'inquisition en Espagne. — MOLIERISTE (juillet). E. Augier : Tartuffe, Arnolphe, Alceste, personnages comiques. — E. Deschanel : Eug. Despois. — D'Estrée : Documents inédits. — Le Blanc : Un créancier de M[lle] Béjart. — Larroumet : M[me] Béjart et M. Baluffe. — Monval : L'inventaire de Joseph Béjart.

NATURE (13 juin). La vie des animaux aquatiques à des hautes pressions. — Les vraies baleines. — Les progrès dans l'emploi du gaz. — L'asphyxie par l'acide carbonique. — Les médicaments nouveaux. — Fréquence de la pluie suivant les phases de la lune. — Les acariens parisites des calaos. — (20 juin). Les pierres chantantes. — Le musée Guimet. — L'électricité pratique. — Le bopyre du palémon (crevette de Bordeaux). — Galvanotypie. — La Laponie russe, d'après le voyage de M Ch. Ribot (1884). — Les reconnaissances à grandes distances. — (7 juin). L'amiante. — Applications et préparations industrielles. — Un tremblement de terre à Mendoza. — Conférence « Scientia ». — La vie au fond des mers. — Le choléra en Espagne. — Les vaccinations du docteur Ferran. — Les médicaments nouveaux. — La terpine et le terpinol. — (4 juillet). La photographie en ballon. — Les torpilleurs ottomans. — La grotte de Gargas. — Moteurs et machines dynamo-électriques. — (11 juillet). La navigation de plaisance à vapeur à Paris. — Le grand prix biennal de l'Institut de France. — Plantes piscivores. — Le percement de l'isthme de Panama. — Tremblement de terre en Suisse. — La cité havraise. — Logements à bon marché au Havre. — NOUVELLE REVUE (15 juin). Duquet : La bataille de Saint-Privat. — Rambaud : *Lettres d'un proscrit* ; Edgar Quinet. — Monnier : Les iles Havaï. — Frescaly : Le rôle de la France dans le Sahara et le Soudan. — (1[er] juillet). Le Myre de Vilers : La politique coloniale. — Aulard : Fabre d'Églantine. — Bastard : La république d'Andorre.

POLYBIBLION (juin). Léonce Couture : Philosophie. — Comptes rendus dans les sections de théologie, sciences et arts, belles-lettres, histoire. — Bulletin. — Chronique : La société des index. — Questions et réponses.

RECUEIL D'ARCHEOLOGIE ORIENTALE (Fasc. 1.) Inscriptions grecques inédites du Hauran et des régions adjacentes. — Le sceau de Obadyahou, fonctionnaire royal israélite. — Les noms royaux nabatéens employés comme noms divins. — Le cippe nabatéen de d'Meir et l'introduction en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ère des Séleucides. — Mouches et filets. — Deux nouvelles inscriptions phéniciennes de Sidon. — REVUE ALSACIENNE (Juin). E. Risler : Jean-Gaspard Zweifel. — Rabany : Les généraux alsaciens avant la Révolution. — Hommages à Victor Hugo. — REVUE ARCHEOLOGIQUE (Mai). Lerrot : Le monument d'Ellatoum en Lycaonie et une inscription hittite. — Reinach : La seconde stèle des guérisons miraculeuses, découvertes à Epidaure. — Collignon : Caractères généraux de l'archaïsme grec. — Braux : Les bronzes de Teti et le fer en Sardaigne. — Clermont-Ganneau : Nouvelles inscriptions phéniciennes. — REVUE DE L'ART FRANÇAIS (Juin). Christophe et Jehan Labbé, peintres (1560-1585). — Artistes pensionnés par Louis XIII. — Jacques Mimeral et Henri Verdier. — André Boulle et ses fils. — Restout et la fabrication des dalles de verre (1785). — REVUE BRITANNIQUE (Juin). X. Marmier : Au retour d'un voyage ; Calais. — Les observatoires de montagnes. — La marquise de Coigny. — Les saltimbanques, les fêtes foraines et patronales. — REVUE CONTEMPORAINE (Juin). Ed. Rod : Victor Hugo. — L. Hennique : Pœuf. — Les funérailles de Victor Hugo. — A. Savine : Le naturalisme en Espagne. — REVUE CRITIQUE D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE (15 juin). Deltour : Histoire de la littérature grecque. — Mommsen : Le monument d'Ancyre. — Sorel : L'Europe et la Révolution française. — (22 juin). Dieulafoy : L'art antique de la Perse. — Jacob : Tacite, Annales I-VI. — Choix de poésies d'un chansonnier inédit au XV[e] siècle. — (29 juin). Curtius : Critique de la nouvelle linguistique. — De Ronchaud : La tapisserie dans l'antiquité. — Rosenthal : Contributions à l'histoire du droit municipal allemand. — De Boislisle : Mémoires de Saint-Simon, t. IV. — (6 juillet). Dittenberger : Recueil d'inscriptions grecques. — Abraham : Etudes sur Plaute. — Washietl : Les Comparaisons d'Ovide. — Bekker : Marie Stuart, Duresley, Bothwell. — REVUE DES DEUX MONDES (15 juin). Cucheval-Clarigny : L'avenir de la puissance anglaise ; l'empire indien ; le conflit anglo-russe. — De Laveleye : L'évêque Strossmayer. — L'armée et la démocratie. — Larroumet : La femme de Molière. — (1[er] juillet). D'Haussonville : La prévoyance et la mutualité. — A. Barine : Georges Elliot d'après sa correspondance. — Fouillée : La mémoire et la reconnaissance des souvenirs. — Valbert : Un nouveau livre sur la révolution française. — Brunetière : Le pessimisme dans le roman. — REVUE DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (juillet). Vast : De l'enseignement de l'histoire de l'art dans les lycées et collèges. — Le collège des Oratoriens au Mans. — REVUE FELIBREENNE (1 et 15 juin). Les fêtes des félibres à Hyères et à Sceaux. — Guillibert : *A la vido d'ezo*, triolets. — Les *Pensées* de l'abbé Roux. — REVUE GENERALE (15 juin). Th. de Banville : Victor Hugo. — Ch. Lancelin : Guernesey. — (1[er] juillet). Jamais : Le socialisme d'Etat de M. de Bismarck. — A. Pellé : La politique coloniale. — De Larivière : Les *Lettres* de M. Paul Vasili. — REVUE GENERALE D'ADMINISTRATION (Juin). Sanlaville : De la responsabilité civile de l'Etat en matière de postes et de télégraphes. — Régnier : Les logements insalubres. — La durée des pouvoirs des maires. — REVUE DE GEOGRAPHIE (Juin). Drapeyron : Que la géographie est une science grâce à la topographie. — Paquier : Hérat et les territoires contestés. — Levasseur : L'Australie. — Marcel : Cartographie de la Nouvelle-France. — Deschamps : Les découvertes et l'opinion publique en France au XVI[e] siècle. — REVUE HISTORIQUE (juillet.-août). G. Monod : Etudes sur l'histoire de Hugues Capet. —

Forneron : Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, 1649-1734. — Girard : Le Campus Mauriacus ; étude sur le champ de bataille d'Attila. — G. Monod : Victor Hugo. — REVUE LITTERAIRE (juin). Ch. de Fleurance : Le Tonkin et la Cochinchine (Eugène Veuillot). — A. de Lansade : Les Origines de la France contemporaine (Taine). — V. Canet : La Vie antique (E. Guhl et W. Koner). — Abbé N.-J. Cornet : La Société Goerres et ses dernières publications. — Juridiction ecclésiastique (Brillaud). — Abbé Bernard : Prælectiones juris canonicis (de Angelis). — REVUE PHILOSOPHIQUE (juillet). Beaunis : L'expérimentation en psychologie par le somnambulisme provoqué. — Secretan : La femme et le droit. — Marion : L'individu contre l'Etat, d'après Herbert Spencer. — Gauthier : La mort de Giordano Bruno. — REVUE POITEVINE ET SAINTONGEAISE (15 juin). L'église de Ruffec. — Les puits funéraires du Bernard. — Les statues équestres de Constantin, placées dans les églises de l'Ouest de la France. — REVUE POLITIQUE ET LITTERAIRE (13 juin). J. Lemaître : La jeunesse sous le second empire et la troisième république. — Debidour : La révolution par l'ancien régime, étude historique d'après plusieurs écrivains. — (20 juin). L'amiral Courbet. — Le monument d'Eugène Despois. — (27 juin). Le traité franco-chinois. — J. Lemaître : M. Georges Ohnet. — D'Eichthal : Le général Bourbaki, sa sortie de Metz. — (4 juillet). A. Réville : Une histoire des religions par un adversaire de la religion. — Mézières : Le collège Sainte-Barbe et les réformes universitaires. — De Tréverret : Mme de Sévigné historien. — Dr Coppini : Lord Salisbury dans sa famille. — REVUE DES QUESTIONS HISTORIQUES (juillet). Abbé Delarc : Saint Grégoire VII, les dernières années de son pontificat. — Dom Chamard : Les abbés au moyen âge. — Beauvois : Histoire de l'ancien Mexique. — Saudret : La première conquête de la Franche-Comté (1668). — D'Aussy : Le caractère de Coligny. — Léonce Couture : La correspondance de Chapelain. — P. Allard : *L'Opposition sous les Césars*, de M. Gaston Boissier. — De Neuville : Le caractère de Guillaume Le Roux. — De Puymaigre : La chronique des derniers rois de Tolède. — REVUE RETROSPECTIVE (15 juin). La colonne de Boulogne, poésie de Victor Hugo. — La police espionnée par elle-même. — Le coiffeur de Mme Tallien. — Une lettre inédite de Hoche. — Fac-similé d'un autographe inédit de Victor Hugo. — Le combat de Châtillon, souvenirs d'un officier d'artillerie. — Utilité des amnisties. — M. Thiers, thermomètre politique des lorettes. — (1er juillet). Le siège de Hambourg ; relation d'un assiégé. — Les conspirations sous le second Empire. — Lettre inédite du comte d'Artois au maréchal de Broglie. — Deux cordeliers pour un tableau. — Une lettre inédite du duc d'Enghien. — REVUE SCIENTIFIQUE (6 juin). Gariel : L'électricité et l'hygiène. — Hovelacque : L'évolution du langage. — Blanchard : La septième côte cervicale de l'homme. — (13 juin). La conquête du Tonkin : le commandant Rivière. — Helmholtz : L'œuvre de William Thomson. — Marion : Les organismes problématiques des anciennes mers, par M. de Saporta. — Les établissements maternels pour la première enfance. — (20 juin). Tissandier : La locomotion aérienne avant les Montgolfier. — Angot : La météorologie en 1885. — De Varigny : Les vaccinations anticholériques en Espagne. — Gariel : Le nouvel hôpital du Havre. — (27 juin). Le cours de Rouelle et les notes de Diderot. — Diderot : L'utilité de la chimie, mémoire inédit. — De Montessus : Les volcans de l'Amérique centrale. La pharmacie au XVIIIe siècle. — (4 juillet). La conquête du Tonkin ; M. Harmand et le général Bouet. — Marchal : La coloration des animaux. — Petit : Frierichs. — Les canons de gros calibre en 1885. — REVUE UNIVERSELLE INTERNATIONALE (juin). Krazewski : Le mouvement littéraire dans le Nord. — Loiseau : La légende d'Ulysse dans la littérature portugaise. — Bjornson : Le Roi, drame. — A. Saissy : La poésie des Magyars. — Mickiewicz : Victor Hugo. — ROMANIA (janvier). P. Meyer : Les premières compilations françaises d'histoire ancienne ; Les *Faits des Romains*. — Histoire ancienne jusqu'à César. — G. Raynaud : Le miracle de Sardenai. — Morel-Fatio : Notice sur trois manuscrits de la Bibliothèque d'Ossuna. — Ulrich : Chansons ladines. — Mélanges. — Comptes rendus.

SCIENCE ET NATURE (20 juin). Une boutique à Tokio. — Reproductions des œuvres d'art par la galvanoplastie. — (27 juin). Les grandes compagnies de navigation de l'Europe occidentale et la vitesse de leurs paquebots. — Compteur d'électricité. — La Nouvelle-Grenade. — Entre Mers et Hérat. — La recherche de l'arsenic dans les empoisonnements. — (juillet). La Diffa, souvenirs algériens. — Formose et le Camphrier. — Les armées européennes en campagne. — Le pavage en bois. — SPECTATEUR MILITAIRE (15 juin). Samion : Lettres sur l'infanterie par le général de Hohenlohe. — De la Barre-Duparcq : Bataillon triangulaire de Bouvines. (1er juillet). De Brialmont : Le général de Blois ; sa vie et ses ouvrages.

A TRAVERS LES REVUES

ARTICLES LITTÉRAIRES

parus dans les revues étrangères.

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Juin : Albert Duncker : L'acquisition par le landgrave Charles de la bibliothèque Palatine en 1686. — G. Meier : L'âge des manuscrits. Les échanges aux universités allemandes. Testament de Walther V. Goethe. — P. Schwenke : Une bibliothèque du IXe siècle.

Juillet : Dr Knod : Biographie et bibliographie de Beatus Rhenanus. — H. Lange : Un catalogue de la bibliothèque de l'Université d'Erfurt du XVe siècle. — H. Haupt : Les plus anciennes traductions allemandes de la Bible.

Deutsche Revue.

Juin : H. Hüffer : Souvenirs de Schiller et lettres inédites de Herder, Schiller et Gœthe. — Marco Minghetti : La Madeleine dans l'art.

Deutsche Rundschau.

Juin : Paul Bailleu : La Jeunesse de Fritz Reuter. — Souvenirs d'Alexandre Koschelew.

Juillet : A. Duncker : Lettres d'Emmanuel Geibel. — J. Schmidt : L'*Histoire romaine* de Mommsen.

Das Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes.

6 juin : J. C. Poestion : Littérature islandaise. — J. Ebhardt : Les Mémoires de Casanova.

13 juin : Victor Hugo.
27 juin : Guy de Maupassant.

Nord und Süd.

Juin : F. Keller-Leuzinger : Ferdinand de Lesseps.
Juillet : Paul Lindau : *La Mère de Marianne*, comédie en quatre actes. — W. Lübke : Le réalisme et l'art monumental. — F. Bodenstedt : Michel-Ange et Vittoria Colonna.

Angleterre. — *Blackwood's Edimburgh Magazine.*

Juillet : Le déclin de l'art. Royal academy et Grosvenor gallery.

Book-Lore.

Mai : The Bookworm. Bibliothèque de grands hommes : I. Mazarin.
Juin : La grande bible. A. D. 1539. — Was Napoléon a myth? — Les devoirs d'un bibliothécaire. — Reliques de Byron.
Juillet : N. Pocock : Cranmer's bible. — John Johnston, the author of « typographia ». — Dante's English translators.

The Contemporary Review.

Juin : Shakespeare and the Stratford-on-Avon Common fields.
Juillet : Victor Hugo, par M. Oliphand. — Ode à Victor Hugo, traduite de l'italien de Carducci. — Contemporary life and thought in France, par G. Monod.

The Nineteenth Century.

Juillet : The work of Victor Hugo, by A.-C. Swinburne

The Saturday Review.

20 juin : Le Codex Augiensis : Le vrai Shelley.

Wallford's Antiquarian.

Juillet : William Thynne, Chaucer's first editor. — The ordinary from M. Thomas Jenyns' *booke of armes.*

Italie. — *Archivio Veneto.* (Anno XV). — Parte 1.

B. Cecchetti : La vitta dei Veneziani nel 1300. — C. Cipolla : Una congiura e un giuramenta in Verona al tempo di Alberto I della Scala (1299). — B. Cecchetti : La stampa tabellare in Venezia nel 1447 e l'esenzione del dazio di libri nel 1493. — Guasli : Una figlia di Pietro Aretino.

Il Bibliofilo.

Juin : La stampa siciliana fuori di Palermo e di Messina nei due secoli XVI et XVII. (F. Evola). Ancora de miniatori cremonesi. F. Novati.

Gazzetta litteraria, artistica e scientifica.

20 juin : Il monumento di un poliglotta. — Napoleone I nella poesia popolare in Piemonte. — Fra romanzi e romanzieri : Matilde Serao, Fabre, Maupassant.
27 juin : Storia di una montagna di Eliseo Reclus, traduzione di Laura. — Lettres chimériques, di Théodore de Banville.

Giornale Storico della letteratura italiana. — Vol. V. — fasc. 13-14.

Al. d'Ancona : Il teatro mantovano nel secolo XVI. — A. Graf : Appunti per la storia del ciclo brettone in Italia. — A. Neri : La Simonetta. — R. Sabbadini : Notizie sulla vita e gli scritti di alcuni dotti umanisti del sec. XV. Raccolte da codici italiani.

Nuova antologia.

1er mai : A. Gabelli : I recenti moti nelle università italiane. — A. de Gubernatis : Rassegna delle letterature straniere.
15 mai : G. Martucci : Uno scenario inedito della commedia dell' arte.
1er juin : D. Gnoli : Terenzio Mamiani. — O. Marucchi : la storia di Roma studiata sulle sue rovine dal secolo V al XV. A. Monzili : Le scuole d'arte e mestieri in Italia.
15 juin : E. Panzacchi : Victor Hugo. — L. Ferri : La Schiavitù nella storia delle idee. — Camillo Boito : I nostri vecchi monumenti.
1er juillet : Grégoire VII et Léon XIII, par R. Bonghi. — Il Klopstock e i grandi epici moderni, par B. Zumbini. — Camillo Boito : I nostri vecchi monumenti. necessita di una legge per conservarli. — G. Franciosi : Dante et il Beato Angelico.

Suisse. — *Anzeiger für Schweizerische Geschichte.*

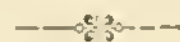
N° 2. — Th. v. Liebenau : L'abbaye de Saint-Urbain et les rois de France.

La Suisse romande.

N° 11 : Victor Hugo, par J. Carrara. — M. Zola et sa méthode littéraire.
N° 12 : Les poètes du Jura bernois, par V. Rossel.

Turquie. — *Revue orientale.*

Louis Tiercelin : François Coppée. — Thalasso : Apothéose de Victor Hugo. — Louis Enault : La vie à Paris.



COMPTES RENDUS D'OUVRAGES FRANÇAIS

Allemagne. — *Centralblatt für Bibliothekswesen.*

Juillet : Philippe : origine de l'imprimerie à Paris, d'après des documents inédits.

Berliner Philologische Wochenschrift.

N° 19 : J. Adeline : Lexique des termes d'art.

Literaturblatt für germanische und romanische Philologie.

Février : V. Schwann : Bibliographie des chansonniers français des XIIIe et XIVe siècles, par Raynaud.

Angleterre. — *Journal of Education.*

1er juillet : Les Stratèges athéniens, par A. M. Hauvette-Besnault.

The Saturday Review.

27 juin : La Renaissance en Italie et en France à l'époque de Charles VIII, par Eug. Müntz. — Les Japonais, leur pays et leurs mœurs : voyage autour du monde, par le comte Raymond de Dalmas.
20 juin : Les Confessions, par Arsène Houssaye.
13 juin : Ecrivains modernes de l'Angleterre, par Emile Montégut.
6 juin : Madame de Sévigné historien, par F. Combes.

Walford's Antiquarian.

Juillet : Dictionnaire historique et pittoresque du théâtre et des arts qui s'y rattachent, par Pougin.

Italie. — *Nuova Antologia.*

1er mai : La sculpture antique, par Adrien Wagnon. — Folk-Lore, par le comte de Puymaigre. — Edgar Quinet : Lettres d'exil à Michelet. — Correspondance de M. de Rémusat. — L'Allemagne et l'Italie, souvenirs diplomatiques, par G. Rothan.
15 juin : Dans la vieille rue, par Forsan. — Le marquis de La Roche Saint-Jude.
1er juillet : L'impôt sur le revenu, par J. Choilley.

Il Bibliofilo.

Avril : Dictionnaire de l'art, de la curiosité et du bibelot. Firmin-Didot. — Ch. Combe : Les rues de Nancy, leurs vocables et leur histoire.

Mai : C. M. Briquet : La légende paléographique du papier de coton.

Juin : Voyage archéologique en Italie et en Tunisie, par Ambroise Tardieu. — Le Martyrium de Poitiers, compte rendu des fouilles et de l'ouvrage du R. P. de la Croix, par Mgr Barbier de Montault.

Suisse. — *Revue suisse.*

Juin : Edgar Quinet : Lettres d'exil à Michelet et à ses divers amis. — Théophile Dufour : Lettres à Quinet sous l'Empire 1849-1866. — W. Cart : Un maître deux fois centenaire. — Etude sur J.-P. Bach. — J. de Glouzet : L'idéal. — J. Nollée de Noduwez : Une petite-fille du marquis de la Seiglière.

Juillet : E. de Pressensé : Jésus-Christ, son temps, sa vie, son œuvre. — G. de Contenson : Chine et extrême Orient. — Jurien de la Gravière : La marine des Ptolémées et la marine des Romains.

NOUVEAUX JOURNAUX ÉTRANGERS

Allemagne. — *Das Manuscript.* — Central-Organ zur Fœderung der gemeinsamen Interessen zwischen Verlagsbuchhändlern, Schriftstellern und Redacteuren (*Le Manuscrit*, intermédiaire entre les éditeurs, les auteurs et les rédacteurs). 1re année 1884-1885. Leipzig, chez G. Wolf, in 4°.

Jahrbuch fur Geschichte, Sprache und Litteratur Elsass-Lothringens.

Annuaire pour l'histoire et la littérature de l'Alsace-Lorraine, publié par la section historico-littéraire du Vogesen Club. — 1re année, Strasbourg, Heitz — 147 pages in-8°, prix : 3 fr. 15. (Contient la bibliographie complète des livres parus dans l'Alsace-Lorraine pendant les années 1883 et 1884.)

Deutsche Buchhändler-Akademie.

Organe de la librairie allemande et des industries qui s'y rattachent. — Tome Ier, Weimar, 1884 pp. XII-720, in-8°.

Cette revue, fondée par M. Hermann Weisbach, vise un but spécial : celui de démontrer la nécessité de créer « une école des hautes études » pour les jeunes libraires.

Le tome Ier de ce périodique contient force articles destinés à intéresser surtout le public des libraires. Plusieurs notices cependant semblent destinées à un public moins restreint ; nous y relevons : l'Imprimerie à Vienne de 1482 à 1682, par E. Zernin. — L'introduction de l'imprimerie en Amérique, par E. Kelchner. — Le réalisme dans la littérature française. — La réforme de l'organisation de nos bibliothèques. — Introduction dans les méthodes usitées en bibliographie, etc.

Angleterre. — *Une Revue historique anglaise.*

La maison Longman se propose d'éditer prochainement une nouvelle revue trimestrielle exclusivement consacrée aux questions historiques.

La Revue fera entrer dans son cadre les travaux des historiens anglais contemporains, la publication de documents inédits, le compte rendu détaillé d'ouvrages historiques anglais et étrangers, et la bibliographie des ouvrages secondaires. On y trouvera, en outre, l'indication des articles historiques ayant paru dans les principales revues et des contributions sur les progrès des études historiques à l'étranger. Point d'articles politiques.

Le premier numéro de cette revue historique anglaise paraîtra probablement le 1er janvier 1886. MM. Mandel Creighton Dixie, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Cambridge, et M. Reginald Lane Poole seront à la tête de cette publication.

Italie.

L'Artista, giornale letterario, artistico, teatrale. Anno 1, num. 1 (3 mai 1885). Torino; journal bi-mensuel.

Hollande.

La première livraison de la *Revue coloniale internationale* d'Amsterdam a paru le 1er juillet dernier.

Elle est née — est-il dit dans une sorte de préface — de l'Exposition d'Amsterdam en 1883, exposition fondée à l'origine sur une base internationale, et elle n'a aucunement pour but de prendre exclusivement à cœur les intérêts néerlandais dans les pays lointains, ou d'agrandir le territoire des colonies néerlandaises. Elle veut seulement conserver les bons résultats que cette Exposition a produits, maintenir les relations établies à cette époque entre les représentants de la science coloniale, et donner un caractère permanent au vif intérêt pour les questions coloniales d'une portée générale, qui a été suscité temporairement par la discussion politique de ces questions pendant l'Exposition.

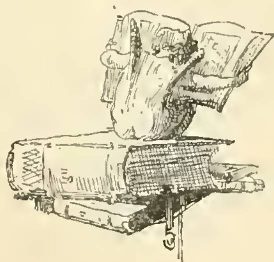
La *Revue coloniale internationale* publie des articles en anglais, en allemand, en hollandais, mais la plus grande partie du texte est en français.

Amérique. *The Atlantic Monthly.*

Juillet : Two English men of letters : Pattison's memoirs; Autobiography of Henry Taylor. Francisque Sarcey.

The Nation.

18 juin : Paul Albert, littérature française au XIXe siècle, tome II. — Paul Deschanel : Pascal, La Rochefoucauld, Bossuet. — Gaston Paris : La poésie du moyen âge. — Paul Bourget : Cruelle énigme.



PRINCIPAUX ARTICLES LITTÉRAIRES OU SCIENTIFIQUES

Parus dans les Journaux quotidiens de Paris

(Du 15 juin au 15 juillet 1885)

CONSTITUTIONNEL. Juin : 29 Des femmes auteurs; des romancières. — Juillet : 1. *Recherches sur quelques problèmes historiques*, par Fustel de Coulanges. 6. Un avocat artiste et romancier : Edmond Picard.

DÉBATS. Juin : 16. P. Bourget : Le pessimisme de la jeune génération. 18-24. Deschanel : *La Démocratie et le régime parlementaire*, par Prins. 27. De Molinari : *Les finances de l'ancien régime et de la Révolution*, par Stourus. — Juillet : 2. Le collectivisme. 3. La poésie annamite. 4-5. Bourdeau : Mme Mohl, ses amis et son salon. 7. *Anna Karénine*, par Tolstoï. 14. Trois ministres de la guerre : Le comte de Saint-Germain; Dubois-Crancé; le marquis de Clermont-Tonnerre.

XIXe SIÈCLE. Juin : 18. Lemaire : Chateaubriand à propos d'un livre récent. 21. Le pessimisme littéraire. 22. La vie intime de Voltaire aux Délices et à Ferney. 28. Le pouvoir et les lettres. — Juillet : 4. *La Vache enragée*, par Em. Gondeau. 6. *Le Crime et le Châtiment*, par Destoiewsky.

ECHO DE PARIS. Juin : 28. *La Course à la mort*, par Ed. Rod. 29. E. Lepelletier : Les petits-fils d'Obermann.

ÉVÉNEMENT. Juin : 21. Le prochain roman de M. Zola. 28. Le maréchal Davout, d'après sa correspondance. — Juillet : 3. Les soupers de Philoxène Boyer. 15. Deschaumes : *Bel-Ami*, par Guy de Maupassant.

FIGARO. Juin : 23. A. Racot : Bibliothèques. — Juillet 4. Racot : Un Journal en retraite : *Le Constitutionnel*. 7. Les Cancans. 13. Macé de Challes : Les dernières années de Béranger. 15. Les origines de Victor Hugo.

FRANÇAIS. Juin : 16. Le code d'organisation judiciaire allemand. 22. Corneille et Rotrou. 23. De la durée de la vie chez les germes des microbes. 26. *La Philosophie ancienne, histoire générale de ses systèmes*, par Ch. Bénard. 27. L'origine de la souveraineté d'après la théologie catholique. — Juillet : 3. Louise de Lorraine, reine de France. 7. *La fondation de l'Université de Caen et son organisation au* XVe *siècle*, par de Bourmont.

FRANCE LIBRE. Juin : 26. *Louchon*, par P. Delair. — Juillet : 1. Un pessimiste; M. Ed. Rod. 3. Henri Rochefort.

GAGNE-PETIT. Juin : 15. F. Sarcey : *La Sagesse de poche*, par Daniel Darc. 17-21. Sarcey : *Les Souvenirs* de M. d'Haussonville. 30. Études pratiques sur les maladies de l'estomac. — Juillet : 4. Sarcey : *Thiers, Guizot, Rémusat*, par J. Simon.

GAZETTE DE FRANCE. Juin : 16-1-5-6-7. Le Journalisme en Angleterre. 22-4. Le pessimisme en littérature. 23. Les Pimodan écrivains. 26. Racot : *Alexandre Dumas*, par Glinel. — Juillet 1. Dancourt : *Les Français de la décadence*, par Rochefort. 3. Racot : G. Brummel. 7. Les Villeneuve-Bargemon, écrivains.

GAZETTE DES TRIBUNAUX. Juin : 20. *Histoire du Parlement de Toulouse*, par M. Dubé-Lat.

GIL-BLAS. Juin : 17. P. Arène : Les Décadents. 18. L. Ulbach : *Thiers, Guizot, Rémusat*, par J. Simon. 22. Th. de Banville : *Les Confessions* d'Arsène Houssaye. 24. Nestor : Le roman intime : *Une bourgeoise*, par M. Case. 29. *Les Confessions* d'Arsène Houssaye.

JUSTICE. Juin 22. Le dantoniste Legendre. 29. L'éloquence d'Hérault de Séchelles. — Juillet : 2. La science de la vie dans Aristote. 6. *Une bourgeoise*, par J. Case. 6. Hérault de Séchelles : L'homme et l'écrivain. 11. Littérature récompensée. 14. *Germinal*, par Zola.

LIBERTÉ. Juin : 20. *Les Confessions* d'Arsène Houssaye. 21. Le pessimisme littéraire. 28. Lettres de la marquise de Coigny. — Juillet : 6 M. Thiers, historien du Consulat et de l'Empire. 13. Les vieux journaux. 14. L'abbé Grégoire.

MONITEUR UNIVERSEL. Juin : 16. Les récentes publications sur Voltaire. 21. *Ma Jeunesse*, par le comte d'Haussonville. 29. Ed. Thierry : *Hernani*, souvenir du collège. 30. Lettres politiques confidentielles de M. de Bismarck. — Juillet : 2. Une vie de Pascal (éd. Derôme). 3. *Discours sur l'Histoire de France*, par le comte de Moüy. 10. *Le libre échange et l'impôt*, par le feu duc de Broglie. 13. Béranger en robe de chambre.

PAYS. Juillet : 12. *La comtesse Suzanne*, par Jacques Vincent.

PETIT PARISIEN. Juin : 29. La littérature d'échafaud.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. Juin : 16. Le conventionnel Portiez et sa collection révolutionnaire. 21. Le Café Procope. 25. Henri Martin, par Gabriel Hanotaux. — Juillet : 5. *La Course à la mort*, par Ed. Rod. 15. La prise de la Bastille, d'après de nouveaux documents.

SIÈCLE. Juin : 16. Sophie Arnould. 18. *Ma jeunesse*, par M. d'Haussonville. 28. *Les Parades inédites*, de Gueulette.

TEMPS. Juin : 24. *La Course à la mort*, par Ed. Rod. 30-2. Correspondance du maréchal Davout. — Juillet : 3. Gœtz de Berlichingen. 3. Les pensées de Joseph Roux. 4-5. *Henri IV et la princesse de Condé*, par P. Henrard. 3. Ph. Daryl : Le Comédien selon M. Irving. 13. *Anna Karenine*, par M. Tolstoï.

UNIVERS. Juin : 15-25. Les Communions de Voltaire. 21. Beccaria et le droit pénal. 25. Correspondance de Louis Veuillot. Juillet : 5. *Le Martyrium de Poitiers*, par Mgr Barbier de Montault. 7. L'inscription hébraïque de la piscine de Siloë.

VOLTAIRE. Juin : 24. Paul Bert : *Lettres d'exil* d'Edgar Quinet.

NOUVEAUX JOURNAUX PARUS A PARIS

D'APRÈS LE RELEVÉ OFFICIEL DE LA DATE DES DÉPOTS

Pendant le mois de juin 1885

1. *Petite Gazette poétique,* rédigée par ses abonnés. In-4°, 8 p. à 2 col. Montdidier, imp. Hourdequin. Bureaux, Paris, 17, rue Racine. Abonnements : un an, 3 fr. Le numéro, 20 centimes.

10. *Revue professionnelle des horlogers, bijoutiers, joailliers, etc.;* publication scientifique, artistique et industrielle paraissant le 10 de chaque mois. In-4°, 16 p. à 2 col. fig. Paris, imp. Perreau. Bureaux, 58, rue Greneta. Abonnements : un an, 6 fr., départements, 7 fr., étranger, 8 fr. Le numéro : 50 centimes.

Le Monde des arts et du théâtre, Petit in-folio, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Mayer. Bureaux, 18, rue Richer. Abonnements : un an, 10 fr., 6 mois, 6 fr. Le numéro, 10 centimes. Hebdomadaire.

15. *La Lettre du Rossard,* feuille volante quotidienne. Petit in-4°, 3 col. Paris, imp. Bataille. Bureaux, 24, rue d'Athènes. Le numéro, 5 centimes.

16. *L'Époque. Le Journal de Paris.* Grand in-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Dejey. Bureaux, 12, rue Paul-Lelong. Abonnements : un an, 18 fr., 6 mois, 10 fr. Le numéro, 5 centimes.

Le Nouvelliste français. Le Nouvelliste de Paris. Le Nouvelliste quotidien. In-folio, 4 p. à 6 col. Paris, imp. Dejey. Bureaux, 12, rue Paul-Lelong. Abonnements : un an, 18 fr., 6 mois, 10 fr. Le numéro, 5 centimes.

17. *L'Écho.* Journal d'intérêt local du Xe arrondissement, paraissant tous les dimanches. In-4°, 4 p. à 3 col. Paris, imp. Lebas. Bureaux, 14, rue des Petites-Ecuries. Un an, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

21. *Le IVe arrondissement.* Journal hebdomadaire, paraissant le dimanche. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Lauzon. Bureaux, 36, rue Vieille-du-Temple. Abonnements : un an, 6 fr., 6 mois, 4 fr. Le numéro, 10 centimes.

25. *Le Ruy-Blas. Le Capitaine Fracasse.* Journal hebdomadaire politique, littéraire, industriel et commercial. Petit in-folio, 8 p. à 3 col. Paris, imp. Maury. Bureaux, 62, rue de Provence. Abonnements : un an, 24 fr. Le numéro, 50 centimes.

27. *La Gazette illustrée du XVIIe arrondissement.* In-folio, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. du Centre. Bureaux, 37 *bis*, rue d'Oflemont. Abonnements : un an, 5 fr. Le numéro, 5 centimes. Hebdomadaire.

28. *La Plage française.* Gazette des bains de mer. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Balitout. Bureaux, 12, rue Servandoni. Abonnements pour la saison : 3 fr. Le numéro, 10 centimes.

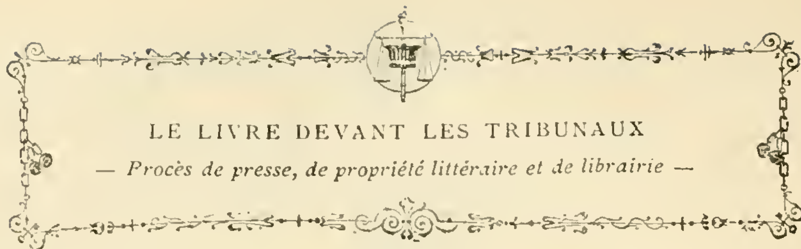
Le Petit Citoyen. Journal politique quotidien. Petit in-folio, 4 p. à 4 col. Paris, imp. Centrale. Bureaux, 15, faub. Montmartre. Abonnements : 6 mois, 9 fr., 3 mois, 4 fr. Le numéro, 5 centimes.

La Parisienne illustrée. Journal fantaisiste paraissant le samedi. In-folio, 4 p. à 4 col. fig. Paris, imp. Chollet. Abonnements : Paris, 3 mois, 1 fr. 25. Le numéro, 10 centimes.

29. *Le Faublas.* Quotidien politique et littéraire. In-folio, 4 p. 6 col. Paris, imp. Gautier. Bureaux, 8, rue Hérold. Abonnements : 3 mois, 13 fr. 50. Le numéro, 15 cent.

Sans date. *Le Moniteur international des intérêts catholiques.* In-4°, 4 p. 3 col. Paris, imp. Marot. Bureaux, 27, faub. Montmartre. Abonnements : un an, 12 fr. Le numéro 25 centimes. Hebdomadaire.

Philosophie générale des étudiants swédenborgiens libres. Revue trimestrielle. In-8°, 12 p. Paris, imp. Décembre. Bureaux, 326, rue de Vaugirard. Abonnements : un an, 4 fr.



FRANCE

La Revue des Lettres. — Concours. — Escroquerie.

Les sieurs Arthur Byl et Georges Hacker, tous les deux employés au chemin de fer d'Orléans, ont comparu dernièrement en police correctionnelle sous la prévention d'escroqueries.

Ces deux individus avaient fait imprimer et envoyé dans toute la France une circulaire ainsi conçue :

GRAND CONCOURS LITTÉRAIRE

Victor Hugo, président d'honneur

La *Revue des Lettres*, qui a toujours été une tribune accessible aux jeunes et aux inconnus de talent et dont tous les abonnés sont, de droit, les collaborateurs, ouvre un double concours de prose et de poésie ; le choix des sujets est entièrement libre. Les manuscrits devront être adressés à M. Hacker, secrétaire de la rédaction, 34, rue de Lancry, avant le 20 janvier 1885. Les jugements seront rendus le 1er février et communiqués immédiatement aux concurrents.

En prose, une chronique-fantaisie d'environ deux colonnes d'un journal grand format, ainsi qu'une nouvelle n'excédant pas vingt pages, recevront un premier prix de 500 francs, un deuxième de 200 francs, un troisième de 150 francs, un quatrième de 100 francs et un cinquième de 50 francs.

Un même nombre de prix sera attribué au concours de poésie, comprenant une romance, chanson ou chansonnette, ou bien un sonnet ou un monologue.

La *Revue des Lettres* publiera le portrait et la biographie des quatre premiers lauréats.

Le jury d'examen sera composé de MM. Alphonse Daudet, François Coppée, Jules Claretie, Théodore de Banville, H. de La Pommeraye, Sully-Prudhomme et Charles Monselet.

La circulaire ajoutait, en outre, que les abonnés d'un an et de six mois à la *Revue* pourraient prendre part au concours, mais que les personnes non abonnées devaient souscrire à un exemplaire au moins de l'un des deux volumes contenant les pièces primées, dont le prix était fixé à 3 francs l'exemplaire.

Cette revue et ce grand concours étaient absolument imaginaires. En ce qui concerne la *Revue*, si elle a pu paraître antérieurement, sa publication avait entièrement cessé et elle n'a jamais été reprise. Quant au grand concours, Victor Hugo et tous les hommes de lettres cités ont fait connaître qu'ils y étaient absolument étrangers.

Néanmoins, un grand nombre de littérateurs plus ou moins incompris se laissèrent prendre à l'idée de gagner un prix et de voir leur portrait en première page de la *Revue* et envoyèrent morceaux de littérature et argent. Mais ni leurs manuscrits ni leur argent ne furent jamais rendus.

Le prévenu Hacker repousse énergiquement toute culpabilité.

Hacker : Je suis complètement innocent de toute escroquerie ; Byl, que j'avais fait entrer à la compagnie du chemin de fer d'Orléans, m'a raconté qu'il collaborait au *Gil-Blas* et à l'*Écho de Paris*, et qu'il avait fondé un journal appelé la *Revue des Lettres*, dont il m'a demandé d'être le secrétaire de rédaction. C'est lui qui a eu l'idée du concours et qui a rédigé et expédié toutes les circulaires ; je n'ai été dans cette affaire qu'un instrument inconscient.

Byl : Je ne suis absolument pour rien dans ce qui est arrivé. C'est Hacker qui a poussé l'affaire et qui doit être responsable. Je devais être seulement rédacteur de la *Revue des lettres* quand elle aurait commencé à paraître. Je n'ai jamais reçu de personne ni manuscrits ni argent.

Me Raoul Rousset présente la défense de Hacker, qui est condamné, ainsi que Byl, à deux mois de prison.

(Gazette des Tribunaux.)

M. Marc de Valleyres. — Escroquerie.

Le tribunal correctionnel vient de juger un jeune Suisse, le sieur Christin, âgé de vingt-quatre ans, qui, sous le pseudonyme de Marc de Valleyres, a collaboré à plusieurs journaux parisiens et a même fait paraître dans l'un d'eux un roman intitulé : *Sur le boulevard*.

Marc de Valleyres était prévenu de s'être fait remettre, par un certain nombre d'éditeurs, des exemplaires de plusieurs ouvrages, en leur adressant des demandes sous le nom d'écrivains et de journalistes en renom. Il revendait les ouvrages et dissipait avec des filles l'argent qu'il touchait, laissant sa femme légitime dans le dénûment le plus complet.

Sur les réquisitions de M. le substitut Couturier, Christin, que Me Hallays defendait, a été condamné à quinze jours de prison.

Outrages aux bonnes mœurs. — « Les Deux Amies », roman de M. Maizeroy.

Le jury a eu à juger dernièrement un livre qui a eu un certain succès dans le monde parisien : *Deux Amies*, par René Maizeroy.

L'auteur, M. le baron Toussaint, qui écrit sous le pseudonyme de Maizeroy, était défendu par Me Davrillé des Essards. L'éditeur, M. Victor Havard, également poursuivi, était défendu par Me Lachaud.

M. l'avocat général Bernard tenait le siège du ministère public.

Après de longs debats qui ont eu lieu à huis clos, le jury a rendu un verdict de non-culpabilité au profit de l'éditeur et de culpabilité, mitigée par des circonstances atténuantes, contre M. Maizeroy.

Ce dernier a été condamné à 1,000 francs d'amende.

Romans d'Eugène Suë. — Droits d'auteur. — Publication. — Cessionnaire. — Clichés. — Intention des parties. — Demande à fin d'interdiction de publication.

La vogue des romans d'Eugène Suë est loin d'être épuisée, et tous les éditeurs se disputent encore le droit de les publier à leur tour, assurés d'un débit aussi facile que rémunérateur.

C'est ce qui explique les procès du genre de celui-ci.

MM. Rouff et Cie, éditeurs et cessionnaires de tous les droits de Paul Caillard sur les œuvres d'Eugène Suë, demandent au Tribunal d'interdire à M. Roy, autre éditeur, de continuer la publication par lui entreprise des *Mystères de Paris* et du *Juif Errant*.

M. Roy, à son tour, a assigné en garantie son propre cédant, et celui-ci, les tiers qui lui avaient vendu le droit de reproduction.

C'est sur ces différentes demandes que le Tribunal, après avoir entendu les plaidoiries de *Me Mangras*, avocat de MM. Rouff et Cie; de *Me Fleury* pour M. Roy; de *Me Chamboursier* pour M. Favre et de *Me Murgeaud-Larion* pour Lachâtre et Garrette, a rendu, conformément aux conclusions de *M. Commoy*, substitut, le jugement suivant :

« Le Tribunal,

« Attendu que Rouff et Cie, cessionnaires de tous les droits de Paul Caillard sur les œuvres d'Eugène Suë, demandent qu'il soit fait défense à Roy, sous une contrainte de 50 francs par jour de retard, de continuer la publication et la vente des deux romans les *Mystères de Paris* et le *Juif-Errant ;*

« Qu'ils demandent en outre la condamnation du défendeur en 30,000 francs de dommages-intérêts, à raison du préjudice qui leur a été causé jusqu'à ce jour;

« Attendu que, pour résister à cette demande, Roy soutient qu'aux termes de conventions intervenues entre Favre et lui, en juillet et novembre 1876, il aurait obtenu le droit de publier les ouvrages dont il s'agit, dans le journal les *Romans parisiens*, et de réunir en volumes les numéros du journal contenant cette publication;

» Que, suivant lui, Rouff et Cie sont obligés de respecter les traités consentis par La Châtre, leur auteur, antérieurement à la cession qui leur a été faite et qui remonte seulement au 3 juillet 1883 ;

« Que, tout en résistant à la demande, Roy a mis en cause Favre et conclut à ce qu'il soit tenu de prendre son fait et cause et de le garantir et indemniser de toute condamnation qui pourrait intervenir contre lui;

« Attendu que Favre, de son côté, a appelé en garantie La Châtre et la demoiselle Garrette, de qui il tenait le droit de reproduire et de faire reproduire les œuvres d'Eugène Suë à raison desquelles des poursuites sont dirigées par Rouff et Cie;

« Attendu que les demandeurs soutiennent que s'ils doivent, en effet, respecter les traités antérieurs consentis par La Châtre, leur auteur, Roy ne s'est pas conformé aux conventions dont il excipe et qu'il a excédé les droits qu'il tient de ces traités;

« Qu'il y a lieu dès lors de rechercher la nature et l'étendue des droits qui lui ont été concédés;

« Attenda qu'aux termes de la lettre adressée par Favre à Roy le 25 novembre 1876 et qui sera enregistrée avec le présent jugement, Roy était autorisé à reproduire une seule fois le *Juif Errant* par Eugène Sue, et *Mathilde* du même auteur, dans le journal les *Romans parisiens*, publication illustrée qui devait être tirée sur clichés et faire des tirages successifs et selon les besoins de la vente, et dont tous les numéros pouvaient être réunis en volumes ;

« Attendu qu'il était dit, en outre, que la publication de *Mathilde* serait terminée au plus tard le 31 mai 1879 et celle du *Juif Errant*, le 31 décembre 1879;

« Attendu, enfin, que Roy ne devait jamais tirer à part les deux romans dont il s'agit et composer à eux seuls un tout complet sous forme de volume ou de brochure; mais que les feuilletons qui devaient toujours accompagner ces publications rempliraient au moins le tiers de chaque numéro du journal;

« Attendu qu'il est constant en fait que, depuis juillet 1883, Roy a continué à publier par séries le *Juif Errant* et les *Mystères de Paris*;

« Qu'il soutient, à la vérité, que le droit qui lui a été concédé de clicher ces publications lui confère en même temps le droit de faire des tirages successifs aussi longtemps que les clichés lui permettront de le faire;

« Mais attendu qu'une telle prétention est manifestement contraire à l'intention des parties;

« Que si le droit de tirer sur clichés conférait, en effet, à Roy le droit de faire des tirages successifs suivant les besoins de la vente, ainsi, du reste, qu'il était convenu, ce droit était limité à la période du temps qui avait été fixée d'une façon expresse et qui expirait le 31 décembre 1879;

« Attendu que l'intention restrictive des parties résulte encore de cette stipulation que la publication ne devait avoir lieu qu'une seule fois;

« Attendu qu'il résulte de ce qui précède que la demande en garantie de Roy contre Favre est mal fondée, et que celle de Favre contre la Châtre et la demoiselle Garrette se trouve sans objet;

« Attendu que par ses conclusions additionnelles Rouff et Cie concluent à ce que Roy soit tenu de détruire dans la huitaine du présent jugement les clichés servant à l'impression du *Juif Errant* et des *Mystères de Paris*;

« Mais, attendu que l'usage abusif que Roy a pu faire de ces clichés n'autorise pas Rouff et Cie à demander la destruction de ces planches qui sont la légitime propriété du défendeur;

« Attendu que le tribunal a les éléments nécessaires pour évaluer le préjudice causé à Rouff et Cie ;

« Par ces motifs,

« Dit que Roy sera tenu de cesser la publication des *Mystères de Paris* et du *Juif Errant* à peine de 50 francs pour chaque contravention constatée;

« Et pour le préjudice causé le condamne en 2,500 francs de dommages-intérêts envers le demandeur;

« Déclare Rouff et Cie mal fondés dans le surplus de leurs demande, fins et conclusions;

« Les en déboute;

« Déclare Roy mal fondé en sa demande en garantie contre Favre ;

« Dit que la demande en garantie de Favre contre La Châtre et la demoiselle Garrette se trouve sans objet;

« Condamne Roy en tous les dépens, tant de la demande principale que des deux demandes en garantie, y compris l'enregistrement de la lettre du 25 novembre 1876. » (Tribunal civil de la Seine, 1re chambre, audience du 17 avril 1884).

Un roman de Louise Michel.
« *Nadine* ».

En 1881, Louise Michel a fait représenter aux Bouffes-du-Nord, dirigé alors par Lisbonne, un drame intitulé *Nadine* et tiré d'un roman fait par elle en collaboration avec M. Grippa de Winter.

En 1874, Mme Bertre, qui écrit sous le nom de Marie de Besneray, fit paraître un roman intitulé également *Nadine*.

M. Grippa de Winter a assigné devant la première chambre du tribunal civil de la Seine Mme Bertre, sous prétexte de concurrence déloyale, provenant de la confusion des titres. Il concluait à des dommages et intérêts à fixer par état, et en outre à l'insertion du jugement à intervenir dans vingt journaux de Paris, quinze revues périodiques et cinquante journaux étrangers.

Cette prétention n'a pas été accueillie par le tribunal, qui a rejeté la demande de M. Grippa de Winter, par ce motif qu'aucune confusion ne pouvait s'établir entre le titre d'un drame et celui d'un roman.

Outrages aux bonnes mœurs. — « Les Béotiens. »
Arrêt de non-lieu.

On se rappelle qu'au mois de janvier dernier le parquet de Paris avait commencé des poursuites contre le livre de M. Henri Nizet : *Les Béotiens*, édité par Kistemaeckers. La chambre des mises en accusation vient de rendre *un arrêt de non-lieu* dans cette affaire.

ÉTRANGER

Suède.

Le naturalisme en Suède.

M. Auguste Scrindberg, romancier suédois, vient d'être, dans son pays, l'objet de poursuites judiciaires pour avoir écrit sous ce titre : *Mariés*, un roman naturaliste.

Italie.

Offenses au Roi.

Un procès d'imprimerie a été intenté à Milan contre le journal *L'Uomo di Pietra* pour avoir, dans un article sur la *Théodora* de Sardou, offensé S. M. le Roi et la Reine d'Italie. Le jury a condamné le gérant du journal à six jours de prison et à 100 francs d'amende.

Livres à l'Index.

Un décret de la Sacrée-Congrégation de l'Index, en date du 23 mars, a condamné les deux ouvrages suivants : *De l'éducation religieuse et civile des jeunes filles conformément aux conditions actuelles de l'Italie*, par l'abbé Garavaglia (Milan, Dumolard frères, 1884). L'auteur s'est soumis et a réprouvé son œuvre. — *La religion dans la science et la tyrannie de la conscience*, par M. Cichetti-Suviani, avec préface de M. Savarese. (Rome, Fozani et Cie, 1885).



L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.

GEORGE DURUY

LE GARDE DU CORPS

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

ANDRÉE

(SEPTIÈME MILLE)

Un volume in-16, broché. . . . . 3 fr. 50

LE CARDINAL CARLO CARAFA

(1519-1561)

ÉTUDE SUR LE PONTIFICAT DE PAUL IV

Un volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française.

L'imprimeur-éditeur : A. QUANTIN.

L'imprimeur-éditeur-gérant : A. Quantin.